

ALMANACH

MAISON FONDÉE EN 1765
PÈRE
PEINARD

PEINARD
1898

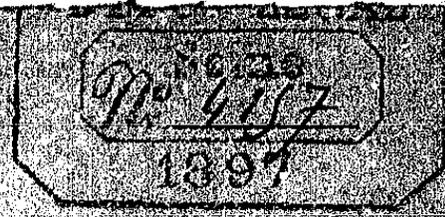


Cinq Ronds

L²⁷
839

DÉPOTS : Aux bureaux du "PÈRE PEINARD"
15, rue Lavieuville et 11, rue du Croissant, PARIS

ALMANACH



DU

PÈRE PEINARD

POUR

1898 — An 106

PARCI DE CHOQUETTES HISTOIRES ET DE GALBEUSES ILLUSTRATIONS



INDISPENSABLE

POUR SE TENIR LA RATE EN BONNE HUMEUR
et se décrasser les boyaux de la tête

*O Dieu, père paterne,
Qui muas l'eau en vin,
Fais de mon cul lanterne
Pour luire à mon voisin.*

RABELAIS.

Prix de l'Almanach: 25 centimes

QUATRIÈME ANNÉE

DÉPOTS :

AUX BUREAUX DU PÈRE PEINARD, 15, RUE LAVIEUVILLE (MONTMARTRE) PARIS
11, RUE DU CROISSANT, PARIS

En vente chez tous les libraires, les marchands de journaux
et chez les dépositaires du PÈRE PEINARD

Lc 22
839

Ce que je vous souhaite ?

LA LIBERTÉ !



Eh oui, les bons bougres, tout ce que le vieux griffon vous souhaite se condense en ce mot unique et galbeux :

La LIBERTÉ !

Un point et c'est tout.

Et ça suffit, foutre ! La LIBERTÉ c'est la tarte à la crème ; ça englobe tout et ça répond à tout.

Y a pas méche de désirer plus !

Pendant des siècles et des siècles, ces couillons d'humains ont fait la chasse à la pierre philosophale, au Saint Graal, à l'élixir de longue vie, au vinaigre des quatre voleurs et à une foultitude d'autres panacées, plus loufoques qu'universelles, dans l'espoir de décrocher le bonheur.

Les pauvres ! Ils cherchaient midi à quatorze heures.

Au lieu de se creuser le citron et de vagabonder aux cinq cents diables pour y pêcher leur rêve, que ne s'alignaient-ils pour jouir de la LIBERTÉ ? Y avait qu'à vouloir !

Hélas, ils n'en ont rien fait.

Serons-nous aussi cruches qu'eux, délaisserons nous le réel pour galoper après des bulles de savon et des vesses de loup ?

Le problème est toujours kif-kif ; la solution est toujours pareille :

Y a qu'à vouloir !

On retrousse ses manches, on empoigne l'éventail à bourriques...

Et gare là dessous !

C'est pas le gibier qui manque...

—o—

Et après, se trouve réalisée en plein la DÉCLARATION DES DROITS formulée y a un siècle et le pouce, par ce vieux frangin de père Duchesne,

Saluez, foutre !

Le père Duchesne la connaissait dans les coins.

Aussi, tandis que les faiseurs de lois pondaient une DÉCLARATION DES DROITS bougrement amphigourique, lui n'y allait pas avec le dos de la cuillère et accouchait d'une DÉCLARATION bath aux pommes qu'il formulait ainsi :

« Je ne veux pas que l'on m'emmerde ! »

Et fichtre, la formule est toujours de saison.

Quoi réclamer au delà ?

Rien !

—o—

Hé donc, les bons fioux le turbin le plus rupinskoff, à l'heure actuelle, est de s'atteler à la réalisation de la formule du père Duchesne, — autrement dit à la conquête de la LIBERTÉ..., et de tout ce qui s'en suit.

Pour ça, faut se dessaler !

Et, pour aider à ce dessalage rien de tel que de s'appuyer l'ALMANACH DU PÈRE PEINARD.

Qu'on se le dise, nom de dieu !

RUMINADES SUR LE CALENDRIER

Ce qu'il est, ce qu'il doit être

On appelle *Calendrier* le découpage et l'étiquetage des morceaux de temps. C'est grâce à ce classement que nous nous retrouvons dans le dévidage de l'existence.

Sans calendrier nous ne serions bougrement pas à la noce ; on vivoterait à l'aveuglette, kif-kif les animaux. Les amoureux y trouveraient un sacré cheveu, car pour se donner des rendez-vous six semaines d'avance, ce serait un aria de cinq cent mille diables.

Dès que la jugeotte a germé dans la citrouille des humains, ils ont levé le nez en l'air. Et c'est en reluquant les galipètes que semblent faire dans le ciel, la lune, le soleil et les étoiles, qu'ils ont dégotté le calendrier.

C'est ce qui prouve que *bâiller à la lune* n'est pas toujours inutile.

Turellement, les premiers calendriers furent tocards. Y en eut même de tellement irréguliers, qu'au bout de quelques douzaines d'années, les populos tombaient des nues en voyant l'hiver montrer sa trogne glaciale en pleins mois d'été.

Mince d'embrouillis !

Les populos de ce temps-là avaient beau écarquiller leurs quinquets, ils ne comprenaient goutte au mécanisme astronomique. Ils se figuraient que la terre était plate comme une limande et occupait le mitan de l'espace. Pour eux, le soleil et la lune n'avaient été accrochés à la voûte bleue que pour nous chauffer les abattis ; quant aux étoiles, c'étaient des clous dorés rivés dans une calotte de cristal.

Ces idées biscornues furent en vogue jusqu'à l'invention du marteau à bomber les verres de lunettes.

Du coup, grâce au télescope, toutes les vieilles balourdises furent foutues au rancard. Y a seulement trois cents ans que Galilée dépiota tout ça et prouva que la terre, au lieu de faire le pied de grue au milieu de l'univers, tourne autour du soleil. A ce propos, les curés lui firent mille misères :

ils l'auraient grillé tout vivant si le pauvre vieux n'avait pas faibli et renié sa découverte.

Tous les ratichons du monde ne peuvent rien contre la vérité : la découverte de Galilée a été confirmée et aujourd'hui nous savons que la terre tourne. Elle fait une pirouette sur elle-même, — c'est un *jour* ; en même temps elle tourne autour du soleil, — la durée qu'elle met à faire ce grand tour, c'est l'*année*.

Pour se faire une idée du truc, y a qu'à regarder une toupie tournailler : elle vire sur elle-même tout en décrivant une courbe.

—0—

Actuellement, le jour est divisé en vingt-quatre heures que nous comptons par deux séries de douze, de midi à minuit. Les heures sont divisées en soixante minutes et les minutes en soixante secondes.

Cette division est rudement mal comode, on la subit pourtant, par routine et manque d'initiative. Y a personne à qui il n'est arrivé, au moins vingt fois dans sa vie, de subir des désagréments ou de se tromper, grâce aux qualificatifs qu'il faut employer : *après-midi, matin, soir*.

Faut changer ça, foutre !

Déjà, les Italiens et les Belges ont fait un progrès dans ce sens : au lieu de couper les jours en deux séries de douze heures, ils comptent de un à vingt-quatre, — ils disent la *première heure...*, la *treizième heure*, etc...

Mais, il y a mieux à faire : la division logique du jour doit suivre le système de numération décimale. On aurait donc dix heures par jour, chacune de cent minutes, chaque minute de cent secondes, etc.

Il faut en outre se ficher d'accord sur la fixation du point de départ. Autrefois, chaque patelin marquait son heure d'après l'horloge de sa capitale. Depuis cinq ou six ans, les pays de l'Occident (la France exceptée) se basent sur la nature : tous ceux qui se trouvent sur une même

ligne, allant du nord au sud, ont la même heure (on a baptisé ce truc le *système des fuseaux*).

Avec cette binaise, l'Angleterre et l'Espagne ont la même heure. La Suède-Norwège, l'Allemagne, l'Autriche et l'Italie adoptent la même horloge qui est juste en avance d'une heure sur Londres. La Russie et la Turquie sont de deux heures en avance; enfin l'Australie est de neuf heures en avance sur Londres.

—0—

L'année n'est pas farcie d'un compte rond de jours, il s'en faut d'un peu moins d'un quart : 365 jours et un quart de jour. Dans nos calendriers, on la compte à 365 et, tous les quatre ans, on se paye une année bissextile de 366 jours.

Quoique ça, l'année n'est pas en plein équilibrée : dans le calendrier crétin, qui est celui que les grosses légumes nous imposent, faut flanquer à bas 3 jours tous les 400 ans.

Un truc plus mariole consiste à retarder la huitième intercalation bissextile d'un an. Au lieu de fourrer un 366^e jour à la 32^e année, on ne le colle qu'à la 33^e. Et on recommence la ritournelle de 33 ans en 33 ans, sans que jamais il en résulte une erreur d'un jour.

Autre chose. S'il fallait compter les jours à queue leu-leu, d'un bout de l'année à l'autre, ça serait un imbroglio farmineux. Pour éviter ça, on a découpé l'année en douze tranches : ce sont les *mois*.

Dans le calendrier crétin, les mois ont une durée qui varie de 28 à 31 jours. C'est idiot et ça ne rime à rien.

Cette gnolerie nous vient des Romains. Ainsi, février n'a que 28 jours parce que ces andouilles-là se figuraient que ce mois est farci de malheurs. Or donc, ils ont rogné sa longueur, afin de réduire un tantinet les mistoufles qu'ils craignaient.

Quant aux noms des mois, ils sont encore un héritage des Romains, aussi bêcasse que le reste. Les uns rappellent des dieux païens, tel *Mars*. Le jean-foutre Mars jouait dans le ciel de Jupiter le sale métier de ministre de la guerre. D'autres noms indiquent leur rang dans la file : *Octobre* veut dire huit, *Décembre* dix. On les a conservés avec bougrement de soin, parce qu'aujourd'hui octobre est le dixième mois et décembre le douzième.

Hein! voilà qui donne une riche idée de la trouducuterie de nos dirigeants!

Et ce n'est pas tout, cré pétard! D'un bout à l'autre, ce sacré calendrier est farci d'imbécillités. Ainsi, les mois sont divisés en semaines de sept jours. Pourquoi sept jours? Parce que, au dire des abrutis-seurs, le Père des mouches mit six jours à créer le monde et battit sa flemme le septième.

Les noms des jours sont du même tonneau que ceux des mois : c'est encore chez les Romains qu'on les a pigés, et ils glorifient l'esclavage du populo. Ainsi, *dimanche* signifie le *jour du seigneur*, autrement dit le *jour du patron*.

C'est même en manière de protestation contre ce sale fourbi, que les prolos ont pris la chouette habitude de flanocher le lundi, pour faire la pique à leurs exploit-teurs.

La dernière loufoquerie de ce calendrier idiot, c'est son point de départ : le 1^{er} janvier! Pourquoi ce jour-là plutôt qu'un autre? Pourquoi le premier janvier plutôt que le 2 ou le 3? On n'a jamais su!

Il est compréhensible qu'on prenne pour premier jalon de l'année, soit l'entrée du printemps ou l'entrée de l'automne, ou bien encore le moment où, de notre couchta (du côté de l'hémisphère nord), les jours se mettent à rallonger, c'est-à-dire au 1^{er} nivôse (21 décembre 97). Mais choisir le premier janvier, c'est fou! y a même pas un semblant de raison...

Eh là, foutre de foutre! Voici que je ba-fouille :

S'il n'y a pas de raison logique pour conserver le calendrier tel qu'il est, y en a une plus forte que toutes : notre asservissement aux prêtres, aux patrons et aux gouvernants, n'est pas fait de grosses chaînes cadénassées, mais bien de milliers de ficelles qui, prises à part, semblent tout plein fragiles, et qui, réunies en faisceau, sont bougrement terribles à briser. Le calendrier crétin est une de ces ficelles, — aussi, mille marmites, on nous le fourre!

—0—

Il s'agit donc de dégouter un calendrier d'où le maboulisme sera exclu.

Mais foutre, qui va accoucher de la chose, prendre une telle initiative, la faire accepter?

Y a là un sacré cheveu!... Heureusement y a mèche de tourner la difficulté: le *Calendrier de la Convention* est là pour un coup, le populo peut le faire sien, — il n'est pas défraîchi. S'il n'a pas toutes les qualités, du moins il en a bougrement.

L'année, de 365 ou 366 jours, y est divisée en douze mois de 30 jours, — total 360. Restent donc, en dehors des mois, cinq ou six jours qui complètent l'année: ce sont les *Sans-Culottides*.

Le mois est coupé en trois tranches de dix jours, dont l'énumération se fait en latin de cuisine, en comptant de un à dix: *primidi, décadi*. Avec cette binaise, la semaine aurait dix jours au lieu de sept. Merci, on sort d'en prendre! Turbiner neuf jours d'afilée, on n'en pince pas: c'est déjà trop de faire six jours. Dans cette division en *décades*, le bout de l'oreille bourgeoise des conventionnels perce rudement: ils voulaient que le populo trime dur.

Bast, foutre, on peut tirer des plans: au lieu de flanocher le décadi seul, on se reposera aussi le quintidi, — le cinquième et le dixième jour de la décade. La semaine sera donc de cinq jours. Chouetto suiffard!

Les noms des mois, pigés dans les saisons, les récoltes, sont tout plein galbeux. Les grincheux ont trouvé à redire que leurs noms ne peuvent s'appliquer que chez nous. S'il n'y a que ça, c'est bête! Si d'autres patelins veulent calculer avec et que *vendémiaire* ne rime à rien chez eux, ils numéroteront les mois par des chiffres: premier mois, deuxième mois... Et le tour sera joué! Quéque chose de kif-kif se fait déjà dans le commerce; au lieu d'écrire janvier, on écrit: « 1^{er} mois. »

La kyrielle marloupière des saints et saintes est remplacée par des noms de légumes ou de bricoles usuelles, tirés de la nature. Le *quintidi* est marqué par un nom d'animal, le *décadi* par un engin ou un ustensile en rapport avec la saison.

Quant au point de départ, il est logique: l'année commence au premier jour d'automne. Pendant une dizaine d'années, de 1794 à 1804, on usa de ce chouette calendrier, et on s'en trouva bien.

Ça ne faisait pas la balle de Bonaparte. Le grand bandit voulant serrer fortement la vis au populo, rétablit tout ce qu'il put de l'ancien régime. Turellement, les rati-chons furent remis en place, et comme leur garce de religion ne pouvait pas faire bon ménage avec les *décades*, le calendrier esclave nous fut à nouveau collé sur le râble.

Depuis lors, nous le subissons avec ses gnoleries canulatoires.

Nom de dieu, faudrait pourtant bien le foutre au rancard!

C'est évidemment pas une chose comode, tant que la maudite société actuelle nous tiendra sous sa coupe.

Mais, si on ne peut y arriver illico, on peut au moins préparer le terrain, de sorte que, quand la Sociale battra son plein, ce soit sans grands mic-macs qu'on se dépêtre des vieilles habitudes.

Pour cela n'est avis qu'il n'est pas mauvais de connaître dès maintenant un calendrier potable et d'apprendre aux gosses à calculer avec.

C'est dans cette intention que je colle sous le pif des bons bougres le calendrier civil.

Numérotage des abattis de l'an 106

C'est le 22 septembre 1897 qu'a commencé l'an 106 du calendrier révolutionnaire; c'est ce jour là aussi que s'est amené l'automne.

C'est le moment où les raisins mijotent dans les cuves.

Ah, si nous n'étions pas emboucanés par la mauvaise organisation sociale qui nous tient rivés aux bagnes capitalistes, on profiterait de l'occase pour aller donner un coup de collier aux vendangeurs.

Et alors, pour fêter le nouvel an, on se récurerait les boyaux. On ferait tripes neuves!

Car foutre, y a pas d'erreur: la meilleure

des purges est encore une ventrée de raisin et de larges rasades de vin nouveau.

Comme on n'a pas ses coudées franches, on laissera l'année nouvelle dévider son cortège de mois,.... et nous amener un sacré chapelet de mistouffles!

L'an 106 se bouclera le 22 septembre 1898. Ce qui fait que l'année révolutionnaire aura 366 jours, tandis que l'année du calendrier esclave, 1898, n'en comptera que 365.

Sur ce, les bons fieux, tournez la page et vous reluquerez le défilé des mois avec la concordance des deux calendriers: le crétin et le révolutionnaire.

Vendémiaire — An 106

(SEPTEMBRE et OCTOBRE 1897)

			SOLEIL		LUNE		
			LEVER	COUCHER	AGE DE LA LUNE	LEVER	COUCHER
1 Primidi	Raisin	Mercredi 22 Septembre 1897	5 47	5 58	25	12	37
2 Duodi	Safran	Jeudi 23 — —	5 49	5 55	26	1	31
3 Tridi	Châtaigne	Vendredi 24 — —	5 50	5 53	27	3	26
4 Quartidi	Colchique	Samedi 25 — —	5 51	5 51	28	4	20
5 QUINTIDI	CHEVAL . . .	<i>Dimanche</i> 26 — —	5 53	5 49	29	5	14
6 Sextidi	Balsamine	Lundi 27 — —	5 54	5 47	0	7	8
7 Septidi	Carotte	Mardi 28 — —	5 56	5 45	1	8	31
8 Octidi	Amaranthe	Mercredi 29 — —	5 57	5 43	2	10	0
9 Nonidi	Panais	Jeudi 30 — —	5 59	5 41	3	11	24
10 DÉCADI	CUVE . . .	Vendredi 1^{er} Octobre 1897	6 0	5 38	4	12	18
11 Primidi	Pommedeterre	Samedi 2 — —	6 2	5 36	5	1	38
12 Duodi	Immortelle	<i>Dimanche</i> 3 — —	6 3	5 34	6	2	31
13 Tridi	Potiron	Lundi 4 — —	6 5	5 32	7	3	25
14 Quartidi	Réséda	Mardi 5 — —	6 6	5 30	8	3	19
15 QUINTIDI	ANE . . .	Mercredi 6 — —	6 8	5 28	9	3	13
16 Sextidi	Belle de Nuit	Jeudi 7 — —	6 9	5 26	10	4	0
17 Septidi	Citrouille	Vendredi 8 — —	6 11	5 24	11	4	16
18 Octidi	Sarrasin	Samedi 9 — —	6 12	5 22	12	4	32
19 Nonidi	Tournesol	<i>Dimanche</i> 10 — —	6 14	5 20	13	4	48
20 DÉCADI	PRESSOIR . . .	Lundi 11 — —	6 15	5 18	14		7
21 Primidi	Chanvre	Mardi 12 — —	6 17	5 16	15	5	30
22 Duodi	Pêche	Mercredi 13 — —	6 18	5 14	16	5	57
23 Tridi	Navet	Jeudi 14 — —	6 20	5 12	17	6	32
24 Quartidi	Amaryllis	Vendredi 15 — —	6 21	5 10	18	7	16
25 QUINTIDI	BŒUF . . .	Samedi 16 — —	6 23	5 8	19	8	10
26 Sextidi	Aubergine	<i>Dimanche</i> 17 — —	6 24	5 6	20	9	11
27 Septidi	Piment	Lundi 18 — —	6 26	5 4	21	10	19
28 Octidi	Tomate	Mardi 19 — —	6 27	5 2	22	11	30
29 Nonidi	Orge	Mercredi 20 — —	6 29	5 0	23		
30 DÉCADI	TONNEAU . . .	Jeudi 21 — —	6 31	4 58	24	12	44

L'AUTOMNE

En même temps que s'ouvre l'année du CALENDRIER RÉVOLUTIONNAIRE on entre dans l'AUTOMNE qui s'amène le 22 SEPTEMBRE, à 6.58 du soir.

Raccourcissement des Jours

Et les jours décroissent bougrement ! Jusqu'en nivôse (vers la fin de décembre 97) ils ne font que dégringoler. Durant VENDÉMIAIRE, ils raccourcissent : le matin de 44 minutes et le soir de 1 h. Le 25 septembre (4 vendémiaire) le jour dure juste 12 heures et la nuit idem : c'est l'ÉQUINOXE D'AUTOMNE.

Phases de la Lune

NOUVELLE LUNE, le 26 septembre (5 vendémiaire) à 1 h. 56 du soir. — PREMIER QUARTIER, le 2 octobre (10 vendémiaire) à 5 h. 41 du matin. — PLEINE LUNE, le 10 octobre (19 vendémiaire) à 4 h. 51 du soir. — DERNIER QUARTIER, le 18 octobre (27 vendémiaire) à 9 h. 18 du soir.

Les Signes du Zodiaque

sont des assemblages d'étoiles devant le pif desquelles le SOLEIL défile tour à tour dans la route qu'il semble parcourir autour de la TERRE : en Vendémiaire, c'est la BALANCE.

Brumaire — An 106

(OCTOBRE et NOVEMBRE 1897)

			SOLEIL		LUNE		
			LEVER	COUCHER	AGE DE LA LUNE	LEVER	COUCHER
1 Primidi	Pomme	Vendredi 22	6 32	4 56	25		
2 Duodi	Céleri	Samedi 23	6 34	4 55	26	1 59	3 3
3 Tridi	Poire	<i>Dimanche</i> 24	6 35	4 53	27	2 17	3 21
4 Quartidi	Betterave	Lundi 25	6 37	4 51	28	3 38	3 40
5 QUINTIDI	OIE	Mardi 26	6 38	4 49	30	4 2	4 3
6 Sextidi	Héliotrope	Mercredi 27	6 40	4 47	1	5 30	3 32
7 Septidi	Figue	Jeudi 28	6 42	4 46	2	6 58	5 20
8 Octidi	Scorsonère	Vendredi 29	6 43	4 44	3	10 20	6 1
9 Nonidi	Allsier	Samedi 30	6 45	4 42	4	11 28	7 7
10 DÉCADI	CHARRUE	<i>Dimanche</i> 31	6 46	4 41	5	12 20	8 23
11 Primidi	Salsifis	Lundi 1 ^{er} Novembre 1897	6 48	4 39	6	12 58	9 43
12 Duodi	Macre	Mardi 2	6 50	4 37	7	1 26	11 2
13 Tridi	Topinambour	Mercredi 3	6 51	4 36	8	1 47	11 18
14 Quartidi	Endive	Jeudi 4	6 53	4 34	9	2 6	12 18
15 QUINTIDI	DINDON	Vendredi 5	6 54	4 31	10	2 23	12 31
16 Sextidi	Chervis	Samedi 6	6 56	4 32	11	2 38	2 41
17 Septidi	Cresson	<i>Dimanche</i> 7	6 58	4 29	12	2 55	3 50
18 Octidi	Dentelaire	Lundi 8	6 59	4 28	13	3 13	4 59
19 Nonidi	Grenade	Mardi 9	7 1	4 26	14	3 34	6 8
20 DÉCADI	HERSE	Mercredi 10	7 2	4 25	15	4 0	7 16
21 Primidi	Baccante	Jeudi 11	7 4	4 24	16	4 33	8 22
22 Duodi	Azerole	Vendredi 12	7 6	4 22	17	5 14	9 23
23 Tridi	Garance	Samedi 13	7 7	4 21	18	6 4	10 19
24 Quartidi	Orange	<i>Dimanche</i> 14	7 9	4 20	19	7 3	11 1
25 QUINTIDI	FAISAN	Lundi 15	7 10	4 19	20	8 8	11 36
26 Sextidi	Pistache	Mardi 16	7 12	4 17	21	9 17	12 5
27 Septidi	Macjone	Mercredi 17	7 14	4 16	22	10 27	12 28
28 Octidi	Coing	Jeudi 18	7 15	4 15	23	11 39	12 48
29 Nonidi	Cormier	Vendredi 19	7 17	4 14	24	12 53	1 6
30 DÉCADI	ROULEAU	Samedi 20	7 18	4 13	25	2 10	1 23
							1 41

Raccourcissement des jours

En BRUMAIRE, les jours s'embarbouillent et continuent à se ratatiner : dans le mois, le matin ils diminuent de 46 minutes et le soir de 43 minutes.

Phases de la Lune

NOUVELLE LUNE, le 15 octobre (4 brumaire)

a 11 h. 37 du soir. — PREMIER QUARTIER, le 1^{er} novembre (11 brumaire) à 2 h. 46 du soir. — PLEINE LUNE, le 8 novembre (18 brumaire) à 9 h. 59 du matin. — DERNIER QUARTIER, le 17 novembre (27 brumaire) à 2 h. 11 du soir.

Signes du Zodiaque

C'est devant le SCORPIOS, signe emblématique de la crapulerie des chameaucrates que moira le soleil, dans le courant de brumaire.

Frimaire — An 106

(NOVEMBRE et DÉCEMBRE 1897)

			SOLEIL		LUNE		
			LEVER	COUCHER	AGE DE LA LUNE	LEVER	COUCHER
1 Primidi	Raiponse	<i>Dimanche</i> 21 Novembre 1897	7 20	4 12	26	3 30	2 2
2 Duodi	Turneps	Lundi 22	7 21	4 11	27	4 55	2 27
3 Tridi	Chicorée	Mardi 23	7 23	4 10	28	6 22	3 0
4 Quartidi	Nèfle	Mercredi 24	7 24	4 9	0	7 49	3 45
5 QUINTIDI	COCHON	Jedi 25	7 26	4 8	1	9 7	4 45
6 Sextidi	Mâche	Vendredi 26	7 27	4 8	2	10 8	6 0
7 Septidi	Chou-fleur	Samedi 27	7 28	4 7	3	10 54	7 22
8 Octidi	Miel	<i>Dimanche</i> 28	7 30	4 6	4	11 27	8 45
9 Nonidi	Genièvre	Lundi 29	7 31	4 5	5	11 52	10 5
10 DÉCADI	PIOCHE	Mardi 30	7 32	4 5	6	12 11	11 20
11 Primidi	Cire	Mercredi 1 ^{er} décembre 1897	7 34	4 4	7	12 29	—
12 Duodi	Raifort	Jedi 2	7 35	4 4	8	12 45	12 32
13 Tridi	Cèdre	Vendredi 3	7 36	4 3	9	1 1	1 42
14 Quartidi	Sapin	Samedi 4	7 38	4 3	10	1 18	2 51
15 QUINTIDI	CHEVREULL	<i>Dimanche</i> 5	7 39	4 2	11	1 39	3 59
16 Sextidi	Ajone	Lundi 6	7 40	4 2	12	2 3	5 7
17 Septidi	Cypres	Mardi 7	7 41	4 2	13	2 33	6 13
18 Octidi	Lierre	Mercredi 8	7 42	4 2	14	3 12	7 16
19 Nonidi	Sabine	Jedi 9	7 43	4 2	15	3 59	8 12
20 DÉCADI	HOYAU	Vendredi 10	7 44	4 1	16	4 56	8 59
21 Primidi	Erable-Sucre	Samedi 11	7 45	4 1	17	6 0	9 37
22 Duodi	Bruyère	<i>Dimanche</i> 12	7 46	4 1	18	7 7	10 8
23 Tridi	Roseau	Lundi 13	7 47	4 1	19	8 17	10 32
24 Quartidi	Oiselle	Mardi 14	7 48	4 1	20	9 28	10 53
25 QUINTIDI	GAILLON	Mercredi 15	7 49	4 2	21	10 39	11 11
26 Sextidi	Pignon	Jedi 16	7 50	4 2	22	11 52	11 28
27 Septidi	Liège	Vendredi 17	7 50	4 2	23	—	11 44
28 Octidi	Truffe	Samedi 18	7 51	4 2	24	1 7	12 3
29 Nonidi	Olive	<i>Dimanche</i> 19	7 52	4 3	25	2 27	12 25
30 DÉCADI	PELLE	Lundi 20	7 52	4 3	26	3 50	12 53

Raccourcissement des jours

En FRIMAIRE, le populo frime mal, car la bise, la neige et le gel lui glacent la frimousse, et ça, c'est la faute à l'hiver qui devance l'appel.

Le soleil se fout à faire la pige aux étrons gelés et les jours raccourcissent en diable : dans le mois, le matin, ils se rétrécissent de 32 minutes et, le soir, de 9 minutes.

Phases de la Lune

NOUVELLE LUNE, le 23 novembre (3 frimaire) à 9 h. 29 du matin. — PREMIER QUARTIER, le 30 novembre (10 frimaire) à 3 h. 24 du matin. — PLEINE LUNE, le 8 décembre (18 frimaire) à 5 h. 4 du matin. — DERNIER QUARTIER, le 16 décembre (26 frimaire) à 4 h. 31 du matin.

Signe du Zodiaque

C'est devant le SAGITTAIRE que tout du long de frimaire s'engourdit le soleil.

Nivôse — An 106

(DÉCEMBRE 1897 et JANVIER 1898)

			SOLEIL		LUNE			
			LEVER	COUCHER	AGE DE LA LUNE	LEVER	COUCHER	
1 Primidi	Tourbe	Mardi 21	Décembre 1897	7 53	4 4	27	5 15	1 30
2 Duodi	Houille	Mercredi 22	—	7 53	4 4	28	6 37	2 21
3 Tridi	Bitume	Jeudi 23	—	7 54	4 5	0	7 48	3 29
4 Quartidi	Soufre	Vendredi 24	—	7 54	4 5	1	8 42	4 50
5 QUINTIDI	CHIEN.....	Samedi 25	—	7 55	4 6	2	9 22	6 16
6 Sextidi	Lave	<i>Dimanche</i> 26	—	7 55	4 6	3	9 51	7 40
7 Septidi	Terre végétale	Lundi 27	—	7 55	4 7	4	10 14	9 0
8 Octidi	Fumier	Mardi 28	—	7 56	4 8	5	10 33	10 16
9 Nonidi	Salpêtre	Mercredi 29	—	7 56	4 9	6	10 50	11 29
10 DÉCADI	FLÉAU.....	Jeudi 30	—	7 56	4 10	7	11 6	—
11 Primidi	Granit	Vendredi 31	—	7 56	4 11	8	11 24	12 39
12 Duodi	Argile	Samedi 1 ^{er}	Janvier 1898	7 56	4 12	9	—	12 57
13 Tridi	Ardoise	<i>Dimanche</i> 2	—	7 56	4 13	10	12 6	2 4
14 Quartidi	Gres	Lundi 3	—	7 56	4 14	11	12 34	4 8
15 QUINTIDI	LAPIN.....	Mardi 4	—	7 56	4 15	12	1 10	5 6
16 Sextidi	Silex	Mercredi 5	—	7 55	4 16	13	1 54	6 57
17 Septidi	Marne	Jeudi 6	—	7 55	4 17	14	2 48	7 38
18 Octidi	Pierre à chaux	Vendredi 7	—	7 55	4 19	15	3 50	8 11
19 Nonidi	Marbre	Samedi 8	—	7 55	4 20	16	4 58	8 37
20 DÉCADI	VAN.....	<i>Dimanche</i> 9	—	7 54	4 21	17	6 8	8 59
21 Primidi	Pierre à plâtre	Lundi 10	—	7 54	4 22	18	7 19	9 18
22 Duodi	Sel	Mardi 11	—	7 53	4 24	19	8 30	9 35
23 Tridi	Fer	Mercredi 12	—	7 53	4 25	20	9 42	9 51
24 Quartidi	Cuivre	Jeudi 13	—	7 52	4 26	21	10 55	10 9
25 QUINTIDI	CHAT.....	Vendredi 14	—	7 51	4 28	22	12 11	10 28
26 Sextidi	Étain	Samedi 15	—	7 51	4 29	23	1 36	10 53
27 Septidi	Plomb	<i>Dimanche</i> 16	—	7 50	4 31	24	2 52	11 24
28 Octidi	Zinc	Lundi 17	—	7 49	4 32	25	4 13	—
29 Nonidi	Mercure	Mardi 18	—	7 48	4 34	26	5 27	12 7
30 DÉCADI	CRIBLE.....	Mercredi 19	—	7 48	4 35	27	6 28	1 5

L'HIVER

Officiellement, ce maudit Hiver rappelle le 1^{er} Nivôse (21 décembre) à 1 h. 22 du soir. Mais, foute, il n'a pas attendu cette garce de date pour faire des mistouffes au pauvre monde.

Rallongement des jours

Les quatre et cinq premiers jours de l'Hiver sont les plus courts de l'année. Après quoi, les voici qui, repartis du pied droit se fichent à croître, et, avec de la patience, — à embellir.

En Nivôse, le jours rallongent : le matin de 5 minutes et le soir de 31 minutes.

Phases de la Lune

NOUVELLE LUNE, le 23 décembre (3 nivôse) à 8 h. 04 du soir. — PREMIER QUARTIER, le 30 décembre (10 nivôse) à 7 h. 36 du soir. — PLEINE LUNE, le 7 janvier 1898 (18 Nivôse) à minuit 34. — DERNIER QUARTIER, le 15 janvier (26 Nivôse) à 3 h. 54 du soir.

Signe du Zodiaque

Le Soleil, tout palôt, kif-kif un fromage blanc, se les gèlera, durant tout Nivôse devant le CAPRICORNE.

Pluviôse — An 106

(JANVIER et FÉVRIER 1898)

					SOLEIL		LUNE		
					LEVER	COUCHER	AGE DE LA LUNE	LEVER	COUCHER
1 Primidi	Lauréole	Jeudi	20	Janvier 1898	7 47	4 37		28	7 14
2 Duodi	Mousse	Vendredi	21	—	7 46	4 38	29	7 48	3 41
3 Tridi	Fragen	Samedi	22	—	7 45	4 40	0	8 14	5 7
4 Quartidi	Perce-neige	<i>Dimanche</i>	23	—	7 44	4 41	1	8 36	6 31
5 QUINTIDI	TAUREAU	Lundi	24	—	7 43	4 43	2	8 54	7 51
6 Sextidi	Laur-thym	Mardi	25	—	7 41	4 44	3	9 11	9 7
7 Septidi	Amadouvier	Mercredi	26	—	7 40	4 46	4	9 28	10 21
8 Octidi	Mézéréon	Jeudi	27	—	7 39	4 48	5	9 47	11 32
9 Nonidi	Peuplier	Vendredi	28	—	7 38	4 49	6	10 9	12 48
10 DÉCADI	COIGNÉE	Samedi	29	—	7 37	4 51	7	10 35	1 51
11 Primidi	Ellébore	<i>Dimanche</i>	30	—	7 35	4 53	8	11 8	2 57
12 Duodi	Brocolis	Lundi	31	—	7 34	4 54	9	11 49	3 58
13 Tridi	Laurier	Mardi	1 ^{er}	Février 1898	7 33	4 56	10	—	4 51
14 Quartidi	Avelinier	Mercredi	2	—	7 31	4 57	11	12 39	5 36
15 QUINTIDI	VACHE	Jeudi	3	—	7 30	4 59	12	1 38	6 12
16 Sextidi	Buis	Vendredi	4	—	7 28	5 1	13	2 44	6 41
17 Septidi	Lichen	Samedi	5	—	7 27	5 2	14	3 54	7 4
18 Octidi	If	<i>Dimanche</i>	6	—	7 25	5 4	15	5 6	7 24
19 Nonidi	Pulmonaire	Lundi	7	—	7 24	5 6	16	6 18	7 42
20 DÉCADI	SERPETTE	Mardi	8	—	7 22	5 7	17	7 31	7 59
21 Primidi	Thlaspi	Mercredi	9	—	7 21	5 9	18	8 45	8 16
22 Duodi	Thymélé	Jeudi	10	—	7 19	5 11	19	10	8 35
23 Tridi	Chiendent	Vendredi	11	—	7 17	5 12	20	11 18	8 58
24 Quartidi	Trainasse	Samedi	12	—	7 16	5 14	21	12 38	9 26
25 QUINTIDI	LIÈVRE	<i>Dimanche</i>	13	—	7 14	5 16	22	1 57	10 4
26 Sextidi	Guède	Lundi	14	—	7 12	5 17	23	3 13	10 54
27 Septidi	Noisetier	Mardi	15	—	7 11	5 19	24	4 17	11 59
28 Octidi	Cyclamen	Mercredi	16	—	7 9	5 21	25	5 7	—
29 Nonidi	Chélidoine	Jeudi	17	—	7 7	5 22	26	5 45	1 16
30 DÉCADI	TRAINEAU	Vendredi	18	—	7 5	5 24	27	6 14	2 38

Rallongement des jours

Les jours rallongent, en douceur: dans le mois, ils grandissent, le matin de 43 minutes et, le soir, de 47 minutes.

Phases de la Lune

NOUVELLE LUNE, le 21 janvier (2 pluviôse) à 7 heures 34 du matin. — PREMIER QUARTIER, le

29 janvier (10 pluviôse) à 2 h. 42 du soir. — PLEINE LUNE, le 6 février (18 pluviôse) à 6 h. 33 du soir. — DERNIER QUARTIER, le 13 février (25 pluviôse) à minuit 44.

Signe du Zodiaque

En pluviôse, le Soleil barbotte devant le VERSEAU, — un signe de circonstance, car il en dégouline de la flotte!

Ventôse — An 106

(FÉVRIER et MARS 1898)

					SOLEIL		LUNE		
					LEVER	COUCHER	AGE DE LA LUNE	LEVER	COUCHER
1 Primidi	Tussilage	Samedi	19	Février 1898	7 3	5 26		28	6 37
2 Duodi	Cornouillier	Dimanche	20	—	7 2	5 27	29	6 57	5 23
3 Tridi	Violler	Lundi	21	—	7 0	5 29	0	7 15	6 41
4 Quartidi	Troène	Mardi	22	—	6 58	5 30	1	7 32	7 57
5 QUINTIDI	BOUC	Mercredi	23	—	6 56	5 32	2	7 51	9 10
6 Sextidi	Asaret	Jedi	24	—	6 54	5 34	3	8 12	10 23
7 Septidi	Alaterne	Vendredi	25	—	6 52	5 35	4	8 36	11 33
8 Octidi	Violette	Samedi	26	—	6 50	5 37	5	9 7	12 42
9 Nonidi	Marceau	Dimanche	27	—	6 48	5 38	6	9 44	1 45
10 DÉCADI	BÈCHE	Lundi	28	—	6 46	5 40	7	10 31	2 42
11 Primidi	Narcisse	Mardi	1 ^{er}	Mars 1898	6 44	5 42	8	11 26	3 30
12 Duodi	Orme	Mercredi	2	—	6 42	5 43	9	—	4 9
13 Tridi	Fumeterre	Jedi	3	—	6 40	5 45	10	12 29	4 41
14 Quartidi	Vélard	Vendredi	4	—	6 38	5 46	11	1 37	5 7
15 QUINTIDI	CHEVRE	Samedi	5	—	6 36	5 48	12	2 48	5 29
16 Sextidi	Epinards	Dimanche	6	—	6 34	5 49	13	4 0	5 47
17 Septidi	Doronle	Lundi	7	—	6 32	5 51	14	5 14	6 5
18 Octidi	Mouron	Mardi	8	—	6 30	5 53	15	6 28	6 22
19 Nonidi	Cerfeuil	Mercredi	9	—	6 28	5 54	16	7 45	6 41
20 DÉCADI	CORDEAU	Jedi	10	—	6 26	5 56	17	9 4	7 3
21 Primidi	Mandragore	Vendredi	11	—	6 24	5 57	18	10 25	7 30
22 Duodi	Persil	Samedi	12	—	6 22	5 59	19	11 46	8 5
23 Tridi	Cochléaria	Dimanche	13	—	6 20	6 0	20	1 3	8 52
24 Quartidi	Pâquerette	Lundi	14	—	6 18	6 2	21	2 10	9 52
25 QUINTIDI	THON	Mardi	15	—	6 16	6 3	22	3 4	11 3
26 Sextidi	Pissenlit	Mercredi	16	—	6 14	6 5	23	3 45	—
27 Septidi	Silvye	Jedi	17	—	6 12	6 6	24	4 16	12 22
28 Octidi	Capillaire	Vendredi	18	—	6 9	6 8	25	4 40	1 43
29 Nonidi	Frêne	Samedi	19	—	6 7	6 9	26	5 1	3 3
30 DÉCADI	PLANTOIR	Dimanche	20	—	6 5	6 11	27	5 19	4 20

Rallongement des jours

Ce mois-ci, c'est pas de la bêche, les jours rallongent dar-dar : le matin, ils grandissent de 58 minutes et le soir de 45 minutes. Et, le 19 mars (29 ventôse) s'amène l'équinoxe de printemps : le jour est égal à la nuit.

Phases de la Lune

NOUVELLE LUNE, le 20 février (2 ventôse) à

7 h. 50 du soir. — PREMIER QUARTIER, le 27 février (9 ventôse) à 11 h. 23 du matin. — PLEINE LUNE le 7 mars (17 ventôse) à 9 h. 38 du matin. — DERNIER QUARTIER, le 14 mars (24 ventôse) à 7 h. 57 du matin.

Signe du Zodiaque

C'est devant les Poissons que, durant ventôse, nagera le Soleil.

Germinal — An 106

(MARS et AVRIL 1898)

						SOLEIL		LUNE		
						LEVER	COUCHER	AGE DE LA LUNE	LEVER	COUCHER
1 Primidi	Primevère	Lundi	21	Mars	1898	6 3	6 12		28	5 37
2 Duodi	Platane	Mardi	22	—	—	6 1	6 14	29	5 55	6 49
3 Tridi	Asperges	Mercredi	23	—	—	5 59	6 16	30	6 15	8 2
4 Quartidi	Tulipe	Jeudi	24	—	—	5 57	6 17	1	6 38	9 14
5 QUINTIDI	POULE	Vendredi	25	—	—	5 55	6 18	2	7 6	10 24
6 Sextidi	Blette	Samedi	26	—	—	5 53	6 20	3	7 41	11 30
7 Septidi	Bouleau	<i>Dimanche</i>	27	—	—	5 51	6 21	4	8 24	12 30
8 Octidi	Jonquille	Lundi	28	—	—	5 48	6 23	5	9 16	1 22
9 Nonidi	Aulné	Mardi	29	—	—	5 46	6 24	6	10 16	2 5
10 DÉCADI	COUVOIR	Mercredi	30	—	—	5 44	6 26	7	11 21	3 39
11 Primidi	Pervenche	Jeudi	31	—	—	5 42	6 27	8	—	3 7
12 Duodi	Charme	Vendredi	1 ^{er}	Avril	1898	5 40	6 28	9	12 30	3 30
13 Tridi	Morille	Samedi	2	—	—	5 38	6 30	10	1 40	3 50
14 Quartidi	Hêtre	<i>Dimanche</i>	3	—	—	5 36	6 32	11	2 52	4 8
15 QUINTIDI	ABEILLE	Lundi	4	—	—	5 34	6 33	12	4 6	4 26
16 Sextidi	Laitue	Mardi	5	—	—	5 32	6 35	13	5 22	4 45
17 Septidi	Mélèze	Mercredi	6	—	—	5 30	6 36	14	6 11	5 6
18 Octidi	Ciguë	Jeudi	7	—	—	5 28	6 38	15	7 3	5 32
19 Nonidi	Radis	Vendredi	8	—	—	5 26	6 39	16	8 27	6 5
20 DÉCADI	RUCHE	Samedi	9	—	—	5 24	6 41	17	10 15	6 48
21 Primidi	Gainier	<i>Dimanche</i>	10	—	—	5 21	6 42	18	12 0	7 45
22 Duodi	Romaine	Lundi	11	—	—	5 19	6 40	19	1 0	8 55
23 Tridi	Maronnier	Mardi	12	—	—	5 17	6 45	20	1 45	10 12
24 Quartidi	Roquette	Mercredi	13	—	—	5 15	6 47	21	2 19	11 32
25 QUINTIDI	PIGEON	Jeudi	14	—	—	5 13	6 48	22	2 45	—
26 Sextidi	Lilas	Vendredi	15	—	—	5 11	6 50	23	3 6	12 51
27 Septidi	Anémone	Samedi	16	—	—	5 10	6 51	24	3 25	2 8
28 Octidi	Pensée	<i>Dimanche</i>	17	—	—	5 8	6 53	25	3 42	3 22
29 Nonidi	Myrtille	Lundi	18	—	—	5 6	6 54	26	4 0	4 35
30 DÉCADI	GREFFOIR	Mardi	19	—	—	5 4	6 56	27	4 19	5 46

LE PRINTEMPS

Montre sa crête le 20 Mars; il rappelle en même temps que GERMINAL, — mais ça ne veut pas dire qu'on en a fini avec les vilaines journées: on verra encore des cochons de temps, — et le populo en pâtira ferme. A qui la faute? A lui, et non à Mamzelle Nature, car, s'il ne se laissait pas voler par les richards il aurait de quoi parer aux mauvaises saisons.

Le rallongement des jours

Va son petit train-train: dans le mois, le

matin, les jours grandissent de 59 minutes et le soir de 44 minutes.

Phases de la Lune

NOUVELLE LUNE, le 21 mars (1^{er} Germinal) à 4 heures 47 du matin. — PREMIER QUARTIER, le 29 mars (9 Germinal) à 7 heures 50 du matin. — PLEINE LUNE, le 6 avril (17 Germinal) à 9 heures 29 du soir. — DERNIER QUARTIER, le 13 avril (24 Germinal) à 2 heures 38 du soir

Signe du Zodiaque

En Germinal, c'est devant le BELIER que le soleil fera de ses épates.

Floréal — An 106

(AVRIL et MAI 1898)

					SOLEIL		LUNE				
					LEVER	COUCHER	AGE DE LA LUNE	LEVER	COUCHER		
1	Primidi	Rose	Mercredi	20	Avril	1898		5 2	6 57	29	4 41
2	Duodi	Chêne	Jeudi	21	—	—	5 0	6 58	0	5 8	8 8
3	Tridi	Fougère	Vendredi	22	—	—	4 58	7 0	1	5 40	9 16
4	Quartidi	Aubépine	Samedi	23	—	—	4 56	7 1	2	6 20	10 18
5	QUINTIDI	ROSSIGNOL . . .	Dimanche	24	—	—	4 54	7 3	3	7 9	11 13
6	Sextidi	Ancolie	Lundi	25	—	—	4 52	7 4	4	8 5	11 59
7	Septidi	Muguet	Mardi	26	—	—	4 51	7 6	5	9 8	12 37
8	Octidi	Champignon	Mercredi	27	—	—	4 49	7 7	6	10 14	1 7
9	Nonidi	Hyacinthe	Jeudi	28	—	—	4 47	7 9	7	11 23	1 31
10	DÉCADI	RATEAU	Vendredi	29	—	—	4 45	7 10	8	—	1 52
11	Primidi	Rhubarbo	Samedi	30	—	—	4 44	7 12	9	12 33	2 11
12	Duodi	Sainfoin	Dimanche	1 ^{er}	Maï	1898	4 42	7 13	10	1 44	2 20
13	Tridi	Bouton d'or	Lundi	2	—	—	4 40	7 15	11	2 58	2 46
14	Quartidi	Chamérisier	Mardi	3	—	—	4 38	7 16	12	4 14	3 6
15	QUINTIDI	VER SOIE . . .	Mercredi	4	—	—	4 37	7 17	13	5 35	3 30
16	Sextidi	Consoude	Jeudi	5	—	—	4 35	7 19	14	6 58	4 0
17	Septidi	Pimprenelle	Vendredi	6	—	—	4 34	7 20	15	8 23	4 40
18	Octidi	Corbeille d'or	Samedi	7	—	—	4 32	7 22	16	9 42	5 33
19	Nonidi	Arroche	Dimanche	8	—	—	4 31	7 23	17	10 49	6 40
20	DÉCADI	SARCLOIR	Lundi	9	—	—	4 29	7 24	18	11 41	7 58
21	Primidi	Statice	Mardi	10	—	—	4 28	7 26	19	12 19	9 20
22	Duodi	Fritillaire	Mercredi	11	—	—	4 26	7 27	20	12 48	10 40
23	Tridi	Bourrache	Jeudi	12	—	—	4 25	7 29	21	1 11	11 58
24	Quartidi	Valériane	Vendredi	13	—	—	4 23	7 30	22	1 31	—
25	QUINTIDI	CARPE	Samedi	14	—	—	4 22	7 31	23	1 49	1 13
26	Sextidi	Fusain	Dimanche	15	—	—	4 21	7 33	24	2 6	2 26
27	Septidi	Civette	Lundi	16	—	—	4 19	7 34	25	2 25	3 37
28	Octidi	Buglose	Mardi	17	—	—	4 18	7 35	26	2 46	4 47
29	Nonidi	Sénévé	Mercredi	18	—	—	4 17	7 36	27	3 10	5 57
30	DÉCADI	HOULETTE	Jeudi	19	—	—	4 16	7 36	28	3 41	7 5

Rallongement des jours

Maintenant, ça y est en plein : non contents de croître, les jours embellissent ! En FLOREAL, le matin, ils grandissent de 42 minutes et le soir, de 41 minutes.

Phases de la Lune

NOUVELLE LUNE, le 20 avril (1^{er} floréal) à

10 h. 30 du soir. — PREMIER QUARTIER, le 23 avril (9 floréal) à 2 h. 14 du matin. — PLEINE LUNE, le 5 mai (16 floréal) à 6 h. 43 du matin. — DERNIER QUARTIER, le 12 mai (23 floréal) à 9 h. 45 du soir.

Signe du Zodiaque

En floréal, c'est de la constellation du TAUREAU que le soleil nous chauffera le trognon.

Prairial — An 106

(MAI et JUIN 1898)

					SOLEIL		LUNE				
					LEVER	COUCHER	AGE DE LA LUNE	LEVER	COUCHER		
1	Primidi	Luzerne	Vendredi	20	Mai	1898		4 14	7 39	29	4 18
2	Duodi	Hémérocale	Samedi	21	—	—	4 13	7 40	1	5 4	9 6
3	Tridi	Trèfle	Dimanche	22	—	—	4 12	7 42	2	5 58	9 56
4	Quartidi	Angélique	Lundi	23	—	—	4 11	7 43	3	6 58	10 36
5	Quintidi	CANARD	Mardi	24	—	—	4 10	7 44	4	8 3	11 8
6	Sextidi	Mélisse	Mercredi	25	—	—	4 9	7 45	5	9 10	11 34
7	Septidi	Fromental	Jeudi	26	—	—	4 8	7 46	6	10 18	11 55
8	Octidi	Martagon	Vendredi	27	—	—	4 7	7 47	7	11 27	12 14
9	Nonidi	Serpolet	Samedi	28	—	—	4 6	7 48	8	—	12 32
10	Décadi	FAULX	Dimanche	29	—	—	4 5	7 49	9	12 38	12 49
11	Primidi	Fraise	Lundi	30	—	—	4 5	7 50	10	1 51	1 8
12	Duodi	Bétoine	Mardi	31	—	—	4 4	7 51	11	3 7	1 29
13	Tridi	Pois	Mercredi	1 ^{er}	Juin	1898	4 3	7 52	12	4 23	1 55
14	Quartidi	Acacia	Jeudi	2	—	—	4 2	7 53	13	5 51	2 29
15	Quintidi	CAILLE	Vendredi	3	—	—	4 2	7 54	14	7 14	3 16
16	Sextidi	Cillet	Samedi	4	—	—	4 1	7 55	15	8 29	4 18
17	Septidi	Sureau	Dimanche	5	—	—	4 1	7 56	16	9 29	5 33
18	Octidi	Pavot	Lundi	6	—	—	4 0	7 57	17	10 15	6 57
19	Nonidi	Tilleul	Mardi	7	—	—	4 0	7 58	18	10 45	8 22
20	Décadi	FOURCHE	Mercredi	8	—	—	3 59	7 58	19	11 15	9 44
21	Primidi	Barbeau	Jeudi	9	—	—	3 59	7 59	20	11 36	11 1
22	Duodi	Camomille	Vendredi	10	—	—	3 59	8 0	21	11 54	—
23	Tridi	Chèvrefeuille	Samedi	11	—	—	3 58	8 1	22	12 12	12 16
24	Quartidi	Caille-lait	Dimanche	12	—	—	3 58	8 1	23	12 31	1 28
25	Quintidi	TANCHE	Lundi	13	—	—	3 58	8 2	24	12 51	2 39
26	Sextidi	Jasmin	Mardi	14	—	—	3 58	8 2	25	1 14	3 48
27	Septidi	Verveine	Mercredi	15	—	—	3 58	8 3	26	1 42	4 57
28	Octidi	Thym	Jeudi	16	—	—	3 58	8 3	27	2 17	6 2
29	Nonidi	Pivoine	Vendredi	17	—	—	3 58	8 4	28	3 3	7 1
30	Décadi	CHARIOT	Samedi	18	—	—	3 58	8 4	29	3 52	7 53

Rallongement des jours

Nous voici dans les jours les plus longs de l'année — à part les jours sans pain ! Jusqu'au 14 juin (16 prairial) ils continuent à grandir : le matin ils s'allongent de 16 minutes et, le soir, de 23 minutes.

Pais, va te faire lanlaire ! A partir du 24 juin, ils rétrécissent.

Phases de la Lune

NOUVELLE LUNE, le 20 mai (1^{er} prairial) à 1 h.

58 du soir. — PREMIER QUARTIER, le 28 mai (9 prairial) à 5 h. 23 du soir. — PLEINE LUNE, le 4 juin (16 prairial) à 2 h. 21. — DERNIER QUARTIER, le 10 juin (22 prairial) à 6 h. 13 du matin. — NOUVELLE LUNE, le 18 juin (30 prairial) à 5 h. 3 du matin.

Signe du Zodiaque

C'est devant les GÉMEAUX, — les frères siamois, — que le Soleil fera des galipètes en prairial.

Messidor — An 106

(JUN et JUILLET 1898)

						SOLEIL		LUNE		
						LEVER	COUCHER	AGE DE LA LUNE	LEVER	COUCHER
1	Primidi	Seigle	<i>Dimanche</i>	19	Jun 1898	3 58	8 4		0	4 51
2	Duodi	Avoine	Lundi	20	—	3 58	8 5	1	5 35	9 10
3	Tridi	Oignon	Mardi	21	—	3 58	8 5	2	7 1	9 38
4	Quartidi	Véronique	Mercredi	22	—	3 58	8 5	3	8 9	10 1
5	QUINTIDI	MULET.	Jedi	23	—	3 59	8 5	4	9 17	10 20
6	Sextidi	Romarin	Vendredi	24	—	3 59	8 5	5	10 25	10 38
7	Septidi	Concombre	Samedi	25	—	3 59	8 5	6	11 35	10 55
8	Octidi	Echalotte	<i>Dimanche</i>	26	—	4 0	8 5	8	—	11 12
9	Nonidi	Absinthe	Lundi	27	—	4 0	8 5	5	12 48	11 31
10	DÉCADI	FAUCILLE.	Mardi	28	—	4 1	8 5	5	2 4	11 54
11	Primidi	Coriandre	Mercredi	29	—	4 1	8 5	10	3 24	12 23
12	Duodi	Artichaut	Jedi	30	—	4 2	8 5	11	4 45	1 2
13	Tridi	Giroflée	<i>Vendredi</i>	1 ^{er}	Juillet 1898	4 2	8 5	12	6 3	1 55
14	Quartidi	Lavande	Samedi	2	—	4 3	8 4	13	7 11	3 4
15	QUINTIDI	CHAMOIS.	<i>Dimanche</i>	3	—	4 4	8 4	14	8 4	4 25
16	Sextidi	Tabac	Lundi	4	—	4 5	8 4	15	8 44	5 52
17	Septidi	Groseille	Mardi	5	—	4 5	8 3	16	9 15	7 18
18	Octidi	—	Mercredi	6	—	4 6	8 3	17	9 38	8 40
19	Nonidi	Cerise	Jedi	7	—	4 6	8 2	18	9 59	9 59
20	DÉCADI	PARC.	Vendredi	8	—	4 7	8 2	19	10 17	11 14
21	Primidi	Menthe	Samedi	9	—	4 7	8 1	20	10 36	—
22	Duodi	Cumin	<i>Dimanche</i>	10	—	4 9	8 1	21	10 56	12 27
23	Tridi	Haricots	Lundi	11	—	4 10	8 0	22	11 18	1 38
24	Quartidi	—	Mardi	12	—	4 11	8 0	23	11 45	2 48
25	QUINTIDI	PINTADE.	Mercredi	13	—	4 12	8 0	24	12 17	3 54
26	Sextidi	Sauge	Jedi	14	—	4 13	8 0	25	12 58	4 55
27	Septidi	Ail	Vendredi	15	—	4 14	8 0	26	1 47	5 50
28	Octidi	Vesco	Samedi	16	—	4 15	8 0	27	2 43	5 35
29	Nonidi	Blé	<i>Dimanche</i>	17	—	4 16	8 0	28	3 46	7 12
30	DÉCADI	HALÉMIE.	Lundi	18	—	4 17	8 0	29	4 52	7 42

L'ÉTÉ

rapplique le 21 juin. Et, si le populo avait le nerf de se dépêtrer des richards, des jugeurs, des raticous et des gouvernants, aussi vivement qu'en cette saison le soleil pompe la rosée, on se la coulerait douce !

Raccourcissement des jours

Pendant MESSIDOR, le rapetissement des jours n'est pas sensible ; il s'opère en douce : le matin, ils raccourcissent de 19 minutes et le soir, de 10 minutes.

Phases de la Lune

PREMIER QUARTIER, le 26 juin (8 messidor) à 5 h. 3 du matin. — PLEINE LUNE, le 3 juillet (15 messidor) à 9 h. 21 du soir. — DERNIER QUARTIER, le 10 juillet, à 4 h. 52 du soir. — NOUVELLE LUNE, le 18 juillet (30 messidor), à 7 h. 56 du soir.

Signe du Zodiaque

C'est de la constellation du CANCER que, ce mois-là, le Soleil nous fait risette.

Thermidor — An 106

(JUILLET et AOUT 1898)

					SOLEIL		LUNE		
					LEVER	COUCHER	AGE DE LA LUNE	LEVER	COUCHER
1	Primidi	Épeautre	Mardi	19	4 18	7 53		0	6 0
2	Duodi	Bouillon blanc	Mercredi	20	4 19	7 52	1	7 8	8 27
3	Tridi	Melon	Jedi	21	4 21	7 51	2	8 16	8 45
4	Quartidi	Ivraie	Vendredi	22	4 22	7 50	3	9 25	9 2
5	QUINTIDI	BÉLIER	Samedi	23	4 23	7 49	4	10 36	9 19
6	Sextidi	Prêle	<i>Dtmanche</i>	24	4 24	7 48	5	11 49	9 37
7	Septidi	Armoise	Lundi	25	4 25	7 46	6	—	9 58
8	Octidi	Carthame	Mardi	26	4 27	7 45	7	1 6	10 23
9	Nonldi	Mûres	Mercredi	27	4 28	7 44	8	2 24	10 57
10	DÉCADI	ARROSOIR	Jedi	28	4 29	7 42	9	3 42	11 41
11	Primidi	Panic	Vendredi	29	4 30	7 41	10	4 52	12 41
12	Duodi	Salicor	Samedi	30	4 32	7 40	11	5 51	1 55
13	Tridi	Abricot	<i>Dtmanche</i>	31	4 33	7 38	12	6 37	3 13
14	Quartidi	Basilic	Lundi	1 ^{er}	4 34	7 37	13	7 12	4 45
15	QUINTIDI	BREBIS	Mardi	2	4 36	7 35	14	7 39	6 10
16	Sextidi	Guimauve	Mercredi	3	4 37	7 34	15	8 1	7 33
17	Septidi	Lin	Jedi	4	4 38	7 32	16	8 21	8 52
18	Octidi	Amande	Vendredi	5	4 40	7 31	17	8 40	10 8
19	Nonidi	Gentiane	Samedi	6	4 41	7 29	18	9 0	11 22
20	DÉCADI	ECLUSE	<i>Dtmanche</i>	7	4 42	7 28	19	9 22	—
21	Primidi	Carline	Lundi	8	4 44	7 26	20	9 47	12 34
22	Duodi	Câprier	Mardi	—	4 45	7 24	21	10 18	1 42
23	Tridi	Lentille	Mercredi	10	4 47	7 23	22	10 56	2 47
24	Quartidi	Aunée	Jedi	11	4 48	7 21	23	11 42	3 44
25	QUINTIDI	LOUTRE	Vendredi	12	4 49	7 19	24	12 36	4 33
26	Sextidi	Myrte	Samedi	13	4 51	7 18	25	1 36	5 13
27	Septidi	Colza	<i>Dtmanche</i>	14	4 52	7 16	26	2 42	5 45
28	Octidi	Lupin	Lundi	15	4 54	7 14	27	3 49	6 11
29	Nonidi	Coton	Mardi	16	4 55	7 12	28	4 58	6 33
30	DÉCADI	MOULIN	Mercredi	17	4 56	7 10	29	6 6	6 52

Raccourcissement des Jours

Durant THERMIDOR, les jours diminuent, le matin, de 38 minutes et, le soir, de 43 minutes.

Phases de la Lune

PREMIER QUARTIER, le 26 juillet (8 thermidor) à 1 h. 49. — PLEINE LUNE, le 1^{er} août (14 ther-

midor) à 4 h. 38 du matin. — DERNIER QUARTIER, le 8 août (21 thermidor) à 6 h. 22 du matin. — NOUVELLE LUNE, le 16 août (29 thermidor) à 10 h. 43 du matin.

Signe du Zodiaque

En thermidor, le soleil passera devant la constellation du Lion.

Fructidor — An 106

(AOUT et SEPTEMBRE 1898)

					SOLEIL		LUNE			
					LEVER	COUCHER	AGE DE LA LUNE	LEVER	COUCHER	
1 Primidi	Prune	Jedi	18	août	1898	4 58		7 9	1	7 16
2 Duodi	Millet	Vendredi	19	—	—	4 59	7 7	2	8 27	7 27
3 Tridi	Lycoperde	Samedi	20	—	—	5 1	7 5	3	9 39	7 45
4 Quartidi	Escourgeon	<i>Dimanche</i>	21	—	—	5 2	7 3	4	10 54	8 5
5 QUINTIDI	SAUMON.	Lundi	22	—	—	5 3	7 1	5	—	8 28
6 Sextidi	Tubercuse	Mardi	23	—	—	5 5	6 59	6	12 11	8 58
7 Septidi	Suerin	Mercredi	24	—	—	5 6	6 57	7	1 27	9 38
8 Octidi	Apocyn	Jedi	25	—	—	5 8	6 55	8	2 39	10 30
9 Nonidi	Reglisse	Vendredi	26	—	—	5 9	6 53	9	3 41	11 36
10 DÉCADI	ECELLE	Samedi	27	—	—	5 11	6 51	10	4 30	12 53
11 Primidi	Pastèque	<i>Dimanche</i>	28	—	—	5 12	6 49	11	5 8	2 16
12 Duodi	Fenouil	Lundi	29	—	—	5 13	6 47	12	5 38	3 41
13 Tridi	Epine-vinette	Mardi	30	—	—	5 15	6 45	13	6 2	5 4
14 Quartidi	Noix	Mercredi	31	—	—	5 16	6 43	14	6 23	6 24
15 QUINTIDI	TRUCITE	Jedi 1^{er} Septembre 1898				5 18	6 41	15	6 43	7 43
16 Sextidi	Citron	Vendredi	2	—	—	5 19	6 39	16	7 3	8 59
17 Septidi	Cardière	Samedi	3	—	—	5 20	6 37	17	7 25	10 13
18 Octidi	Nerprun	<i>Dimanche</i>	4	—	—	5 22	6 35	18	7 49	11 25
19 Nonidi	Tagette	Lundi	5	—	—	5 23	6 33	19	8 18	—
20 DÉCADI	HOTTE.	Mardi	6	—	—	5 25	6 31	20	8 53	12 33
21 Primidi	Eglantier	Mercredi	7	—	—	5 26	6 29	21	9 36	1 34
22 Duodi	Noisette	Jedi	8	—	—	5 28	6 27	22	10 28	2 26
23 Tridi	Houblon	Vendredi	9	—	—	5 29	6 25	23	11 26	3 10
24 Quartidi	Sorgho	Samedi	10	—	—	5 30	6 23	24	12 29	3 45
25 QUINTIDI	ECREVISSE.	<i>Dimanche</i>	11	—	—	5 32	6 20	25	1 36	4 13
26 Sextidi	Bigarade	Lundi	12	—	—	5 33	6 18	26	2 44	4 37
27 Septidi	Vierge d'or	Mardi	13	—	—	5 35	6 16	27	3 53	4 57
28 Octidi	Maïs	Mercredi	14	—	—	5 36	6 14	28	5 3	5 16
29 Nonidi	Marron	Jedi	15	—	—	5 37	6 12	29	6 14	5 33
30 DÉCADI	PANIER	Vendredi	16	—	—	5 39	6 10	0	7 27	5 51

JOURS COMPLÉMENTAIRES : SANS-CULOTTIDES

1 Primidi	1 ^{re} Sans-Culottide	Samedi	17	Septembre 1897	5 40	6 8	1	8 42	6 11
2 Duodi	2 ^e —	<i>Dimanche</i>	18	—	5 42	6 6	2	10 0	6 34
3 Tridi	3 ^e —	Lundi	19	—	5 43	6 3	3	11 17	7 3
4 Quartidi	4 ^e —	Mardi	20	—	5 45	6 1	4	—	7 39
5 QUINTIDI	5 ^e —	Mercredi	21	—	5 46	5 59	5	12 29	8 27
6 Sextidi	6 ^e —	Jedi	22	—	5 47	5 57	6	1 34	9 28

Raccourcissement des jours

Hélas, voici le bout de l'année du CALENDRIER RÉVOLUTIONNAIRE et les jours se ratatinent pour de bon ! Durant FRUCTIDOR et les SANS-CULOTTIDES ils diminuent : le matin, de 59 minutes et le soir, de 1 heure 12 minutes.

Phases de la Lune

PREMIER QUARTIER, le 24 août (7 fructidor) à 8 h. 41 du soir. — PLEINE LUNE, le 31 août,

(14 fructidor) à 1 h. de l'après-midi. — DERNIER QUARTIER, le 7 septembre (21 fructidor) à 11 h. du soir. — NOUVELLE LUNE, le 15 septembre (29 fructidor) à minuit 19. — PREMIER QUARTIER, le 22 septembre (6^e sans-culottide) à 2 h. 49 du matin.

Signe du Zodiaque

C'est devant la VIERGE que, ce mois-ci, le soleil fait la roue.

Pluies d'étoiles

L'année qui s'amène nous apporte un spectacle galbeux : une chiée de pluies d'étoiles.

Ne vous effarouchez pas, les bons bougres ! Ces pluies n'ont rien de commun avec celles de crapauds ou de mouscaille. Donc, c'est pas la peine d'ouvrir vos pépins : vous n'aurez pas le pif étoilé par un grelon d'étoile.

Au contraire, foutez, quand le moment sera venu, ce n'est pas votre riflard que vous dresserez vers le ciel, mais votre nez, ... s'il est creux, — afin de reluquer le spectacle.

Et soubaitez que les nuages ne vous bouchent pas le tableau, car, ça vaudra l'os : dans le ciel, noir comme le croupion d'une vieille bigotte, les étoiles feront des galipètes, des sauts de carpe et piqueront le pas suggestif du hareng saur en chaleur.

Mille bombardes, y a pas à tortiller : une pluie d'étoiles vaut un feu d'artifice, — d'autant plus que c'est pas le populo qui paye l'addition.

C'est en novembre que les bons bougres qui

voudront ne pas rater la représentation devront ouvrir l'œil. Et, qu'ils se le disent ! Des pluies d'étoiles aussi mirobolantes que celles qui s'amènent ne se voient qu'environ tous les trente ans.

Celles de novembre 1897 seront déjà bougrement galbeuses ; mais celles de novembre 1898 leur feront encore le poil.

C'est surtout dans la nuit du 13 au 14 novembre (autant en 1897 qu'en 1898) que ça sera espantouillant : cette nuit là, y aura quelque chose comme 200.000 étoiles qui paraderont dans le ciel.

Les astronomes ont baptisé cette armée volante : l'essaim des LÉONIDES.

Voilà les fistons avertis : s'ils n'ont pas la illemme, qu'ils usent du tuyau

J'en sais qui ne s'en priveront pas : c'est les amoureux. ... Ça leur fera une occase de se bêcoter tard dans la nuit, — mais, fichtre qu'ils prennent garde aux torticolis !

Eclipses pour 1898

Cette année-ci on sera fadés en fait d'éclipses : le soleil s'éclipsera trois fois et la lune idem.

Si seulement y avait que ça d'éclipses, on serait à la noce.

Malheureusement, si le populo continue à manquer de nerf et de jugeotte, il continuera à subir des sacrées garces d'éclipses : éclipses de croustille, éclipses de frusques, éclipses de pôles, ... au total, éclipses de tout ce dont on a besoin.

Et, cré pétard, ça sera ainsi jusqu'à la saison où, ayant soupé de ne pas bouffer à plein ventre, le pauvre monde se décidera à faire éclipser toutes les sangsues qui nous cramponnent.

C'est-y en 1898 que nous verrons l'éclipse, tant désirée, des vermines rongeuses ?

Je le souhaite, nom de dieu !

Ça nous serait une riche compensation des éclipses du soleil qui, cette année, ne seront pas visibles pour nos fioles.

En effet, sa première éclipse, qui sera totale, se produira le 21 janvier et ne sera visible qu'en Russie et en Afrique.

Pour ce qui est de la deuxième éclipse du soleil, ça sera encore pire : elle aura lieu le 18 juillet et, pour y voir goutte, il faudra aller vagabonder aux cinq cents diables, dans

l'Océan Pacifique. Ça sera kif-kif pour la troisième, qui aura lieu du 12 au 13 décembre.

—0—

La lune sera moins bégueule que le soleil : ses trois éclipses seront un tantinet visibles de Paris.

La première, qui sera partielle, aura lieu le 7 janvier. Voici la marche du cortège :

Entrée de la lune dans la pénombre à 10 h. 8 du 7 au soir	
Entrée dans l'ombre.....	11 h. 56
Milieu de l'éclipse.....	minuit 46
Sortie de l'ombre.....	1 h. 31 (mat. du 8 jan.)
Sortie de la pénombre.....	3 h. 19

La deuxième éclipse de lune se produira le 3 juillet ; le spectacle commencera à 6 h. 56 du soir. Or, à Paris, la lune ne se lèvera qu'à 8 h. 4 ; y aura donc pas méche de tout voir. Le milieu de l'éclipse aura lieu à 8 h. du 26 soir et la sortie de l'ombre à 10 h. 58.

La troisième éclipse sera totale et, en plein, visible à Paris : elle s'amènera le 27 décembre :

Entrée de la lune dans la pénombre à 8 h. 42 le 27 au soir	
Entrée dans l'ombre.....	9 h. 57
Commencement de l'éclipse totale.....	11 h. 6
Milieu de l'éclipse.....	11 h. 31
Fin de l'éclipse totale.....	minuit 36
Sortie de l'ombre.....	1 h. 45, matin du 28
Sortie de la pénombre.....	3 h. 15

Les Grandes Marées

Une marée bougrement infecte c'est la marée maquereauté qui submerge le populo.

Y a jamais de baïso dans cette puante marée : elle est toujours dans son plein !

Et c'est ça qui la distingue des marées de la grande tasse, où y a des hauts et des bas.

En effet, dans l'Océan, le bouillon salé se

gonfle davantage quand mamzelle la Lune se fait nouvelle : les plus fortes marées s'amènent le 22 janvier, le 20 février, le 22 mars, le 31 août, le 29 septembre, le 14 novembre et le 13 décembre.

Mais, foutez, quand donc, disparaîtra la marée aristocratique qui inonde les bons bougres.

Voilà ce qu'un chacun voudrait savoir !

LES SAISONS

Y a quantité de renaudeurs qui groument après le dévidage des saisons.

A les en croire, les rouages de la mécanique céleste sont tellement mal graissés que rien ne va plus d'équerre, — ce qui tendrait à prouver que le Père des Mouches est une invention ratichonnesque : l'été existe tout juste de nom et, l'hiver, il brouillasse sans de grands froids; au printemps, il gèle fort, tandis qu'à l'automne le soleil cuit les œufs au cul des poules.

Ces racontars ne sont-ils pas des affirmations de vieux grincheux qui, ne voulant pas se résoudre à vieillir, s'imaginent que tout se racornit autour d'eux, — pour ne pas avouer que leurs vingt ans ont rejoint les vieilles lunes ?

Et alors, sans rire, ils affirment que s'ils ont le sang moins bouillant c'est que le soleil chauffe moins qu'à leur époque; si les fleurs sont moins brillantes de couleurs, ce n'est pas que leurs quinquets soient moins perçants, c'est parce que les fleurs ont pâli...

Et ainsi du reste !

Oui, foutre, ce détraquage des saisons pourrait bien n'être qu'une illusion de vieux patraques.

Pourtant, il se peut que ces broyeurs de noir aient un tantinet raison.

C'est qu'aussi, outre les changements naturels qui peuvent être le résultat du

vagabondage du soleil dans les espaces, il peut y avoir, comme cause à cette virevolte des saisons, tout le turbin de défrichage et d'industrie que les humains accomplissent sur la croûte terraquée.

Et dam, on lui en fait endurer de cruelles à notre pauvre globe !

On le tripatouille d'une sacrée façon : on est impitoyable à son égard.

Nous lui rasons sa tignasse forestière, sans nous occuper si ça ne nous donnera pas de terribles inondations. Nous abattons aussi ses bosses montagneuses, sans le moindre scrupule, et, au fin fond de sa carcasse nous allons dégouter la houille et le pétrole, pour nous donner un soleil artificiel.

Si encore tout ce tripatouillage s'opérait avec méthode, il n'y aurait pas grand bobo. Et cela, parce

qu'il y a mèche de tirer des plans pour faire donner à la terre tout ce dont nous avons besoin sans la dévaster.

Malheureusement, la garce de société où nous croupissons est tellement mal agencée que chacun manœuvre à sa guise, sans s'occuper s'il fait du tort à ses semblables ou s'il ruine le pays. Au contraire, plus un jean-foutre rend de



L'AUTOMNE

monde misérable, plus il fait de dégâts, et plus il acquiert de richesses.

Un tel fourbi est abominable : ce n'est rien moins que récompenser le crime et punir la vertu.

Aussi, mille charognes, si on subit encore ce mauvais sort, ce n'est pas qu'on y tienne.

Foutre non ! On en a plein le dos.

Et les chameaucrates perdent leur temps à pistonner le populo pour lui introduire l'abrutissement à jet continu : l'esprit de servitude est bougrement en baisse !

À la campagne, aussi bien qu'à la ville, les prolosse dessalent : ils veulent jouir de l'existence, — se la couler douce.

Ils ont appris que la mistouille n'est pas une fatalité inévitable : ils savent que si nous n'avions pas de patrons et de proprios à goberger, de même qu'un gouvernement et toute sa séquelle marlouprière à entretenir, y aurait de la croustille, des frusques et des logements à gogo pour tout le monde.

Si, l'hiver, quand la bise souffle et que la neige matelasse les chemins, on reluque un ratichon qui, sans souci du frio, s'en va balader sa viande, — en guise d'apéritif, — et rentre retrouver la guenon qui réchauffe son plumard, sans s'être soucié du gel ni du vent, à quoi ça tient-il ?

Pardienne, si le sale bougre offre tant de résistance à la mauvaise saison, c'est parce qu'il est rembourré de graisse et

qu'il ne crache pas sur les bons morceaux, arrosés d'un piccolo vigoureux qui ferait redresser un trépassé.

Au contraire de ce feignasse, les pauvres trimardeurs qui, à l'automne, cheminent sur les routes, offrent une sacrée prise aux éléments. Comment diantre auraient-ils du biceps en se gonflant de patates ou de pain sec, arrosé de sirop de grenouille ?

Aussi, ils n'attendent pas que les mouches blanches leur servent de linceul : ils commettront un vague délit, afin de se faire fourrer en prison durant les mois de frio.

La graisse du curé est faite de la misère des trimardeurs.

Ça n'est pas naturel, nom de dieu !

Ah ! si la terre était ingrate, si elle était chiche de récoltes, on comprendrait, — jusqu'à un certain point, — que les plus forts usent de leur poigne pour chaparder la part ces faibles.

Mais ce n'est pas le cas !

La terre est une bonne fille : elle tonne sans compter aux bons bougres qui la grattent.

Donc la disette n'est pas la cause de la misère humaine : c'est tout tout uniment la mauvaise répartition des produits qui l'engendre.

Et si la répartition est rudement mal faite, c'est parce que le populo est trop bon fieu : il suffit que des sacripants lui passent la main dans les cheveux pour qu'il accepte leurs trente-six volontés.



L'HIVER

Ce qui est encore plus triste c'est que ces sales bougres ont tellement réussi à faire tourner le populo en bourrique que, lorsque, par hasard, il ne veut pas se sacrifier davantage à leurs plaisirs, ils l'assomment et le mitraillent.

Et dire que des trous du cul serinent que l'homme est mauvais !

Oh là là, quelle vaste blague !

Ce n'est malheureusement pas vrai, car si nous étions un rien plus teignes, les richards n'en mèneraient pas large.

Il est bien entendu que, si je dis que l'homme est bon, je parle du populo, — et non des dirigeants. Ceux-ci, avant d'être ce qu'ils sont ont été des hommes, mais le milieu aristocratique où ils barbotent les a perdus : l'or et la grandeur les ont transformés en monstres qui n'ont d'humain que la gueule.

Pensez-vous que si le populo n'était pas tout à fait de bonne composition il se soumettrait à récurer les chiottes des richards, à leur servir de larbins, à les entretenir dans le luxe ?

Y a pas à tortiller : il faut être bon comme le bon pain pour se résoudre à travailler des journées entières, — sans autre limite que le bon plaisir des capitalos, — dans des usines où se tripatouillent les produits chimiques, au fin fond des mines, dans les fournaies des verreries et des hauts-fourneaux, ainsi que dans une kyrielle d'autres bagnes où le prolo risque sa vie

au moins soixante fois par minute.

Or donc, les camaros, quand des jean-fesse viendront vous seriner que l'homme est une bête trop méchante pour que nous puissions vivre côte à côte, sans nous bouffer continuellement le nez,

Dites à ces birbes qu'ils en ont menti par la gueule !

Pour aligner une société galbeuse où la misère sera de sortie et où seront inconnues toutes les cheries autoritaires, il est inutile qu'il nous pousse des ailes dans le dos,

Y a pas besoin que nous devenions des anges !

Au contraire, foutez, pour que la société que nous attendons, éclore sur le fumier de la putainerie bourgeoise, il faut l'homme tel quel : ni meilleur, ni pire ! Il le faut avec toute la kyrielle de passions qui l'animent et qui le poussent à agir.

Si, dans la garce de société actuelle, les passions s'entrechoquent et amènent des conflagrations désastreuses pour les individus, la faute n'en est pas aux passions, mais au milieu où elles entrent en branle. Au

lieu de leur donner libre développement, la société n'a d'autre dada que de les comprimer ou de les diriger dans un sens tellement idiot que leur expansion n'est bonne à l'un qu'à la condition de faire du tort au voisin.

Pour changer ça, y a pas à chercher midi à quatorze heures : y a qu'à ouvrir



LE PRINTEMPS

la soupape des passions et les laisser s'épanouir sans entraves.

Ainsi y a-t-il rien de plus chouette que l'amour ?

Et pourtant, — surtout au printemps de la vie, — y a-t-il passion qui fasse davantage de malheurs ?

C'est des fistons que les parents veulent empêcher de se bécotter, sous prétexte qu'ils n'ont pas donné leur consentement, non plus que le maire ni le curé. Et alors, désespérés de ne pouvoir se faire risette, nos amoureux s'en vont épouser la Camarde.

D'autres fois, c'est la chaîne légale du mariage qui rive l'un à l'autre des types que l'appât du pognon a unis, — infect maquerellage ! Et les malheureux se font une vie d'enfer, tandis qu'il leur serait si simple de se libérer et de courir après le bonheur, — chacun de son côté.

C'est au point que, par le temps qui court, ce n'est plus l'amour qui mène le monde : la prostitution l'a détrôné !

Cré pétard, ça ne durera pas toujours ainsi !

Un de ces quatre matins on verra le bout du rouleau de la prostitution amoureuse..., et aussi de toutes les prostitutions qui nous souillent !

Le prolo ne se prostituera plus à un patron, ne consentira plus à faire commerce de sa chair. C'est pour soi, — pour sa satisfaction, pour son plaisir, — qu'il turbinera enfin !

De même on ne trouvera plus de types assez visqueux pour se prostituer aux dirigeants, se faire leurs bourreaux, leurs geôliers, leurs pandores et leurs mouchards, — prostitution la plus dégueulasse qu'il soit.

Finis les artistes s'aplatissant devant

les barons de la finance : ce n'est plus les hures de ces porcs qu'ils colleront sur les toiles et qu'ils modèleront dans le marbre, — leurs pinceaux et leurs ciseaux n'auront rien à demander à quiconque.

Finis aussi les poètes flattant la racaille aristocratique !

Du coup, on aura atterri au monde nouveau où les saisons seront acceptées avec tous leurs arias, sans que nul en souffre, — pour la simple raison qu'on aura trouvé le joint pour se garer des intempéries.

L'hiver ne sera plus la saison tueuse de pauvre monde : chacun avant le bien-être, on sera tous bien logés, bien frusqués..., et on fera la nique à la bise et à la neige.

Les lansquinades de l'automne, non plus que les giboulées de Mars, n'effaroucheront plus personne : on saura les éviter.

De même, quand viendra l'été, ceux qui en pinceront pour aller se laver le cuir dans la grande tasse n'auront pas à s'en priver : au lieu d'être, comme aujourd'hui, un luxe de capitalos, une saison à la mer sera une fantaisie à la portée de tous.

Ce qu'on sera rupins ! C'est rien de le



L'ÉTÉ

dire... Grâce à toutes les découvertes espatrouillantes dont auront accouché des bougres marioles, on aura de tout à gogo.

Ce sera au point que si les richards qui, actuellement, font de leurs épates, avaient le nez assez creux pour se rendre compte du bien-être dont on jouira, ils seraient les plus enragés à réclamer

le chambardement de la vieille guimbarde sociale.

C'est qu'aussi, le bien-être qu'on pourra s'offrir sera quelque chose de bougrement plus bath, plus luxueux — et aussi plus sain, — que le bien-être que, par le temps qui court, à grands renforts de billets de mille, se paient les matadors de la bourgeoisie.

Le Père Peinard

Chanson du populo

Allegro moderato.



J'ai sou - pé d'la po - li - ti - que Les po - li - ti -
ciens Nous font u - ne ré - pu - bli - que Bonne à foutre aux chiens Peuple
n'sois donc plus si flé - me Au lieu d'ê - tre vo - tard Fais donc tes af - fair' toi -
mé - me Te dit l'pèr Pei - nard Te dit l'pèr Pei - nard.

I

J'ai soupé d' la politique !
Les politiciens
Nous font une république
Bonne à foutre aux chiens !
Peuple, n' sois donc plus si flême,
Au lieu d'être votard
Fais donc tes affair's toi-même,
Te dit l' pèr' Peinard ! (Bis)

II

Pendant que l' patron se gave,
Toi t'as le ventre creux ;
Tu n'es pour lui qu'un esclave,

Un ivrogne, un gueux.

Quoiqu'à marnier tu t'esquintes,
T'es toujours déchargé ;
Faut plus qu'y s' fich' de tes plaintes
Te dit l' pèr' Peinard ! (Bis)

III

Quand tu train's ton agonie
Et qu' tu crèv's de faim,
L' candidat, par ironie,
T'appell' « souverain ».
Ce mendigot d' ton suffrage
Te prend pour jobard,
Crache lui donc au visage !
Te dit l' pèr' Peinard ! (Bis)

IV

Le député que tu nommes
 Pour pondre des lois,
 Suppos' le la crème des hommes
 Au bout d' quelques mois,
 A tes frais faisant ripaille,
 Y deviendra roublard...
 Envoi' dinguer c'tte racaille!
 Te dit l' pèr' Peinard! (Bis).

V

L' copain qui pass' contremaîtr'
 Deviendra salop:
 Le troubad' parle en grand maître
 Dès qu'il est cabot ;
 A l'usin' comme en caserne
 On devient rossard,
 Aussitôt que l'on gouverne,
 Te dit l' pèr' Peinard! (Bis)

VI

Si tu cessais de produire
 Et de payer l'impôt.
 Il crèverait ce vampire

De capitalo.

Sauv' la terre et la machine
 Des mains du richard ;
 Fais produire pour toi l'usine...
 Te dit l' pèr' Peinard! (Bis)

VII

Si quelqu'un t' parl' de patrie
 Fût-il convaincu,
 Réponds à sa gourderie
 Par ton pied dans l' cul!
 Ne sois plus assez b...onasse
 Pour qu'un étendard
 Te fass' crever la paillasse!
 Te dit l' pèr' Peinard! (Bis)

VIII

Ah! nom de dieu, faut qu' ça change!
 Soyons plus nerveux!
 Et pour nous tirer de la fange
 En attendant mieux,
 Gouvernants, patrons, jésuites,
 Jugeurs, galonnards,
 Bombardons les de pomm's cuites!
 Nous dit l' pèr' Peinard! (Bis)

Les Cabots de la haute

Savez-vous, les bons bougres, d'où nous vient le dernier cri de la mode?

Non, n'est-ce pas! Vous n'êtes pas ferrés à glace sur cette pantoufflerie.

Comme beaucoup, à force d'avoir entendu seriner — par des français aussi vaniteux que bêtes — que le bon goût, le chic et tout le tralala sont un privilège parisien, vous êtes assez portés à croire que Paris donne le ton au monde entier.

Eh bien! vous vous foutez le doigt dans l'orbite!

Faut en rabattre.

Y a d'ailleurs pas de quoi s'attrister de notre infériorité sur ce chapitre.

Si seulement on était supérieurs en énergie! Si on était les lapins du monde entier et qu'on ne se laissât pas dominer et exploiter par les pleins-de-truffes! Ça serait bougrement plus bath.

Je disais donc que, pour les affaires de mode, nous ne sommes pas à la hauteur.

Parfaitement! Et c'est l'Angleterre qui tient la corde, c'est elle qui donne le ton à nos aristos.

Et fichtre, ce n'est pas d'aujourd'hui! Y a belle lurette que les français singent les angliches, non seulement dans la frivolité des modes, mais aussi pour un tas de choses, tantôt idiotes, tantôt sérieuses.

Sur ce chapitre, y aurait mèche de ruminer jusqu'à plus soif, car l'Angleterre a exercée et exerce une sacrée influence sur nous.

Entre autres salopises, nous lui sommes redevables du système parlementaire et constitutionnel de la mécanique gouvernementale avec deux chambres, une brochette de bourriques ministérielles et le soliveau présidentiel.

C'est aussi de là-bas que s'est transpiantée chez nous le chapeau tuyau de poêle et la sacrée manie des courses de canassons.

Il faut tout dire, l'Angleterre ne nous a pas repassé que des gnoleries: son influence intellectuelle nous a bougrement décrassés et, à bien des points de vue, les anglais sont en avance sur nous, — malgré que des ostrogoths les imaginent arriérés.

Mais, passons! Ce n'est pas de choses

sérieuses, c'est de pantoufles que j'ai entrepris de jaspiner.

Par le temps qui court, tous les morceaux de salé de la haute qui se glorifient d'être du dernier bateau, font blanchir leurs liquettes à Londres; il paraît que, là seulement, on repasse faux-cols et paires de manchettes dans le goût des jeunes empapoutés qui se donnent des allures d'Oscars.

En outre, quoique de tous temps de vieilles putains retraitées aient emmitoufflé leurs cabots, c'est aux catins londonniennes que nous sommes redevables d'une nouvelle industrie qui a les clebs pour motif.

Les légendaires tailleurs pour chiens sont dépassés autant qu'une taupinière par la tour Eiffel.

Aujourd'hui, l'attifage des chiens a sa mode. Et ce n'est pas de la petite bière, il s'en faut bougrement!

Outre leurs tailleurs, les cabots ont leurs bottiers, leurs chemisiers, leurs coiffeurs, leurs parfumeurs et leurs médecins. Puis aussi, y a des cabinets de toilette pour les chiens, comme il y avait déjà leurs hôpitaux et leurs cimetières. Et, foutez, ces cimetières, c'est autre chose que le champ de navets! Y a des monuments de marbre avec des sculptures et des dorures en veux-tu en voilà.

Et un enterrement de cleb d'aristo, en voilà un événement! Malheur, faut voir ça; on fait plus de magnés que si un régiment de prolos étaient morts de faim: ça se passe avec une ribambelle de calèches et y a une inondation de couronnes et de bouquets.

—o—

Ohé, les bons bougres, il vous prend des démangeaisons dans les pattes?

Je vois ça d'ici! Pour un peu, vous iriez vous payer le luxe de décrocher quelques marrons entrelardés de taloches, sur les truffes des putes de la haute qui bichonnent leurs cabots aussi dégoûtamment.

Vous qui n'avez pas un grim pant de recharge;

Et vous aussi, les ménagères, qui désirez sans espoir un cotillon douillet pour vous garantir du froid;

Ce gaspillage vous fait bondir!

Modérez-vous, nom de dieu!

Au moins pour l'instant...

Et aux pochètes vous serinant que, fa-

talement, il y aura toujours des miséreux parce qu'il n'y a pas assez de drap et de linge pour frusquer tout le monde... parce que la production ne peut pas suffire à la consommation et que, soi-disant, il n'y a assez de rien!

Fichez-leur la présente tartine sous le blair.

Si, parfaitement si! Il y a assez de tout.

Seulement, les richards tirent toute la couverture de leur côté et nous laissent eul nu et tripes vides. Et, tonnerre, ce n'est pas pour leurs besoins réels qu'ils accaparent ce qui ferait notre bien-être; c'est uniquement pour faire face à des gnoleries encore plus imbéciles que luxueuses, dont le bichonnage des chiens est un idiot eulaton.

Où, foutez, s'il y a tant de refileurs de comètes, c'est qu'il y a trop de levrettes en paletot!

—o—

Et vous savez, les co-cats, chez les aristocrates de l'aristocratie ou frusque les cabots, je ne vous dis que ça! C'est des personnages importants. C'est des princes!

Au fait, je les crois plus intelligents et plus estimables que leurs maîtres et maîtresses et si, les uns et les autres, barbotent dans cent pieds de mousseline et qu'il me faille tendre la perche au choix,

Y a pas d'erreur! Je sauverais les cabots.

Ceci dit, les frangins, que je vous donne des détails — tout ce qu'il a de plus gondu — sur les soins qu'une putain qui est dans le mouvement doit donner à son cleb.

Et, ne croyez pas à un montage de coup! C'est dans un torchon de la haute que j'ai pincé — avec des pincettes — les tuyaux suivants:

D'abord, sachez que dans les grandes et élégantes turnes, les cabots, par deux ou trois, ont un larbin attaché spécialement à leur service. Sachez aussi qu'une femme de chambre pour chiens est un métier cotonneux: elles doivent se lever de bonne heure pour faire rester les animaux dans leurs somptueux petits lits; ensuite, elles les baignent, les parfument, les habillent, leur font a déjeuner, puis les baladent.

Quand les cabots ont un service particulier, une baignoire spéciale est installée pour eux dans la turne avec garniture de toilette tout ce qu'il y a de rupin.

« En somme, ajoute le trou du eul de

RIEN POUR TOUS



TOUT POUR UN



(Extrait du POSTILLON de Munich)

chieur d'encre dont je transcris les idioties, ils sont traités par leurs maîtresses à peu près comme des membres de la famille, et leur bien-être est porté à un degré véritablement étonnant. »

Et pour qu'on n'en doute pas, cet ostrogoth énumère le trousseau d'un chien d'aristo :

— Parures de lingerie: chemises de nuit en soie, en gaze, en flanelle garnies de dentelles; mouchoirs de poche en batiste; robes de chambre de soie; chaussettes de soie; bottines en caoutchouc à lacets ou à boutons.

Tout y est, nom de dieu! Même les tire-jus et les chaussettes.

Mais, continuons :

— Toilette de visite pour le matin: habit de drap avec col rabattu en velours et poche sur le devant pour le porte-cartes; col blanc empesé et cravate.

Et, turellement, quand la poufiasse pousse une visite à un de ses michets, elle passe la carte de son cabot en même temps que la sienne.

— Costume de pluie: bottes de caoutchouc, manteau de drap, avec un pépin fixé par une armature d'argent.

— Vêtement d'intérieur: en velours cramoisi doublé de soie blanche, bracelet gourmette à la patte gauche.

— Toilette de visite pour le soir: en drap pensée, avec grand col de chinchilla.

— Costume de théâtre: en satin jaune

avec des broderies de petites paillettes d'or.

— Toilette d'un cabot pour assister au mariage de sa maîtresse: robe à collet, en satin blanc, avec fleurs à la boutonnière.

— Toilette de deuil: en drap ou velours noir avec ruche d'encolure en mousseline de soie noire.

— Costume de voyage: en lainage écossais, houppelande en drap bleu marine foncé.

J'arrête la litanie des costumes: costume de printemps en indienne; costume de promenade en flanelle avec capuchon, etc., etc.

Et, bondieu, c'est pas fini! Y a les accessoires: des bracelets en or et en argent; des jeux de brosses en acier, en argent, en buffle, en écaille; des laisses et des double-laisses; des cravates; des bottes en caoutchouc ou en cuir de Russie; des lits, des niches et patati et patata.

— 0 —

Mettons-y un bouchon, est-ce pas, les bons bougres!

Je suis sûr que le tartinage de cet écrivassier de la haute vous fait le même effet qu'à bibi: envie de dégobiller.

Et maintenant, concluons, c'est pas difficile: des birbes assez crétins, assez tout ce que vous voudrez, pour passer leur temps à des pantouilleries semblables, eh bien! c'est une race finie.

Cette engeance est mûre pour le trou à purin!

LE SABOTTAGE

Le SABOTTAGE est une riche binaise qui, d'ici peu, fera rire jaune les capitalos.

Au dernier Congrès Corporatif de Toulouse, où s'étaient amenés quantité de bons fieux, envoyés par les Syndicats, des quatre coins de la France, le SABOTTAGE a été acclamé bougrement.

Ca a été un enthousiasme faramineux!

Et tous les délégués se sont promis, une fois rentrés dans leur patelin, de vulgariser le fourbi, afin que les turbineurs se mettent à le pratiquer en grande largeur.

Et je vous l'assure, les camaros, cet enthousiasme n'est pas le résultat d'un emballement passager, — un feu de paille.

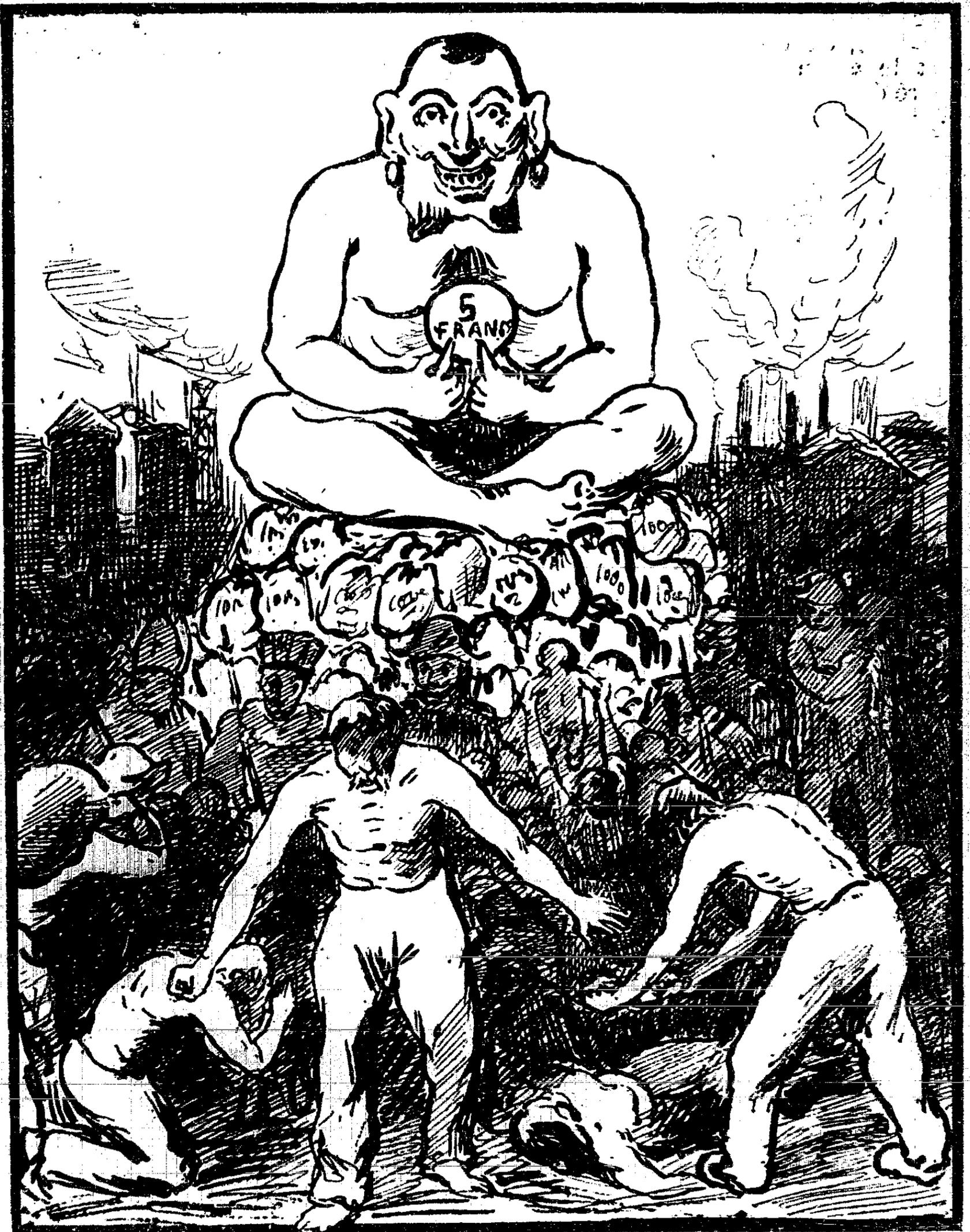
Non pas!

L'idée du SABOTTAGE ne restera pas à l'état de rêve bleu: on usera du truc!

Et les exploiters comprendront enfin que le métier de patron commence à ne plus être tout rose.

Ceci dit, pour les bons bougres qui ne sauraient pas encore de quoi il retourne, que j'explique ce qu'est le sabottage.

LE VEAU D'OR



Ils en ont peur ou se prosternent !

Le sabotage, c'est le tirage à cul conscient, c'est le ratage d'un boulot, c'est le grain de sable roublardement fourré dans l'engrenage minutieux pour que la machine reste en panne, c'est le coulage systématique du patron..... Tout ça pratiqué en douce, sans faire de magnés, ni d'épates.

Le sabotage est le petit cousin du boycottage. Et foutre, dans une kyrielle de cas où la grève est impossible il peut rendre de sacrés services aux prolos.

Quand un exploitateur sent que ses turbinateurs ne sont pas en situation de se fiche en grève, il ne se prive pas de leur faire des avanies. Pris dans l'engrenage de l'exploitation, les pauvres bougres n'osent pas piper mot, crainte d'être saqués. Ils se rongent de colère et courbent la tête : ils subissent les mulleries patronales, la rage au ventre.

Mais ils les subissent ! Et, que ce soit avec ou sans rage, le patron s'en fout, pourvu qu'ils marchent à sa guise.

Pourquoi en est-il ainsi ?

Parce que les prolos ne trouvent pas un joint pour répondre au singe du tac au tac et, par leur action, neutraliser sa rosserie.

Le joint existe pourtant :

C'est le sabotage !

Y a belle lurette que les anglais le pratiquent, — et ils s'en trouvent bougrement bien.

A supposer, par exemple, un grand baigne dont le patron, tout par un coup, a une lubie accapareuse, — soit qu'il ait une nouvelle maîtresse à entretenir, soit qu'il guigne l'achat d'un château... ou autre fantaisie qui nécessite de sa part une augmentation de bénéfices. Le salaud n'hésite pas : pour réaliser le profit qu'il vise il diminue ses prolos — sous prétexte que les affaires vont mal — c'est foutre pas les mauvaises raisons qui lui manquent !

Supposons que ce galeux ait très bien tiré ses plans et que son serrage de vis coïncide avec une situation tellement emberlificottée que ses prolos ne puissent tenter la grève. Qu'arrivera-t-il ?

En France, les pauvres exploités groumeront salement, maudiront le vampire. Quelques-uns — les plus marioles — feront du chabut et plaqueront le baigne ; quant aux autres, ils subiront leur mauvais sort.

En Angleterre, ça se passera autrement, foutre ! Et ça, grâce au sabotage. En douce, les prolos de l'usine se gliseront le mot d'ordre dans le tuyau de l'oreille : « Hé, les copains, on sabotte..., faut aller piano, piano !... » Et, sans plus de magnés, la production se trouvera ralentie. Tellement ralentie que si le patron n'est pas une moule renforcée, il ne persistera pas dans sa mullerie : il reviendra à l'ancien tarif, — car il se sera rendu compte qu'à ce petit jeu, pour cinq sous qu'il filoute sur la journée de chaque prolo il perd quatre fois autant.

Ce que c'est que d'avoir le nez creux !

Là où des niguedouilles auraient été roulés, des gas marioles, farcis de jugette et d'initiative, se tirent du pétrin.

—O—

Le sabotage, les anglais l'ont pigé aux écossais, — car les écossais sont cossards, — et ils leur ont même emprunté le nom de baptême du système : le *Go canny*.

Dernièrement, l'UNION INTERNATIONALE DES CHARGEURS DE NAVIRES, qui a son siège à Londres, a lancé un manifeste prônant le sabotage, afin que les dockers se fichent à le pratiquer, car jusqu'ici, c'est surtout dans les mines et les tissages que les prolos anglais ont saboté.

Voici le manifeste en question :

Qu'est-ce que *Go canny* ?

C'est un mot court et commode pour désigner une nouvelle tactique, employée par les ouvriers au lieu de la grève.

Si deux Ecossais marchent ensemble et que l'un coure trop vite, l'autre lui dit : *Go canny*, ce qui veut dire : « Marche doucement, à ton aise. »

Si quelqu'un veut acheter un chapeau qui vaut cinq francs, il doit payer cinq francs. Mais s'il ne veut en payer que quatre, eh

bien ! il en aura un de qualité inférieure. Le chapeau est une « marchandise ».

Si quelqu'un veut acheter six chemises de deux francs chacune, il doit payer douze francs. S'il ne paie que dix, il n'aura que cinq chemises. La chemise est encore « une marchandise en vente sur le marché ».

Si une ménagère veut acheter une pièce de bœuf qui vaut trois francs, il faut qu'elle les paye. Et si elle n'offre que deux francs, alors on lui donne de la mauvaise viande. Le bœuf est encore « une marchandise en vente sur le marché ».

Eh bien, les patrons déclarent que le travail et l'adresse sont « des marchandises en vente sur le marché » — tout comme les chapeaux, la chemise et le bœuf.

— Parfait, répondons-nous, nous vous prenons au mot.

Si ce sont des « marchandises » nous les vendrons tout comme le chapelier vend ses chapeaux, et le boucher sa viande. Pour de mauvais prix, ils donnent de la mauvaise marchandise, et nous en ferons autant.

Les patrons n'ont pas droit de compter sur notre charité. S'ils refusent même de discuter nos demandes, eh bien, nous pouvons mettre en pratique le *Go canny* — la tactique de « travaillons à la douce », en attendant qu'on nous écoute.

Donc, voilà le sabotage chouettelement défini : à *mauvaise paye, mauvais travail* !

Eh fichtre, ça sera rupinskoff, lorsque ce fourbi sera entré dans nos mœurs : sale coup pour la fanfare patronale, quand les singes se seront convaincus — par expérience — que, désormais, cette tuile est toujours prête à leur tomber sur la bure. La crainte de perdre de la galette et de s'acheminer vers la faillite adoucira l'arrogance des capitalos.

Se sentant vulnérables, à la caisse, — qui leur sert de cœur ! — ils y regarderont à deux fois, avant d'accoucher de quelques unes de leurs coutumières charogneries.

Certes, y a des bons bougres qui, sous prétexte qu'on doit guigner la disparition radicale du capitalisme, trouveront trop mesquin de se borner à tenir les singes en respect et à les empêcher de sortir leurs griffes.

Ceux-là perdent de vue la double face

de la Question Sociale : le présent et l'avenir.

Or, le présent prépare l'avenir ! Si jamais le proverbe « comme on fait son plumard on se couche ! » a été de circonstance, c'est bien ici :

Moins nous nous laisserons mater par les patrons, moins intense sera notre exploitation, plus forte sera notre résistance révolutionnaire, plus grande sera la conscience de notre dignité et plus vigoureux nos désirs de liberté et de bien-être ;

Et, par conséquent, plus aptes nous serons à préparer l'éclosion de la société galbeuse où y aura plus ni gouvernants, ni capitalos ;

Et, plus aptes aussi, quand on en sera là, à évoluer dans le milieu nouveau.

Si, au contraire, au lieu de commencer dès maintenant, l'apprentissage de la liberté, nous nous désintéressons de la vie courante, méprisant les besoins et les passions de l'heure présente, nous ne tarderons pas à nous dessécher dans l'abstraction et à devenir d'illustres fendeurs de cheveux en quatre. De la sorte, vivant trop dans le rêve, notre activité s'émoussera et, comme nous aurons perdu tout contact avec la masse, le jour où nous voudrons secouer notre torpeur, nous serons aussi empêtrés qu'un éléphant qui aurait trouvé un clysopompe.

Y a donc pas à tortiller : pour réaliser l'équilibre de la vie, de façon à porter l'activité humaine au plus haut degré, il ne faut négliger ni le présent, ni l'avenir.

Quand l'un des deux l'emporte sur l'autre, la rupture d'équilibre qui en résulte ne donne rien de chouette : ou bien, quand on est tout au présent, on s'en-croûte dans des couillonades et des mesquineries ; ou bien, si c'est dans le bleu qu'on s'envole, on arrive à se cristalliser dans l'idéal.

Et c'est pourquoi, je le serine aux fistons qui ont du poil au ventre : qu'ils ne perdent de vue, ni le présent, ni l'avenir.

De la sorte, ils activeront la germination des idées galbeuses et de l'esprit de rebiffe.

La Fabrication de l'Or et des Pierreries

Le signe distinctif des inégalités sociales, c'est la quantité de métal rare, de bijoux, de pierreries et de fanfreluches qui s'accaparent au poids de l'or.

Donc, c'est ce cochon d'or, ces maudites pierres précieuses, qui sont le pavillon de la richesse.

Quand on voit une poufiasse arborer des chaînes en or massif, des bracelets idem, larges comme des colliers de chien danois, et des brillants qui font la pige aux bouchons de carafe, forcément on rumine : « Faut-il que, dans sa famille, on ait volé et pressuré le pauvre monde, pour afficher un luxe pareil ! »

— Et si c'est du faux ?

— Ah dame ! si c'est du faux, ça prouve que la poufiasse est une carotteuse qui frime la grande dame pour empaumer les jobards, et elle n'en est pas plus estimable : sa vanité est doublée de fourberie et d'hypocrisie.

— Peut-être, est-ce par simple pantouflierie qu'elle s'affuble kif-kif une châsse d'église ?

— En ce cas, tant pis pour elle !

Quoiqu'il en soit, si, dans l'or ou les pierreries on ne recherchait que ce qui brille, on se paierait des bijoux fourrés : or à la surface, et cuivre ou plomb à l'intérieur et qui brilleraient autant que du vrai ! Et des diamants et des pierreries en toc, qui ont les couleurs et les feux des purs cailloux.

Seulement, comme ces bibelots-là s'achètent à meilleur marché et n'exigent pas des fortes sommes, ils ne peuvent pas servir d'enseigne aux millionnaires.

Et c'est pourquoi ils n'ont pas la vogue du vrai !

— 0 —

Mais, voici du nouveau !

Bientôt, grâce aux cuisines scientifiques, les pierres précieuses seront à la portée de tout le monde et l'or aura cessé

d'être une chimère dont les maboules poursuivent la possession.

Du coup, les bonnes bougresses qui ont un brin de coquetterie, — autant dire toutes, nom de dieu ! — vont jubiler ferme.

Quelle est celle qui n'a pas rêvé d'avoir des brimborions farcis de pierres précieuses ? Des bagues et des broches avec des rubis à la clé, des pendants d'oreilles avec des diamants, des colliers de perles, des bracelets et autres babioles ?...

Or, voici qu'elles vont pouvoir réaliser leur rêve bleu !

Et, foutez, j'espère bien qu'une fois libres de s'attifer en sauvagesses et en aristocrates, elles en auront vite soupé et attraperont une indigestion de bijouterie.

Il en sera d'elles comme des petits pâtisseries à qui on permet de s'empiffrer de gâteaux : leur gourmandise dure huit jours, — après quoi ils en ont plein le dos.

De même, quand les bijoux n'auront plus l'excitant de l'envie et de la vanité, leur mode passera vite !

Mais, assez tourné autour du pot ! Venons-en aux faits. Et, primo, jaspions de pierres précieuses :

C'est grâce au four électrique, un sacré outil où il fait bougrement tiède, — au point que les plus durs métaux y fondent à la minute, kif-kif beurre en broche, — que les cuisiniers scientifiques ont fricassé ces cailloux rares.

Y a déjà quelques années que ces espatrouillants cuisiniers sortaient de leur four mirobolant des diamants et des rubis qui n'avaient qu'un tort, — celui d'être des avortons.

Aujourd'hui, c'est plus ça !

Un français a trouvé le joint pour fabriquer le rubis en grand, — et des gros rubis, pas de la gnognotte ! Il a pris une

kyrielle de brevets d'invention et il va se foutre à produire cette pierre dite précieuse par centaines de kilogrammes.

Du coup, les gourgandines de la haute vont le foutre à l'index : ce qu'elles gobent du rubis, c'est la rareté et non la beauté. Or, du moment qu'il devient aussi commun que les billes des gosses, ces poufiasse dédaigneront de s'en parler : elles ne guignent que les épates en arborant un bijou ou une toilette, — s'il n'y a pas d'épates, n'en faut plus !

Et, que les chamelles aristocratiques ne tentent pas de se rabattre sur d'autres cailloux. Ça ne leur réussirait pas !

En effet, avant longtemps, on fabriquera les autres pierres précieuses aussi facilement que le rubis. Laissez pisser le mouton et — d'ici peu, — on cuira de gros diamants ! Et, à leur tour, la topaze, l'esarboucle, l'émeraude, l'onix, le saphir et toutes les gemmes de la boule ronde y passeront.

Mors, les fours électriques, avec leurs cuisiniers du diable, feront la pige aux mines de Golconde.

« Mince de dégringolade ! » vont s'exclamer les vaniteux.

— Eh non, pauvres couillons, y a pas de dégringolade là dedans ! Les cailloux, considérés comme précieux, ne perdront aucune de leurs qualités naturelles, par cela seul qu'on en aura à gogo... Ils continueront à être ce qu'ils sont.

Bien mieux, ils vont monter en grade !

De simples objets de parade, de bibelots auxquels uniquement la vanité et la rouducuterie humaines donnaient de la valeur, voici que les cailloux rares se haussent à devenir utiles.

En effet, maintenant qu'ils seront à la portée tous, on va les utiliser dans une foule d'industries.

Déjà, — sans attendre les nouvelles découvertes, — on a l'habitude de coller une pointe en diamant au nez des perforieuses mécaniques qui, dans les mines et les tunnels, percent les roches dures. Seulement, vu la cherté, ce truc ne s'est guère généralisé.

Ça va changer foutre !

Et, pour ne parler que du rubis, dès maintenant, sa production industrielle va faciliter une kyrielle de travaux : outre le polissage des métaux et du cristal, pour lequel on l'utilise actuellement, on va l'enchâsser comme pivot, non seulement dans les montres, mais encore une tripotée de mécaniques.

On ne sera pas chiches : on le foutra à toutes les sauces !

La dégringolade n'est donc pas pour le rubis, mais pour les poufiasse aristocratiques qui ont jusqu'ici borné leur supériorité à se harnacher d'objets de grand prix.

Ce n'est pas tout ! Ce qui est encore plus galbeux que les profits matériels qu'amènera la production industrielle des cailloux précieux, c'est le bénéfice moral qui va en résulter.

Ça tombe à pic !

En même temps que dans le peuple disparaît le respect des supériorités,

En même temps que nous vient le sentiment de l'égalité humaine,

La science pousse à la roue du nivellement social en élaguant les causes matérielles qui servaient d'emblème aux prétendues supériorités.

La fin des pierres précieuses sonne le glas de l'aristocratie !

— 0 —

Eh bien, si épatarouffante que soit cette fricassée de diamants, de rubis et autres verroteries, due au four électrique, c'est encore de la roupie, comparée à cette mirifique découverte :

La fabrication de l'or !

Les cailloux précieux ne sont qu'une fusion et une cristallisation de matières qui se trouvent un peu partout. Il suffit, pour réussir, de chauffer le four à point.

Pour faire de l'or, c'est une autre paire de manches : y a pas qu'à triturer, à brasser, à chauffer et à fondre la matière.

C'est pis que ça ! C'est tout à fait autre chose : c'est quasiment une fécondation de la nature...

Et, les bons bougres, n'allez pas ho-

cher la tête et supposer que je veuille vous mener en bateau.

Foutre non ! Aussi vrai que je vous le dis, on en est là : on fabrique l'or, — tout comme une ménagère fabrique des petits pâtés.

C'est pas du chiquet ! C'est parfaitement véridique !

Vous n'êtes pas sans connaître des histoires de mères-grand sur les alchimistes : dans les temps anciens et moyennageux ces savantasses passaient le plus clair de leur existence à surveiller creusets et cornues où ils avaient foutu à mijoter toutes sortes de mixtures et de bouillabaisse. Et, le jour, la nuit, sans fin ni cesse, les pauvres illuminés surveillaient leur cuisine fantastique, usant leurs forces, — leur vie entière, — à attendre le miracle : la production du grand œuvre, — la transmutation des métaux.

Faire de l'or était leur dada !

Nom de dieu, il en a cuit à plus d'un : ça se passait à des époques où les raticheux, tout puissants, voyaient de bougrement mauvais œil ces investigations scientifiques, — sentant bien que le jour où les savants diraient leur dernier mot, les religions n'en auraient pas pour longtemps !

A grands coups de balai Dieu serait chassé de l'espace !

Dans ce grand ciel qui nous entoure — que les abrutisseurs du crétinisme enseignaient être une calotte de cristal, pavée de clous dorés, et sur la voûte de laquelle reposerait le parquet du paradis — les savants nous ont appris à voir des espaces sans fond et sans limites.

Eh donc, pour museler les chercheurs — et surtout ces sacrés fouineurs d'alchimistes — la frocaille n'y allait pas avec le dos de la cuillère : au coin des carrefours elle allumait des bûchers et y fichait à rôtir ceux qu'elle sentait ses ennemis.

Mais il lui aurait fallu en griller trop !

Un jour est venu où les monstres en-soutanés n'ont pu suffire à leur maudite besogne.

Alors, les savants ont mis leur grain de sel dans la discussion, — ont parlé haut.

Et ça n'a pas été de la roupie !

— 0 —

Ainsi, ce *grand œuvre*, la transmutation des métaux : la transformation en or d'un autre métal... miracle que les alchimistes avaient cherché à réaliser, — un savant américain, le docteur Emmens, à New-York, vient de l'accomplir.

C'est avec de l'argent métallique que le docteur Emmens fabrique de l'or. Il n'a pas encore réussi à en faire avec les métaux communs, tels que le fer, le plomb. Mais foutre, y a pas d'erreur : il tient le bon bout.

Cet or alchimique, son découvreur l'a baptisé *argentaurem* : c'est un métal qui a une gueule en tout pareille à l'or, même couleur, même pesanteur, mêmes propriétés.

Ce métal est tellement bien de la famille de l'or que le gouvernement les Etats-Unis l'achète pour tel. Depuis le mois d'avril 1897, le docteur Emmens vend à la Monnaie de New-York une moyenne de deux ou trois lingots chaque mois. Le premier lingot sorti de ses creusets et que la Monnaie lui a acheté, pesait, avant d'être fichu à la fonte, 29 grammes. A la fusion il a rendu les deux tiers d'or pur et un quart d'argent.

Y a donc un résidu d'environ dix pour cent... En outre, le docteur Emmens n'a pas encore trouvé le joint pour transformer en or la quantité totale d'argent qu'il a tripatoüillé : après ses manipulations, un quart se retrouve — argent comme devant !...

N'importe ! N'exigeons pas la mariée trop belle. Les résultats obtenus sont déjà bougrement rupins.

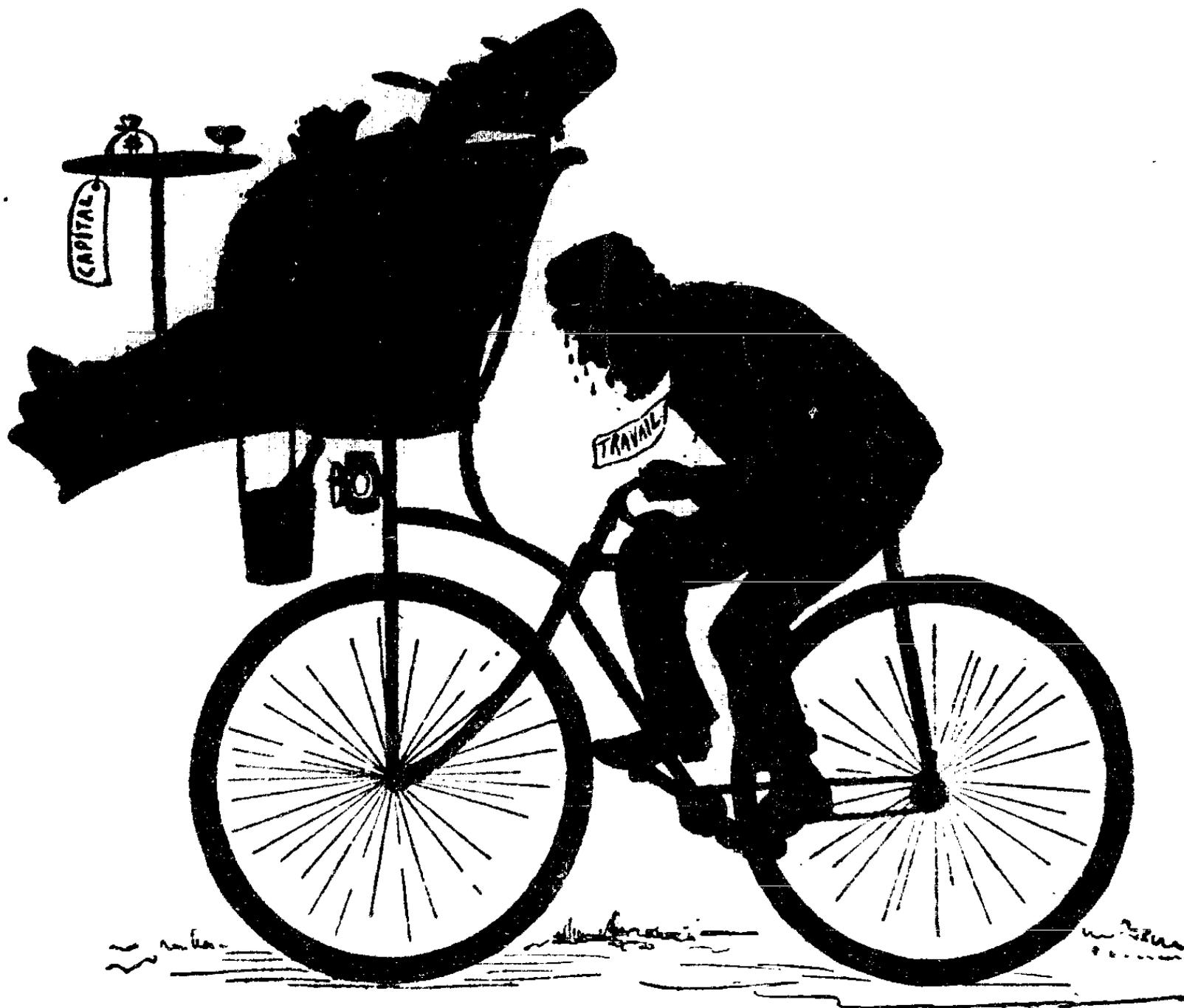
— 0 —

Comment se pratique cette transmutation de l'argent en or ?

Ça, c'est le hic !

Ce n'est pas encore le secret de Polchinelle : le docteur Emmens est chich de tuyaux.

Extrait de *The Coming Nation (La Société de l'Avenir)* journal de la Colonie sociale Américaine de Ruskin.



Quand donc le pédaleur fera-t-il ramasser une pelle au Capital ?

Ce qu'on sait déjà, c'est que grâce à des tripatouillages chimiques, les molécules de l'argent sont modifiées et désagrégées, au point que ce métal devient soluble dans l'eau.

Ça, c'est la première transformation ! Par une seconde opération, le docteur Emmens obtient une nouvelle agrégation des molécules de l'argent qui, unies dans des proportions différentes, arrivent à avoir une cohésion plus grande, augmentent de densité, ... prennent l'aspect de l'or !....

Au moins le docteur Emmens est-il le véritable inventeur de la fabrication de l'or ? Est-ce lui qui, le premier, a trouvé le joint ?

Foutre non ! Pour cette découverte, comme pour une foultitude d'autres, le premier trouveur a été traité de maboule et, pendant une quarantaine d'années, tous les pédants savantasses se sont fichus de sa fiole.

Ce gas-là est un Français, Tiffereau, qui, se trouvant au Mexique de 1843 à 1844, où il étudiait les gisements aurifères-

res, remarqua que les chercheurs d'or, en parlant des morceaux de minerai, disaient : « Ceci est bon et mûr.... Cela est mauvais et n'est pas encore passé à l'état d'or... »

Tiffereau rumina : de l'or mûr, de l'or pas mûr!... Mais alors, qu'il se dit, la transmutation des métaux ne serait pas une pantouflierie?...

Alors, il se mit au turbin; pendant cinq ans, il tripatoouilla et cuisina!

Et, mince de jubilation, quand, un beau jour, à Guadalajara, après avoir exposé au soleil, pendant plusieurs heures, de l'acide azotique dans lequel il avait fourré de la limaille d'argent pur et quelques pincées de limaille de cuivre, il obtint un bouillonnement avec dégagement de gaz à la clé, — puis, au fond, un dépôt.

Non content de ce premier tripatoouillage, le chimiste en fit subir une kyrielle d'autres à sa mixture. Tant et si bien, qu'en fin de compte, il trouva de l'or au fond de sa marmite! Et, comme il était certain de n'en pas y avoir fourré une miette, fallait bien que cet or fût le résultat de sa fricassade.

D'ailleurs, pour se convaincre lui-même, Tiffereau repiqua deux fois à son expérience : une première fois à Colima et de nouveau à Guadalajara, au Mexique.

Et, les deux coups, sans erreur possible, il trouva de l'or au fond de ses vases!

De l'or qui, à l'analyse, se trouva être aussi naturel et aussi pur que l'or ordinaire.

Donc, à moins d'admettre l'opération du Saint-Esprit, il fallait bien qu'il se rendît à l'évidence et reconnût qu'il venait de fabriquer de l'or!

Fier comme un pape, — en bon patriote qu'était Tiffereau, — il rappliqua en France pour faire profiter sa patrie de sa mirifique découverte.

Ah foutre, il fut bien reçu! C'est tout juste si on ne le colla pas à Charenton.

Il s'amena à l'Académie des Sciences et, foutant son or sous le blair des aca-

démiciens, il leur raconta sa binaire espatrouillante.

Les vieux barbons, bons académiciens — c'est-à-dire buses comme trente-six mille dindes et un million d'andouilles, — dédaignèrent s'occuper d'un fourbi pareil.

Tiffereau, écœuré de tant de gnolerie, mit au rancard son or artificiel, faute de pognon pour le fabriquer en grand, et se bombarda photographe à Grenelle. Comme le métier n'est pas mauvais, il a fait ses affaires et, il y a quelques années, il s'est retiré pour s'atteler à nouveau à sa cuisine mirobolante : la fabrication de l'or!

Toujours gobeur, il a expédié pétitions sur pétitions aux bouffe-galette, aux bourriques ministérielles, au soliveau présidentiel, suppliant qu'on fiche à sa disposition l'outillage nécessaire à la production de son or.

Autant aurait valu qu'il administre un lavement à la Tour Eiffel!

Toutes les grosses légumes à qui il s'est adressé l'ont envoyé rebondir avec perte et fracas.

—0—

Plus marioles que les trous du cul de notre gouvernance, les Américains ayant eu vent des expériences de Tiffereau lui emboîtaient le pas..., marchaient sur ses traces et lui damaient le pion!

Si bien que le docteur Emmens, qui, maintenant, fabrique l'or en grand, avec d'espatrouillantes machines construites exprès, a écrit à Tiffereau que, il y a quarante ans, en employant l'acide nitrique comme réactif, il était sur la bonne piste.

Ainsi, le docteur Emmens rend hommage au flair de Tiffereau et avoue que c'est grâce à son turbin antérieur qu'il est arrivé à faire de l'or!

Que vont dire de ça les moules académiques et toutes les niguedouilles de la gouvernance.

—0—

Turellement, l'or alchimique que fabrique le docteur Emmens coûte rude-

ment chérot à produire. Mais la fabrication n'en est encore qu'embryonnaire. On arrivera à l'obtenir dans les prix doux, — c'est-à-dire, sans trop d'efforts.

Et même, comme la transformation de l'argent en or prouve l'unité de la matière : démontre que tous les corps, le fer, le cuivre, le charbon, le plomb, etc., sont des petits cousins, nés de même souche, et ne différant que superficiellement, par des divergences d'agrégation, d'aspect, de propriétés, de poids... il deviendra possible de les modifier et de les transformer à notre guise.

Ce jour-là, les grippe-sous, les rogneurs d'écus, les tondeurs d'œufs et toute la salope d'engeance avaricieuse ne seront pas à la noce !

Quand, avec du fer, du cuivre et du plomb, on pourra obtenir de l'or à gogo, nul ne songera à accaparer ce cochon de métal !

Et c'est justement pour cela que la découverte mirifique du docteur Emmens et de son précurseur Tiffereau me fiche en jubilation :

Elle prépare la fin de la fièvre de l'or !

Qui donc voudra aller s'esquinter le tempérament, au Transvaal ou en Australie, creuser les mines des maudits

Champs d'Or, alors qu'on pourra, sans se la fouler, obtenir de l'or en lingots par de simples manipulations chimiques et électriques ?

Et puis, la chose chouette, c'est qu'il n'y aura plus méche de monnayer ce maudit métal !

C'est les crapules de la haute qui ne seront pas à la noce : y aura plus plan de voler le populo ! Ça sera une pipe pour échanger les produits d'après la valeur hypothétique que, grâce à l'or, leur ont donné les capitalos.

Y aura plus de notion de valeur !

Car, foutre, il ne faudra pas songer à lui trouver un remplaçant.

En effet, si on peut faire de l'or, à plus forte raison trouvera-t-on un biais pour produire en quantité les autres métaux cotés comme précieux.

Par la force des choses, s'imposera donc la nécessité d'un nouvel alignement social où les individus, libérés de la domination du métal monétaire, ne seront plus tourneboulés par la manie d'accaparer et ne songeront qu'à se laisser vivre joyeusement.

Pour lors, les casseroles en or seront à la mode et les ménagères y feront roussir des frichtis à s'en poulécher les babines.

L'INQUISITION MODERNE EN ESPAGNE

Depuis belle lurette l'Espagne est tombée dans les griffes de la prêtaille.

Sacré déveine, nom de dieu !

Cette contrée, une des plus mirifiques de la boule ronde, où tout devrait pousser comme par enchantement, et où la misère devrait être inconnue, est devenue, grâce aux jésuites, l'antichambre de leur enfer.

Le populo y en voit de dures !

De l'Espagne ne s'élèvent que sanglots et malédictions.

A tous les points de vue les cafards ont tué ce pays :

Ils ont dévasté les terres, à telle enseigne qu'aujourd'hui il y a des provinces entières où il ne pousse rien : le sol y est plus pelé que la citrouille d'un sénateur.

Autrefois l'Espagne était un pays de gaieté franche ; on y rigolait et on y farandolait chouettelement. Grâce aux cafards, on y est sombre et sanguinaire, et on ne jubile plus qu'aux courses de taureaux.

Puis l'inquisition est venue! C'est en Espagne qu'elle a fait son nid. Et la hideuse institution s'y est si féroce-ment enracinée, qu'actuellement elle est encore la grande puissance devant laquelle tout ploie.

Quand donc la péninsule se dépêtrera-t-elle des catholiques?

Ça pourrait bien ne tarder guère!

Justement la situation se complique d'une sale façon pour les grands d'Espagne.

Tant que ces pleins-de-truffes n'ont eu qu'à tenir tête au populo, ça allait cahin-caha; ils tiraient de la belle galette des colonies et l'employaient à entretenir l'armée et la police, — indispensables pour mater les prolos.

Mais, voici que les colonies ne veulent plus rien savoir. Elles ont plein le dos d'être pillées et rançonnées et veulent essayer de faire leurs affaires elles-mêmes.

Elles n'ont foutre pas tort! La seule critique qu'on puisse leur adresser, c'est qu'elles pourraient bien ne pas tenir le bon bout et, en fin de compte, ne faire que changer de maîtres.

Quoi qu'il en soit, les Cubains rouspètent ferme et si les îles Philippines qui s'étaient révoltées l'été dernier sont retombés sous le joug espagnol, ce n'est pas pour longtemps.

Si les dirigeants espagnols se trouvaient seuls nez à nez avec les insurgés, depuis belle lurette ceux-ci les auraient fichus à l'eau.

Malheureusement les oppresseurs ont un riche atout dans leur jeu; Le roi des Grinches, Rothschild, et toute la séquelle des banquiers de France, aussi bien juifs que chrétiens, leur ont prêté des millions, — et crainte de perdre l'arrièrè, ils leur en prêtent encore.

Sans eux l'Espagne monarchique seait, cuite!

C'est qu'en effet, si le populo courbe la tête, ce n'est pas qu'il soit à la noce, — c'est simplement parce qu'il est terrorisé.

Il sait que chacune de ses ruades se paie par des supplices épouvantables; ça n'empêche pas les révoltes, mais ça leur donne un caractère particulier: depuis une ki-rielle d'années l'Espagne égrène un interminable chapelet de répressions féroces et de vengeances implacables.

La série actuelle commença en 1892: les paysans de la campluche de Xérés s'étaient soulevés et avaient marché sur la ville, — ils voulaient bouffer!

Au hasard de la fourchette, les grosses



La noyade

légumes prirent parmi les campagnards insurgés quatre prolos: Lamela, Zarzuela, Busiqui, Lebrijano et ils les garrottèrent. C'est le Galliffet espagnol, Martinez Campos, qui fut chargé de la repression.

Ce monstre était déjà exécré pour avoir aidé Canovas à étrangler la république en 1874, — ça le fit haïr davantage!

En 1893, à Barcelone, pour venger les garrottés de Xérès, Paulino Pallas lançait deux bombes sur Martinez Campos... il le rata, — mais on ne le rata pas!

Huit jours après il était fusillé.

Quelques semaines plus tard, le maudit Campos devait assister à une représentation au théâtre du Liceo: Salvador French lança une bombe dans le théâtre.

Alors la rage des matadors d'Espagne

fut à son comble: on opéra des arrestations en masse et, pour dénicher des coupables, les bandits de la haute mirent à la question les malheureux tombés dans leurs griffes.

Ce ne fut pas une résurrection de l'inquisition: ce n'en fut qu'une recrudescence.

Je dis ça pour que les bons bougres ne s'y trompent pas: jamais l'inquisition n'a été abolie en Espagne, — on l'y a toujours pratiquée, seulement les tortureurs opéraient dans le silence des cachots.

Et c'est justement cette hypocrisie qui



Le Fouet et le Bâillon

rend l'inquisition moderne encore plus hideuse!

L'époque est passée où les inquisiteurs opéraient au grand jour, avec l'audace d'hommes sûrs d'agir suivant leur conscience.

Au Moyen-Age, les Torquemada étaient—

jusqu'à un certain point — excusables: par les horribles souffrances qu'ils faisaient endurer à leurs victimes, ils croyaient leur éviter l'enfer — c'est à dire des souffrances infinies, se dévidant dans l'horreur des siècles sans jamais de fin!

C'était de la folie.

Mais au moins ils avaient l'excuse de la bonne foi et des supplices opérés au grand jour.

Aujourd'hui, ce n'est plus ça!

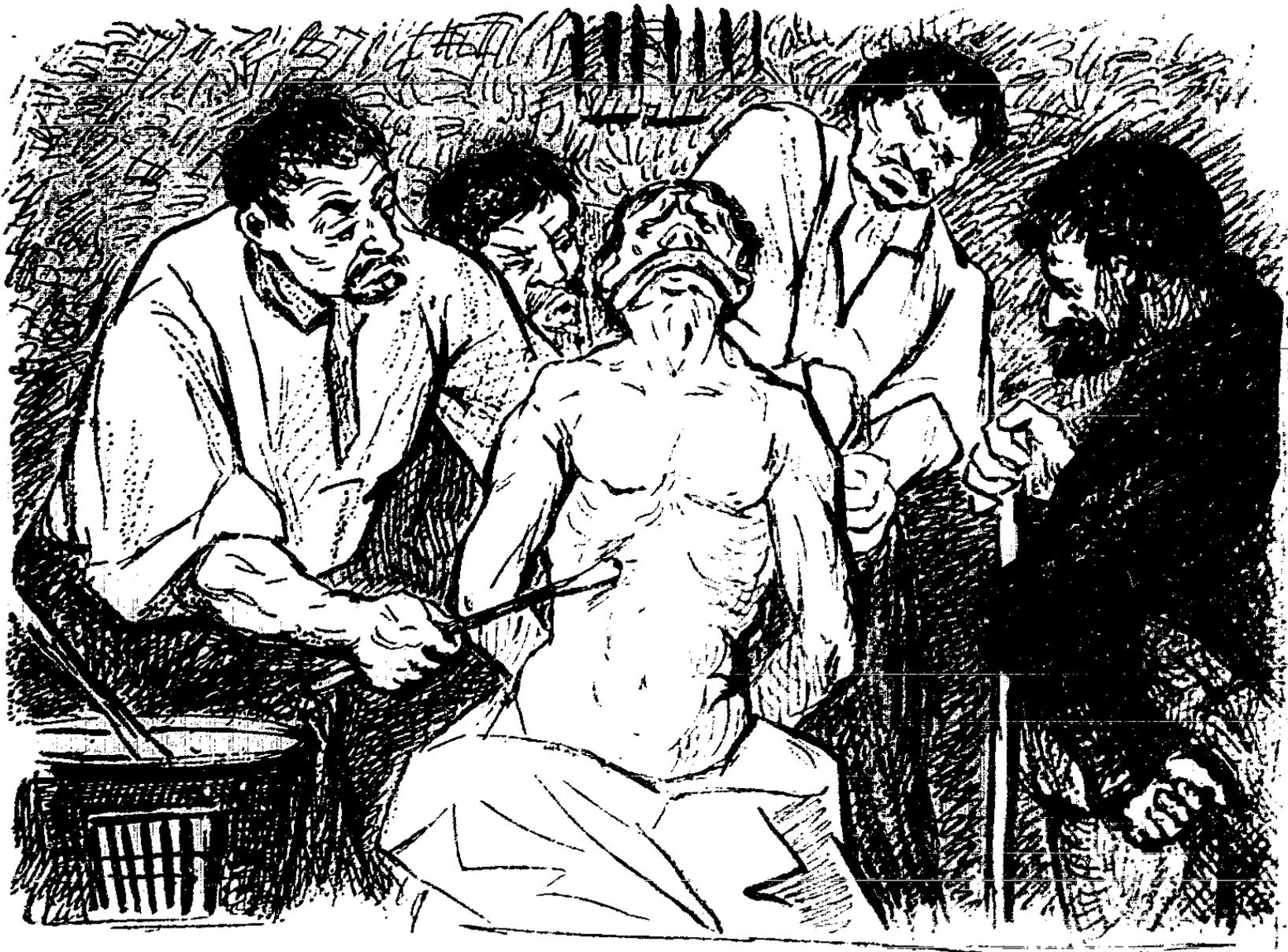
Le monstre Canovas ne coupait pas dans les bourdes idiotes que débitent les prêtres; on peut en dire autant de son copain Martinez Campos.

De même, ce n'est pas dans l'espoir d'éviter l'enfer à leurs victimes que le chef des bourreaux de Barcelone, le tortureur

Portas, et sa clique de larbins sanguinaires, mettaient à la question les prisonniers de Montjuich.

Certes non!

S'ils les eussent torturé dans le but de les garer des flammes éternelles — ce qui ne les excuserait pas d'ailleurs, car nous sommes loin de l'ignorance crasseuse du Moyen-Age, — ils ne se seraient pas terrés dans les profonds cachots de Montjuich et ils auraient eu l'impudence d'avouer hau-



Le Grillage des chairs

tement leurs forfaits: ils se seraient enorgueillis d'avoir martyrisé des innocents!

Au lieu d'afficher cette audace sinistre, ils ont opéré dans les ténèbres et ont ensuite nié.

Donc, ce n'est même pas le fanatisme religieux qui a poussé ces brutes sanguinaires à renouveler les hideuses pratiques de l'Inquisition.

C'est un méli-mélo d'instincts brutaux qui les a fait agir: c'est la peur, malaxée à

des relents de fanatisme religieux et à la cruauté des gardes-chiourme.

Aussi, ces affreux jésuites n'ayant même plus l'excuse de leur croyance idiote, apparaissent comme les monstres les plus complets, les plus barbares, les plus anti-humains qu'ait vomi le néant.

—0—

C'est en 1894 que, des cachots de la forteresse de Montjuich, sinistre prison accroupie sur une colline aux portes de

Barcelone, sortirent les premiers râles d'agonie des torturés.

Un beau matin du mois de mai 1894, six pauvres gas: Manuel Archs, José Bernat, José Codina, Mariano Cerezuela, José Sabat et Sogas Marti, étaient fusillés dans les fossés de Montjuich.

Qu'avaient-ils fait?

Rien, nom de dieu!

Seulement, sous les tortures, les mal-

heureux avaient avoué ce que les inquisiteurs leur avaient dicté.

José Bernat et José Codina ont laissé des lettres qui ont été livrées à la publicité. Voici des becquets d'une babillarde de José Bernat :

« Nos déclarations ont été arrachées par le tourment. Pour que tu en sois convaincu, je vais te raconter mon martyre qui est à peu près le même que celui souffert par mes malheu-



L'arrachage des ongles

reux camarades. Le 22 décembre 1803 commença mon supplice : on me donna d'abord des coups de verge pendant plus d'une heure, après quoi je reçus l'ordre de me promener vite sans m'arrêter un instant. Le soir, je demandai de la nourriture et de l'eau, car j'étais en proie à une fièvre qui me faisait souffrir d'une soif ardente. Quelques heures après on me donna un grand morceau de morue sèche que je mangeai avec avidité. Quant à l'eau, c'est en vain que j'en demandai. Je dus continuer à me promener toute la nuit, car à peine je m'arrêtais, on m'obligeait à marcher à coups de baguette. Le lendemain je continuai à être privé d'eau et de repos, mes épaules étaient sanglantes et je

tombai sans connaissance. Je ne sais plus ce qui arriva; je me rappelle seulement qu'on me donna une tasse de bouillon. Le gouverneur m'interrogea de nouveau et alors, sous la menace qu'on recommencerait, j'affirmai tout ce qu'on voulut. Juge combien doit être exacte ma déclaration !... »

De son côté, José Codina, un jeune fiston d'environ 17 ans, écrivait :

« J'ai déclaré tout ce qu'on a voulu. J'ai souffert le tourment de me promener continuellement sans dormir et sans boire pendant huit jours, traînant des chaînes et ne mangeant que de la morue sèche. Le lendemain je fus jeté à la

mer trois fois de suite, juste le temps nécessaire pour ne pas mourir, et les autres nuits, pendant quatre ou cinq heures chaque fois, on torturait mes organes sexuels, jusqu'à ce que j'eusse déclaré être l'auteur de l'attentat du Licéo. Ce dernier tourment je l'ai souffert dans le cachot spécial du château de Montjuich... »

L'exécution de ces innocents et l'envoi au bagne d'une kyrielle d'autres avaient impressionné le populo. D'autant plus que nul ne doutait de leur innocence. Et, la meilleure preuve c'est que, quelques mois après, l'unique auteur de l'attentat du Licéo, Salvador French, était garrotté.

— 0 —

L'Inquisition sommeillait quand, un dimanche de juin 1896, à Barcelone, une bombe esclaffait au milieu de la procession de la Fête-Dieu, juste au moment où venait de défilier toute la chameaucratie militaire et inquisitoriale.

Qui avait fait le coup ?

Les grosses légumes s'en fichaient ! Au lieu de chercher la vraie piste, les bandits arrêtaient à l'aveuglette plusieurs centaines de bons bougres qu'ils savaient être absolument innocents : des anarchos, des simples républicains, des francs-maçons... tout leur fut de bonne prise !

Et, de plus belle, les Inquisiteurs torturèrent à plaisir !

Il me faudrait des masses de papier pour raconter, par le menu, toutes les atrocités dont ces innocents furent victimes. Forcément, il faut que j'abrège ! Ne pouvant m'étendre longuement sur les tortures que chaque détenu a eu à endurer, je m'en vas donner une description sommaire des supplices les plus courants :

Le Supplice de la morue salée. — Cet abominable fourbi n'est pas nouveau en Espagne : il s'y pratique couramment, pour faire cracher au bassinet, non seulement les détenus politiques, mais aussi les détenus de droit commun.

Voici le truc : le patient ne reçoit comme nourriture que de la morue excessivement salée et, pour lui fiche le feu au ventre, on lui supprime tout liquide.

Pas d'eau, rien !

Les bourreaux surveillent leur victime et lorsque la soif affole le malheureux, on le conduit chez le juge instructeur qui lui montre une carafe remplie de sirop de grenouille en lui disant :

— Parle et tu boiras !

Ça semble anodin, et ça ne l'est pas ! Le tourment de la soif est un des plus épouvantables : à Montjuich, des prisonniers ont bu leur urine, d'autres ont liché le liquide aussi fétide que huileux des lampes de la prison.

La noyade. — Ce supplice est surtout pratiqué à Montjuich. La mer étant à quelques pas, la tentation était trop forte pour que les bourreaux ne se donnent pas la Méditerranée pour complice.

Les monstres amènent le détenu au bord de l'eau, le ficellent en boule, les mains et les pieds attachés derrière le dos ; ensuite, ils lancent ce paquet à la mer et ne l'en retirent que pour éviter la mort du supplicié. Et, dès qu'ils l'ont ramené à terre, ils l'interrogent et le menacent :

— Avoue, sinon on te refiche à l'eau !

Les bons bougres peuvent relâcher contre le dessin de ce supplice. Seulement le copain dessinateur a donné un léger croc-en-jambe à la réalité : évidemment, les bourreaux ne torturent qu'un prisonnier à la fois. Mais, pour rendre leur hideux manège plus compréhensible, le camaro a collé sur le papier les diverses phases du supplice et l'on voit, dans son dessin, plusieurs torturés : l'un plongé tout à fait, l'autre à demi, l'autre qu'on est en train de lancer à l'eau.

Le fouet. — La fustigation est un supplice banal : les inquisiteurs espagnols n'en sont donc pas les inventeurs. Par exemple, ils ont salement perfectionné le fourbi. Pour raffiner cette torture ils brident le patient, lui fourrent un bâillon dans la bouche pour l'empêcher de crier et, ça fait, à grands coups de triques ou de cordes sur les épaules mises à nu, ils forcent le prisonnier à galoper autour de sa cellule, jusqu'à ce qu'il tombe exténué.

La privation de sommeil. — Ça n'a l'air de rien et c'est terrible ! Y a de quoi en devenir fou... Ce supplice ayant l'avantage de ne pas laisser de traces, les bourreaux espagnols le pratiquent ferme : une brute, qu'on relaie quand elle est fatiguée, se tient en permanence près du prisonnier et, à grands coups de poings, de pieds ou de trique, l'empêche de roupiller. Et cela pendant plusieurs jours et plusieurs nuits d'affilée !

Le Casque. — Ce couvre-chef est un outil en fer qui s'emboîte sur la tête du patient

et qui, au moyen de vis, comprime le crâne et écrabouille le nez et les lèvres.

La souffrance est tout ce qu'il y a d'horrible !

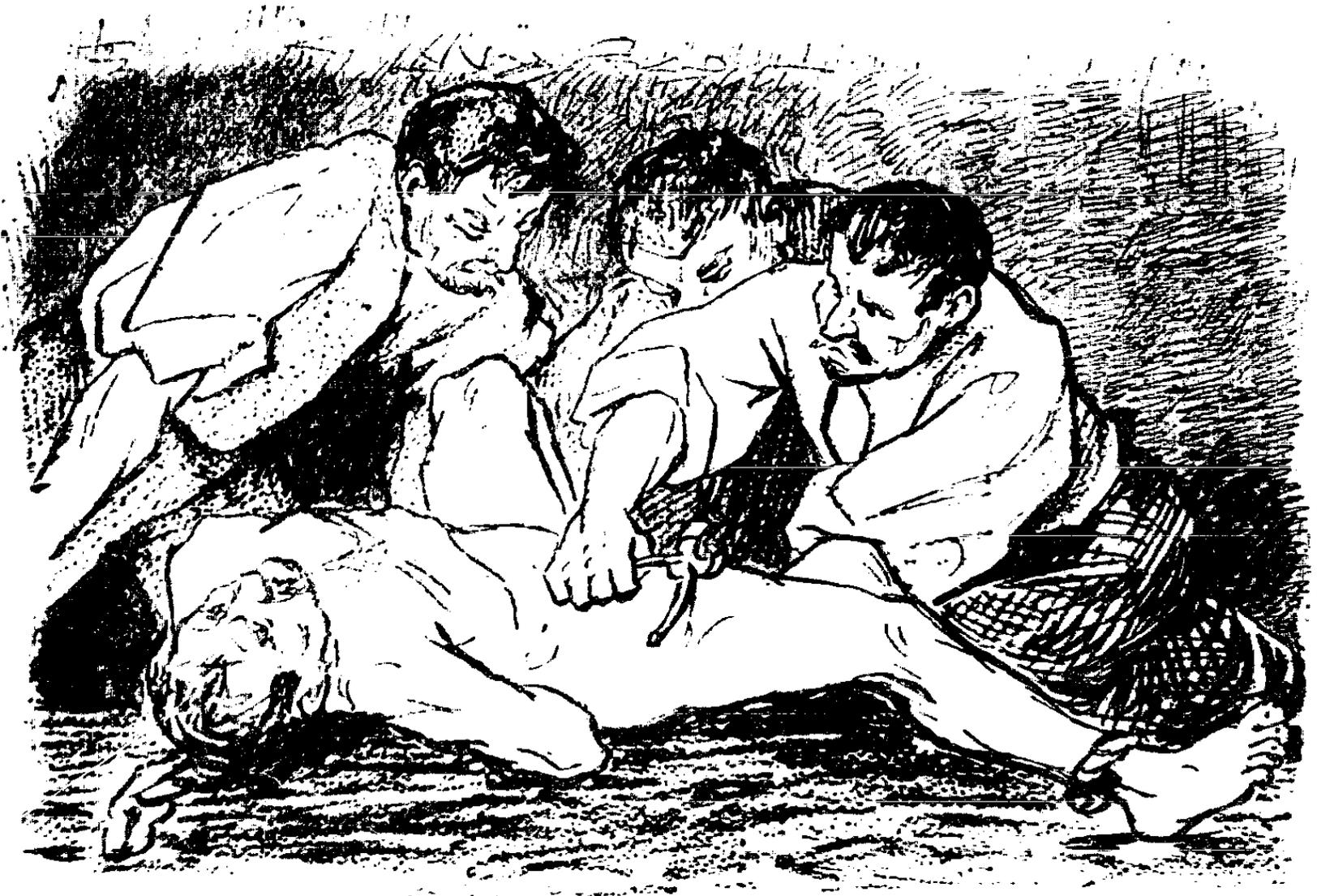
L'un des fusillés du dernier procès, Mas, devint fou à la suite de l'application du casque.

Le grillage des chairs. — Le monstre

Portas en pince bougrement pour cette torture, ainsi que pour l'arrachage des ongles et l'écrabouillage des parties sexuelles.

Ça, c'est la torture vieux jeu : au Moyen-Age, les Torquemadas faisaient kif-kif !

Et, aujourd'hui comme alors, dans les cachots de la forteresse de Montjuich on



L'écrabouillage des parties sexuelles

fait chauffer des tisonniers et, quand ils sont rouges, les tortureurs s'en servent pour labourer les chairs de leurs victimes.

L'arrachage des ongles. — Rien que de songer aux douleurs qu'engendre ce supplice, y a de quoi frémir !

Tous, un jour ou l'autre, nous avons été salement attigés par une écharde fourrée sous l'ongle.

Eh bien ! cette douleur d'un lancinement atroce, les inquisiteurs la portent au paroxysme : avec des pointes en acier ils fourragent sous l'ongle entre chair et peau ; puis, pour accroître encore la souffrance, avec des tenailles ils dépiotent et arrachent l'ongle.

L'écrabouillage des parties sexuelles. — Si féroces et si hideuses que soient les tortures décrites ci-dessus, aucune n'égale en monstruosité l'écrabouillage des organes.

Voici : les bourreaux se munissent d'un roseau, fendu au préalable entre deux nœuds, en laissant intact les deux nœuds, à chaque extrémité. Par la fente, ils introduisent les parties génitales du patient, qui, des lors, se trouvent comprimées comme dans un étau et, ensuite, mises en sang par les fibres des roseaux qui, par frottement, scient les chairs.

Pour rendre le supplice plus infernal, les inquisiteurs font tourner le roseau,

comme s'ils vissaient, de façon à pétrir et à meurtrir les chairs.

Alors, la douleur est au paroxysme!

Les monstres ayant trouvé les roseaux trop peu pratiques et trop peu solides, ont confectionné un appareil similaire avec des cordes de guitare.

—o—

Ouf! Je m'arrête....., j'en ai la chair de poule!

Et dire que ces horreurs s'accomplissent à la veille du XX^e siècle!

Que des hommes puissent se dégrader assez pour se bombarder inquisiteurs, c'est bougrement attristant! Mais, fichtre, ce qui l'est plus encore, c'est de voir avec quel jemenfoutisme les populos d'Europe assistent à ces abominations.

—o—

Après le récit de tels supplices, allez donc vous étonner que les luttes sociales aient en Espagne un caractère si aigu et si farouche!

Si les révoltés deviennent implacables, c'est que les inquisiteurs ont été — et continuent à être — des monstres hideux!

Ainsi, quand, au mois de décembre 1896, il fut question de faire passer en jugerie les trois cents innocents arrêtés en masse, après la b mbe de la Fête-Dieu, le *fiscal* (le procureur du roi), n'y alla pas par quatre chemins. Voici, exactement, — textuellement! — une de ses déclarations, pigée dans l'acte d'accusation qu'il dressa :

« NOUS DEVONS FERMER LES YEUX A LA RAISON. Ne tenant aucun compte des dispositions légales et MALGRÉ LE MANQUE DE PREUVES, nous déclarons que sont auteurs et complices tous les arrêtés qui figurent dans le procès... »

Y a pas mèche d'être plus abominablement cynique!

Eh bien, malgré le manque de preuves, le *fiscal* réclamait la condamnation à mort de 28 accusés;

Malgré le manque de preuves, il voulait que 50 autres fussent expédiés au bagne à perpétuité;

Et, toujours malgré le manque de preuves, il désirait qu'on déporte ou qu'on exile tous les autres.

Après ce telles conclusions, on se demande pourquoi ce monstre avait cru utile de proclamer qu'il fermait les yeux à la raison.

C'était bougrement superflu!

Turellement, parmi cette kyrielle de malheureux prisonniers, beaucoup avaient

subi toute la série des tortures; à tel point qu'au moment du procès plusieurs d'entre eux étaient encore couverts de plaies et de brûlures.

Grâce aux clameurs, — malheureusement pas assez intenses, — parties d'un peu partout, le conseil de guerre n'osa pas emboîter, jusqu'à la gauche, le pas, au *fiscal*: il n'y eut que cinq condamnés à mort, une vingtaine d'autres aux travaux forcés et 63 furent condamnés à l'acquittement.

Je dis « condamnés à l'acquittement! » et ce n'est pas du chinage. En effet, ces pauvres gas ne furent pas débouclés: ils restèrent emprisonnés, ainsi que deux cents autres pauvres bougres qu'on n'avait pu faire passer en jugerie, parce qu'il n'y avait pas même l'ombre d'un soupçon contre eux!

—o—

Le matin du 4 mai 97, dans les fossés de Montjuich, les cinq innocents que la pré-traille espagnole avait condamné à mort furent fusillés.

Sur les cinq, l'un, Louis Mas avait perdu la boule dans la torture; les quatre autres, Ascheri, José Molas, Antonio Nogués et Juan Alsina avaient toute leur lucidité, mais leur carcasse était zébrée des traces de l'inquisition.

Ils marchèrent à la mort avec calme et sérénité et, en face des flingots qui s'apprêtaient à les canarder, ils clamèrent leur innocence, gueulant à pleins poumons: « Assassins! Vive l'anarchie! Nous sommes innocents! Vive la révolution sociale! Mort à l'inquisition! »

Et, étrange coïncidence: quelques heures après l'assassinat de ces innocents, l'aristocratie était salement échaudée, à Paris: une centaine de guenons de la haute étaient grillées vives au Bazar de la Charité.

A leur tour, les chameaucrates endurent le supplice du feu!

Était-ce le doigt de Dieu?

Hé non, puisque Dieu est une invention raticchonnesque.

Tout ce qu'on peut dire c'est que le hasard a des coïncidences bougrement tragiques.

Cependant, ceux qui, coupant sincèrement, croient que le Père des Mouches existe et qu'il mène le monde au doigt et à l'œil, — ceux-là sont obligés de convenir que les assassinés de Montjuich étaient rudement innocents, puisque, pour punir

Germinal !



LE SEMEUR !

les prêtres de les avoir tués, il a grillé ses meilleures adoratrices.

Comme représailles, c'était tapé !

—0—

Le proverbe « qui sème le vent récolte la tempête ! » n'est pas aussi tocard qu'on pourrait le croire.

Les atrocités espagnoles ont fichu en bouillonnement le sang de quantités de bons bougres et, dans le cœur de plus d'un, ont germé des idées vindicatrices.

L'un de ceux-là, Michel Angiolillo, était un jeune fiston italien, farci d'instruction et de bonté ; né à Foggia, en 1871, il était devenu anarcho au régiment. Son temps fini, il rappliqua dans son patelin, mais il n'y fit pas long feu car les marchands d'injustice lui cherchèrent pouille.

Pour éviter d'être fichu au bloc, Angiolillo joua de la fille de l'air. Il séjourna à Marseille, puis à Barcelone et, de là, vint se fixer à Bruxelles.

Il ne put pas digérer les horreurs inquisitoriales !

Un beau matin il s'éclipsa de Bruxelles et radina en Espagne. Une fois là, il se mit aux troussees du grand inquisiteur Canovas et, le dimanche 8 août, à Santa Agueda, qui est un trou chouette, un lave-cuir d'aristos, il réussissait à approcher le ministre et, sans sourciller, le déquillait à coups de revolver.

Les roussins chargés de la surveillance de Canovas n'y virent que du feu. Ils étaient là, pourtant ! L'un, un commissaire de police, montait la garde juste à deux pas derrière Angiolillo ; l'autre, un lieutenant des pandores faisait le pied de grue, à cinq pas de lui.

Angiolillo ne s'était pas fait d'illusions : en échange de son beau sang rouge de prolo, il s'était octroyé le pissat du grand inquisiteur Canovas !

Aussi, son compte a été vite réglé !

Le vendredi, 20 août, à onze heures du matin, au grand soleil, sur un échafaud, dressé haut, dans la prison de Vergara, Angiolillo a été garrotté.

Les vingt-quatre marches de l'échafaud, le condamné les gravit d'un pas allègre, sans l'aide du bourreau et, une fois arrivé sur la plate-forme, sans que son visage trahisse la plus mince émotion, il alla, de lui-même, s'asseoir sur le banc du garrot.

Les juges lui avaient interdit la parole. Pourtant, comme le gas insistait pour prononcer un mot, trois seules syllab-

bes, les inquisiteurs n'y virent pas grand mal.

Alors, d'une voix sonore, qui porta au loin, il clama cet unique mot :

GERMINAL !

Accolé au poteau du garrot, face au néant, Angiolillo perçut alors l'avenir : il vit ses aspirations réalisées !... La Terre, fécondée de sang viril, avait cessé d'enfanter des monstres ; les hommes, ayant oublié la haine, vivaient côte à côte, sans peiner terriblement comme au temps passé... L'Autorité, germe infâme de tous les maux avait été extirpée et, de la boule ronde, il ne rayonnait que joie et amour...

Les Espagnols qui entendirent le claironnement de ces syllabes : **Germinal!**.. en comprirent-ils le sens ?

Peut-être pas exactement ! mais, d'instinct, ils comprirent que c'était un appel à l'avenir, une affirmation qu'un monde meilleur fera bientôt place à la monstrueuse Société actuelle...

Peu après, le bourreau donnait quelques tours de vis au collier de fer et Angiolillo rejoignait Canovas dans le néant.

—0—

Si, après la crevaision du premier ministre d'Espagne, les inquisiteurs s'étaient figurés digérer en paix, ils se sont fourrés le doigt dans l'œil jusqu'au croupion !

Le vendredi, 3 septembre, à Barcelone, à la sortie des théâtres, Ramon Sempau accostait le chef des bourreaux, Portas, et lui administrait quelques coups de revolver, — sans lui faire grand bobo.

Pour se faire une idée de l'ignoble crapule qu'est ce Portas, voici une de ses amusettes :

Un jour, le monstre s'amène dans un des cachots souterrains de Montjuich, où Gana était enfoui vivant, les ongles arrachés, les testicules broyés, et sans avoir rien mangé depuis trois jours.

L'inquisiteur, guilleret et chineur, demande au pauvre bouge d'innocent s'il est décidé à avouer ? Et, comme Gana ne pipe pas mot, Portas, toujours joyeux, ajoute :

« Bonjour, mon ami. Je vais faire un riche gueuleton : j'aurai un bon bifteck, des œufs bien frais, des fruits et du vin cacheté. Toi, tu mangeras quand tu avoueras avoir fabriqué la bombe de la procession... »

Hein, les bons bougres, comme crapulard on ne peut guère rêver plus hideux !

Ramon Sempau eut la déveine d'être arrêté sur le tas et on le fit vivement passer en conseil de guerre : son sort paraissait réglé ! Avant même qu'on sut quel jour il passerait en jugerie, les inquisiteurs annonçaient son exécution, — et, en effet, les juges galonnards le condamnaient à mort !

Mais, dans ce procès il y a eu tellement d'infections que, de partout se sont élevées des protestations : la condamnation à mort a été cassée et c'est le conseil supérieur de Madrid qui jugera Sempau à nouveau.

— 0 —

Les matadors d'Espagne comprendraient ils enfin que ce n'est pas des bains de sang qui redonneront à leur société pourrie jeunesse et virilité ?

Ce serait à souhaiter !

Et fichtre, s'ils remisaient leur férocité, et s'ils rentraient leurs griffes, ils seraient en butte à moins d'exaspération.

Evidemment, ce n'est pas leur mansuétude, si angélique qu'elle fut, qui infuserait une vie nouvelle au vieux monde.

Pour ça y a pas d'illusions à se faire !

Le vieux monde est foutu !

Seulement, si les chameaucrates n'entraient pas la marche en avant, la décomposition du bazar pourri s'accomplirait en douce, sans crises sanglantes et, le jour où tout serait réduit en fumier, y aurait qu'à balayer ces immondices à l'égout.

En agissant ainsi, les aristos, les pleins-de-truffes et tous les matadors dirigeants se prépareraient une agonie heureuse et jouiraient de leurs restes en sussurrant : « Après nous la fin du monde ! »

Les Hordes de Trimardeurs

Les Etats-Unis d'Amérique sont un nid où germent dru les idées neuves.

C'est de là qu'est partie l'idée du PREMIER MAI qui, débarquée en Europe a eu un triste sort : les collectos l'ont tellement dépiotée et rapetissée qu'elle n'a pas résisté à l'opération, — elle en est morte !

C'est de là-bas aussi que nous vient l'idée de la GRÈVE GÉNÉRALE. Moins bidards qu'avec le PREMIER MAI, les socialos à la manque n'ont pas réussi à estrangouiller cette riche idoche, — elle a fait son chemin !

La première fois qu'il en fut question, c'est en 1886. Il avait été convenu que pour le premier Mai, la GRÈVE GÉNÉRALE serait proclamée, d'un bout à l'autre des Etats-Unis, afin de décrocher la journée de huit heures.

Ce coup-là, la chose fut ratée. Mais, depuis lors, les prolos américains ont, à nouveau réclamé la journée de huit heures et, — dans presque toutes les industries — ils l'ont obtenue. Seulement, pour ça, ils n'ont pas supplié l'Etat de faire une loi en leur faveur : ils ont tout bonnement collé leur poing sous le blair des exploiters, ... et les charognards ont cané !

Y a que ça de vrai : aller droit au but,

— et ne s'occuper du gouvernement que pour le combattre !

C'est d'ailleurs en opérant directement eux aussi, que ces derniers temps, les mécaniciens d'Angleterre se sont fait concéder la journée de huit heures.

Pour en revenir à la GRÈVE GÉNÉRALE américaine de 1886, grâce aux socialos politicards elle tourna en eau de boudin. Seuls, firent du raffut les prolos de Chicago et des environs où prédominaient les idées anarchotes.

La grève, commencée le premier mai, se continua les jours suivants ; le 3 mai, la police canarda le populo à coups de fusils revolver et y eut des tas de morts et de blessés ; le 4 mai, au cours d'une grande manifestation, une bombe esclaffa dans les rangs d'une troupe de sergots.

Les crapulards de la haute profitèrent de l'occasion pour fiche au clou une trifouillée d'anarchistes qui ne s'étaient pas désintéressés du mouvement corporatif et qui avaient marché pour la GRÈVE GÉNÉRALE, tandis que tous les socialos politicards faisaient les morts.

Les marchands d'injustice ne recherchèrent pas celui qui avait lancé la bombe ; s'ils l'eussent dégotté ça aurait contrecarré

leur plan crapuleux : ils n'auraient pas pu assassiner des innocents !

Or, c'est cela qu'ils voulaient, — et ils n'y réussirent que trop bien !

Spies, Fischer, Engels et Parsons furent pendus ; Lingg, pour faire la nique à la potence, se fit sauter la tête avec un cigare bourré de dynamite...

Trois autres anarchos, Fielden, Neebe et Schwab furent expédiés au bagne.

En 1893, Altgeld, le gouverneur de Chicago, voulut savoir le fin mot de ce procès monstrueux ; il éplucha les papiers légaux et se rendit facilement compte de l'innocence de tous les accusés. Alors, il fit un acte rare pour un type au pouvoir : il fit mettre en liberté pure et simple les trois survivants et, ne pouvant rendre la vie à ceux qui avaient été assassinés, il les réhabilita en publiant les résultats de son enquête, et en déclarant que dans ce procès infâme, témoins, jurés et juges avaient reçu le prix du sang !

— 0 —

C'est encore aux Etats-Unis que, en 1891, s'épanouissait une idée galbeuse qui aurait pu donner du coton à retordre aux grosses légumes : L'ARMÉE INDUSTRIELLE. C'est-à-dire les miséreux, les sans-travail, les aigris, les désespérés, tous ceux que la société gêne dans leurs entournaures — et qui veulent en finir — radinant par bandes de tous les points du pays, convergeant vers le centre gouvernemental.

Ce mouvement a eu un précédent historique : en France, en juin et juillet 1792, des bandes de gas d'attaque partirent des grandes villes se dirigeant sur Paris où elles arrivèrent juste à pic pour donner un coup de collier à la Révolution du 10 août. La plus célèbre de ces bandes est celle des Marseillais ; pour oublier leurs fatigues, les bougres entonnaient une chanson qui électrisait les plus feignasses (et qu'on a attribué à tort à Rouget de l'Isle) ; ils lui ont laissé leur nom : la *Marseillaise*.

Le but que se proposait l'ARMÉE INDUSTRIELLE était indéfini, nébuleux ; les gas qui en faisaient partie n'étaient pas ferrés à glace sur les théories ; ils marchaient d'instinct, pour protester contre l'oppression et l'exploitation, pour montrer la déche immense au grand soleil. Ils caresaient un rêve bleu : imposer aux fripouilles qui font les lois de s'occuper un tantinet du sort des pauvres bougres.

La chose réussit médiocrement ; il y eut à ça diverses raisons.

D'abord les distances faramineuses : une des bandes, partie du fin fond de l'Ouest américain, avait davantage de chemin à faire que n'en a arpenté le bandit Napoléon dans ses guerres !

L'ARMÉE INDUSTRIELLE, partie de divers points, (car il se forma des tronçons un peu partout), s'était donnée rendez-vous le 1^{er} mai 1894, à Washington, — une ville construite exprès pour parquer les faiseurs de lois.

Pour arriver à temps, il était indispensable de prendre le train, car à pied, certaines bandes auraient eu un ou deux ans de pas gymnastique à s'appuyer.

Devant la nécessité, les gas de l'ARMÉE INDUSTRIELLE ne firent pas la mijaurée ; ils choppèrent des trains, prirent des gares d'assaut, mais durent rester en panne plus d'une fois, car la troupe réussit souvent à préserver les lignes de chemins de fer.

Malgré ça, quelques bandes — en trop petit nombre — parvinrent à Washington.

Outre les obstacles matériels que rencontra l'ARMÉE INDUSTRIELLE, elle portait en elle-même un plus sérieux obstacle : un obstacle moral, — le manque d'initiative. Comme son nom l'indique, cette sacrée ARMÉE avait des allures de régiment, — au point qu'elle était commandée par des bougres qui s'intitulaient « généraux ».

Un autre grand malheur, c'est que les anarchos, — et même les simples sociaux, — laissèrent passer l'ARMÉE INDUSTRIELLE, dédaignant de s'occuper d'elle, sous prétexte que c'était des bougres sans idées qui la composaient.

Toujours le même manque de jugeotte révolutionnaire : on ne se rend pas assez compte qu'en règle générale, l'état intellectuel du peuple est subordonné à son état matériel, qu'en conséquence il est absurde de vouloir que tous les cerveaux soient décrassés avant qu'éclate la Révolution.

Par exemple, si les parisiens avaient attendu d'être tous d'accord pour prendre la Bastille, cette sacrée nom de dieu de prison boucherait encore le faubourg Antoine.

De même au 10 août 1792 : les insurgés ne demandèrent pas l'assentiment général pour marcher sur les Tuileries, — ils foncèrent carrément, sans s'occuper du « qu'en dira-t-on. »

Hh oui, c'est comme ça : ce sont toujours les minorités qui font les révolutions, et non pas les majorités. Et qu'on ne vienne pas me seriner qu'en agissant ainsi les minorités attendent aux droits des majorités et deviennent oppressives. C'est pas vrai ! Une minorité, — serait-elle composée d'un seul et unique individu — a le droit de ne pas vouloir être gouvernée ni exploitée. La majorité n'aurait raison de rouspéter que si la minorité, après avoir défilé le plancher des anciens dominateurs, avait la prétention de dominer à son tour.

En résumé, pour que la Révolution devienne possible, il n'y a pas à attendre que tout le monde ait nos idées : il suffit que les gas d'attaque soient assez forts pour envoyer la minorité dirigeante diriger les hannetons ou les escargots et empêcher que d'autres ambitieux chauffent sa place.

Il est donc évident qu'un mouvement, pourvu qu'il ait des allures révolutionnaires, commencé avec des idées obscures, ou même biscornues, peut prendre une riche tournure si des zigues à poil y collent leur grain de sel.

Ceux-ci agissent alors sur le populo en branle comme la levure dans un brassin de bière : ils donnent l'impulsion à la fermentation.

— 0 —

Pour en revenir aux ARMÉES INDUSTRIELLES leur mouvement de 1894 tourna en eau de boudin.

Ce qui ne signifie pas que le truc était loufoque.

Que non pas !

Au contraire, y avait bougrement du bon dans ces bandes de prolos qui trimardaient au travers des Etats-Unis.

Qui peut dire ce qui en serait résulté si les gas composant ces hordes, au lieu de se disperser comme une volée de moineaux, étaient restées soudées ?

C'eût été une nouvelle forme du trimardage avec laquelle il aurait fallu compter.

Un richard peut fermer la porte au nez d'un pauvre bougre qui vient tirer le pied-de-biche, — il n'en irait pas de même si ce trimardeur était accompagné de quelques douzaines de copains.

Il faut bien nous fourrer dans le siphon

que si la société actuelle tient sur ses quilles, ce n'est pas parce qu'elle est solide sur pattes, — c'est uniquement parce que ceux qui ont intérêt à sa disparition ne savent pas lui fiche une pichenette au bon endroit.

Le jour où on verra la misère s'étaler au grand soleil, les plus sceptiques seront épouvantés du grand nombre de crève-la-faim.... Et il se peut que ce seul spectacle suffise à faire chavirer la société actuelle — qui ne se maintient d'aplomb sur ses fumerons pourris que par un prodige d'équilibre.

Ainsi, pour ce qui est des Etats-Unis où, à l'heure actuelle, y a une crise telle que les sans-turbin se comptent par centaines et centaines de mille, si L'ARMÉE INDUSTRIELLE revenait sur l'eau, les richards pourraient boucler leurs malles.

Et fichtre, il ne faudrait pas qu'il y ait quantité de bandes comme celle qui, dans l'été de 1896, avait fixé son quartier général aux alentours de la ville de Westfield.

Elle était composée d'environ trois cents trimardeurs qui ne se privaient pas de faire des razzias dans les propriétés des aristos.

Evidemment, leurs façons d'opérer n'étaient pas des plus légales, mais les pauvres bougres avaient pour excuse leur ignorance de la loi : n'ayant jamais été propriétaires de leur vie ils n'avaient pu acquérir la notion du tien et du mien.

Si pareilles hordes de trimardeurs se formaient en France, on se demande comment s'alignerait la gouvernance pour les museler ?

Malgré qu'il y en ait en foultitude, les pandores et les sergots n'y suffiraient pas.

Dans les grandes villes, quoiqu'il y ait autant de flics que de becs de gaz, si les purotins s'avisait de casser les vitres des candélabres, la ficaille serait impuissante. Et fichtre, ce serait pire dans les campagnes ! Les pandores sont juste quatre pelés et un tondu, nichés au chef-lieu de canton : il suffit d'une demi-douzaine de gas délurés pour leur faire la nique.

Donc, si les trimardeurs se foutaient en bandes, les grosses légumes devraient se résoudre à envoyer contre eux l'armée régulière.

Et fichtre, non seulement ce serait bougrement cotonneux, — mais encore, ce serait tout à fait champêtre !

Gessler vit encore!
A quand un nouveau Guillaume Tell?



SERGOT!

(Monologue)

Tout comme un autre t'aurais pu
Prendre un' varlope, un' scie, un livre :
T'es grand, t'es solid', t'es trapu ;
Seul'ment faut qu'on masse et qu'on trime,

T'es bien plus chouett' dans les sergots,
Tu n' fous rien, tu t'rougis la trogne ;
Tu t' fais rincer par les bistrots.
Va donc, eh! cogne!

II

Les pauvr's gas qui t' gagn'nt ton argent
Tu les embêt's, tu les houpilles

T'aim' mieux t'entendr' dir' : « M'sieu' l'agent »
 Par les rodeurs et par les filles.
 Tu fais l'beau quand ell'st' nomm'nt : « gros loup »
 Ah ! c'est du joli dans ta clique !
 C'est feignant, poivrot et marlou.
 Va donc, eh ! flique !

III

L'autre jour, c'était l' premier mai,

Sur les anciens frangins en cotte
 J' t'ai vu, le regard allumé,
 Tomber à grands coups d' poings et d' botte.
 Sur les goss', les femmes et les vieux
 Tu cognais dur, faisant l' bravache :
 Une ombrell' roug' t' rendait furieux.
 Va donc, eh ! vache !

E. G.

Le distinguo du TIEN et du MIEN

La distinction du TIEN et du MIEN est une invention bougrement infecte. Grâce à ce cochon de distinguo — qu'à peine sortis de la coquille maternelle, les jeun' foutre travaillent à nous introdufibiliser, — les hommes vivent continuellement à couteaux tirés.

Qu'on fiche au rancard le distinguo du TIEN et du MIEN et, illico, par ce seul fait, on vivra en frangins.

Aussi, les richards, qui vivent des discordes dont pâtit le populo ne veulent-ils rien savoir du fourbi. Pour éviter qu'on en vienne à cette solution, ils n'ont rien trouvé de mieux que de monter le job au pauvre monde et de faire croire aux plus déchards que, par le temps qui court, nous sommes tous proprios.

On ne peut pas mieux se foutre du peuple !

Sans même aller chercher midi à quatorze heures, un simple fait prouve à quel point les dirigeants nous roulent : il est admis qu'un hectare de terre nourrit son homme ; en conséquence, en France, il devrait y avoir autant d'habitants que d'hectares, ... et tous ceux-là devraient vivoter à leur aise. Or, quoique notre patelin ait cinquante millions d'hectares, y a que 38 millions de types à sa surface, et, sur ces 38 millions y en a, tous les ans, plus de cent mille qui crèvent de faim, — sans compter les foultitudes qui vivent de privations.

Donc, il s'en faut bougrement que nous soyons tous proprios !

Pourtant, on devrait tous l'être puisque nous naissons tous de même farine et que nul ne s'amène doré sur tranches.

Et, en effet, nous serions proprios, —

sous une forme ou sous une autre. — si les accapareurs n'étaient pas venus déranger l'ordre social et tirer à eux toute la couverture.

Avant l'apparition de ces bandits, les populos se contentaient de vivre en cultivant la terre et en bricolant suivant leurs moyens, sans se creuser le citron pour savoir qui était ou n'était pas proprio.

On s'en foutait !

Mais alors, il germa des roublards et des crapules qui imaginèrent de fonder des associations de malfaiteurs pour piller et assassiner le commun du populo. Et dam, comme l'initiative et la jugeotte n'étaient pas les pauvres bougres, ils se laissèrent tondre et massacrer.

Ce fut la guerre !

Et c'est la guerre qui engendra la propriété, — en même temps que l'autorité.... D'ailleurs, à bien voir, autorité et propriété ne sont que les deux faces d'une médaille : l'autorité c'est le côté pile, la propriété c'est le côté face.

Donc, ces garces d'associations de malfaiteurs entraînent, kif-kif des bandes de loups, sur les territoires de gas bien paisibles qui, jusque-là, avaient vivoté à la bonne franquette. Les envahisseurs ravageaient le pays, se saoulaient de massacres ; ensuite, quand ils étaient harassés, ils fichaient le grappin sur les terres à leur convenance, se les partageaient, et chacun de ces salauds gueulait : « Ça, c'est à moi ! »

Seulement, les camaros, n'allez pas croire que ces chapardeurs cultivaient eux-mêmes, — que non pas ! Ils faisaient faire le turbin par les vaincus échappés à leur rage sanguinaire.

Ainsi s'est constitué la propriété indivi-

duelle, avec son complément indispensable : l'esclavage!

Et foutre, n'allez pas croire que ces horreurs-là sont passées de mode :

Les richards français qui brâment, pire qu'un cochon qu'on saigne, dès qu'on élève un doute sur ce qu'ils ont baptisé « leurs droits » ne sont-ils pas les mêmes qui, en Algérie et en Tunisie, ont dépossédé les pauvres arabis ?

Et au Tonkin, ainsi qu'à Madagascar, ça a été, — et c'est encore, — la même volerie !

« Mais, serinent les pochetées, en France, c'est plus ça, ... autrefois, oui, ... seulement, ça a changé ! »

Ah! ouat, y a rien de changé! Les paysans n'ont pas la terre, c'est les riches : le peu qu'ont les culs-terreux est tellement dur à cultiver qu'ils l'arrosent de leur sueur et de leur sang sans arriver à grand chose.

Pardienne, si on ne regarde que les apparences, il suffit d'avoir un champ, grand comme un tire-jus, pour être qualifié de proprio.

C'est de la fumisterie !

A bien voir, un proprio c'est un grigou qui a des champs à perte de vue, des grands prés, des vignes, de tout, ... et qui fait cultiver son bien par des pauvres gas qui louent leur carcasse pour manger.

Je viens de dire que les petiotes parcelles que possèdent les campluchards sont mauvaises à travailler, voici pourquoi : dans les temps anciens, à l'époque où les nobles et les raticions étaient les seuls maîtres, le populo croupissait dans le servage et trimait pour leur compte. Faibles et ignorants, les jacques s'esquintaient pour leur seigneur qui, en retour, leur aboulait juste de quoi ne pas crever de faim. Turellement, le seigneur faisait cultiver à ses serfs les meilleurs endroits : les plaines bien exposées, les champs bien arrosés, etc.

Comme les paysans n'avaient pas lourd à briffer, l'idée leur vint de cultiver pour eux-mêmes : or donc, après leur journée, ils prenaient sur leur sommeil pour aller, dans les coins où ne poussaient que des ronces, se battre avec la nature. Ils auraient pu choisir, dans la vallée, de meilleurs endroits, — mais alors, le seigneur les aurait félicité de leur ardeur et aurait adjoint leur défrichage à ses terres ; tandis que, en jetant leur dévolu sur les

terres caillouteuses et broussailleuses où rien ne semblait devoir pousser, le noble n'était pas jaloux, — il laissait trimier son esclave.

Pourtant, à force de ténacité, à force de hottées de terre trimballées à même l'échine dans leurs maigres parcelles, les paysans réussirent à y faire pousser quelque chose.

Le temps passait ! De père en fils, les serfs se relayaient sur leur lopin, et en même temps que la récolte y poussait, la dignité leur venait, — ils se sentaient hommes !.....

Si bien que, le jour où le noble, reluant ce coin de terre, rendu fertile à grand renfort de sueur, voulut dire que c'était à lui, le Jacques lui montra sa fourche.

Tout au plus, put-il se faire abouler la dîme, — et ce ne fut pas sans peine !

Les paysans, sachant que cette terre était leur œuvre, qu'ils l'avaient fécondée en l'arrosant de leur sang, — autant dire créée, — ne pouvaient se faire à l'idée de voir une bonne part de ses produits rafiés par les feignants de la haute.

Ils serraient les poings, nom de dieu !

Et les colères s'amoncelaient dans les bouillotes campluchardes.

Aussi, chaque fois que les gas se sentaient, — ou se crurent — assez forts pour tenir tête aux aristos, ils se rebiffèrent.

A force de repiquer au truc, ils réussirent à foutre à cul les seigneurs de l'ancien régime et à abolir les dîmes et les corvées.

Par le temps qui court, les bourgeois, qui racontent l'histoire à la façon du père Loriquet, — dans le seul but de blouser le populo, — prétendent que c'est le gouvernement révolutionnaire qui, de 1789 à 1793, a aboli les dîmes, les corvées, et donné la terre aux paysans.

C'est une affreuse menterie !

Dans la nuit du 4 août 1789 il fut bien décidé, à l'Académie de l'époque, que les dîmes seraient abolies, — mais fallait payer une indemnité.

Les paysans la trouvèrent mauvaise !

En fait d'indemnité, ils empoignèrent leur fourches et firent la chasse aux aristos. Et dam, comme ils opéraient souvent de nuit, et que la lumière électrique n'était pas inventée, pour s'éclairer ils foutaient le feu aux châteaux.

Après quatre ans de jacquerie les diri-

geants mirent les pouces et, en 1793, la Convention se décida à abolir, sans rachat, les dîmes et les corvées.

Belle fouterie que cette réforme: depuis 89 les paysans ne casquaient plus un radis! La Convention ne fit donc que sanctionner un fait accompli.

— 0 —

Reste à savoir si, comme on nous le serine, la Révolution donna la terre aux culs-terreux.

Ici, encore, nous sommes victimes d'un montage de coups.

A l'époque de la prise de la Bastille il y avait, en France, proportionnellement à la population, davantage de proprios qu'il n'y en a actuellement. Quant aux biens du clergé et de la noblesse, qui furent mis en vente un peu plus tard, c'est des bandes noires ou des gros bourgeois qui les rachetèrent. Ces terres ne furent pas morcelées: elles restèrent grands domaines et ne firent que changer de mains. Seuls, quelques lopins de maigre rapport, purent être achetés par les paysans.

Ce qui illusionna le populo, et fit croire à une augmentation du nombre des petits paysans, c'est l'abolition des dîmes et des corvées. Pendant une douzaine d'années, la terre se trouva dégrevée et y eut du bien-être. Mais fichtre, ça ne dura guère! Dès que le gouvernement se sentit solide et que ses sucoirs eurent repoussé, il rétablit les dîmes et les corvées..., sous de nouveaux noms. L'impôt direct fut salement augmenté et on ficha des impôts indirects sur une kyrielle de bricoles indispensables.

Et depuis lors, ces cochons d'impôts n'ont fait que croître! Si bien que, aujourd'hui, un siècle après la grande révolution, nous sommes couillons comme devant.

La lessive est à faire!

— 0 —

Et maintenant, voyons un peu si, comme le prétendent les jean-foutre de la haute, la France actuelle est pavée de proprios.

Il y a, dans notre patelin, d'après les chiffres fournis par les dirigeants eux-mêmes, à peu près trois millions trois cent mille proprios, divisés en trois catégories :

les petits, les moyens et les grands.

Je dis 3.300.000 proprios, — ce n'est pas tout à fait exact: il faut en rabattre! Ce chiffre est le total des cotes foncières, — autrement dit, des exploitations agri-



LA MISÈRE EN GIBUS ET EN REDINGUE

coles. Il suffit donc qu'un cul-terreux ait un champ dans une commune et un pré dans une autre pour qu'on l'inscrive deux fois, — il compte pour deux proprios! De même, un richard peut avoir une demi-douzaine de domaines éparpillés, — ça fait six proprios!

Mais, ne cherchons pas la petite bête et arrivons aux chiffres:

Il y a 1.862.000 petits proprios ayant chacun de 0 à 5 hectares; à eux tous ces puro-

tins-là se partagent onze centièmes du territoire;

Il y a 1.300.000 moyens proprios possédant de 5 à 20 hectares ; ceux-là ont 44 centièmes du territoire ;

Et il y a ensuite 142.000 grands proprios qui, à eux seuls, accaparent les 45 centièmes restants, — c'est-à-dire, presque la

moitié de la France, et la plus belle !

Pour mieux faire comprendre le fourbi, je colle ci-dessous un carré qui est censé représenter la surface du patelin : la petite langue de gauche, c'est ce qu'ont les petits proprios ; le grand carré de droite représente la part des richards et les moyens proprios sont au mitan :

<p>11 pour cent du territoire à 1.882.000 petits proprios</p>	<p>44 pour cent du territoire possédé par 1.300.000 moyens proprios</p>	<p>45 pour cent du territoire accaparé par 142.000 gros proprios</p>
----------------------------------------------------------------------	--------------------------------------------------------------------------------	-----------------------------------------------------------------------------

Eh donc, les bons bougres, vous le voyez : la part des petits proprios est rudement maigre !

Et au dessous d'eux, aussi mistouffiers que les serfs du Moyen-âge, y a les prolos des champs : les pauvres bougres qui s'en vont à la louée et qui se vendent pour un an, chez les fermiers et les gros cultivateurs.

Ils sont trois millions, comme ça !

Et leur vie n'est pas rose : ils couchent dans les granges et les écuries, ne bouffent que de la soupe, du lard et des patates et gagnent quelques écus par an.

Quant aux moyens proprios, ils ne sont pas si à la hauteur qu'ils paraissent : leur bien est plus criblé d'hypothèques qu'une écumoire de trous, et leur situation ne fait qu'empirer.

II

Ces temps derniers, la question camplucharde a été sur le tapis.

Un jean-foutre de réac, le nommé Deschanel, a eu une prise de bec avec Jaurès.

Jaurès a dégoisé les vieilles théories des collectos sur la concentration capitaliste et affirmé que, d'ici peu, il n'y aura plus que quelques douzaines de Rothshild ayant spolié tout le monde et possédant à eux seuls tout le terrain de France. Au des-

sous de ces vampires moisira la masse des spoliés, de jour en jour plus misérable. Et, du coup, la révolution sera aussi facile à faire qu'un tour de passe-passe : la concentration capitaliste étant une sorte de collectivisme bâtard, y aura qu'à fiche quelques pichenettes sur le gniass des barons féodaux, — et le tour sera joué : la révolution sera faite !

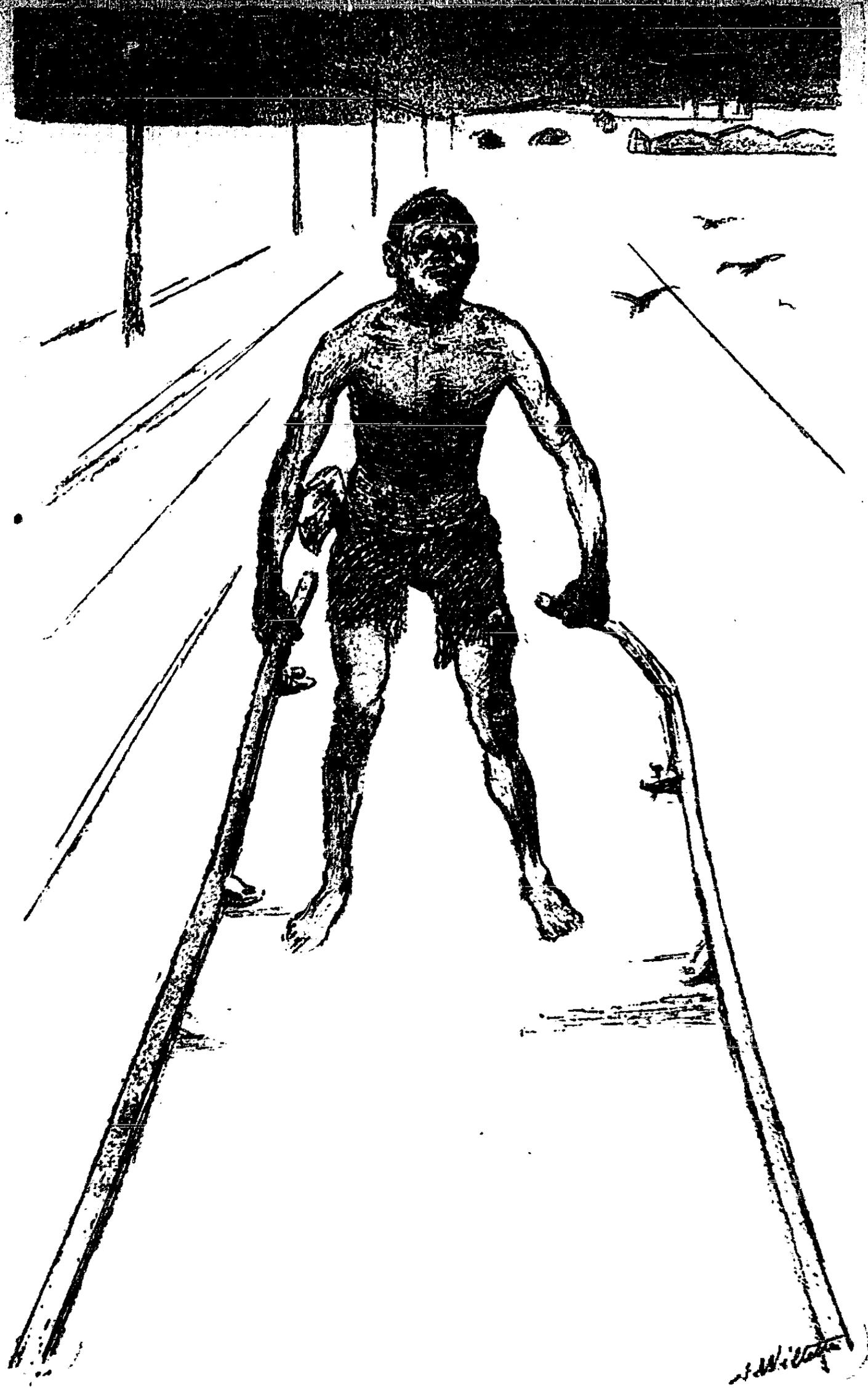
Avec une telle théorie, y a pas besoin de se décarcasser : le nerf et l'initiative sont une pacotille inutile, — il n'y a qu'à regarder couler les événements. La révolution se prépare toute seule !

Ensuite, une fois les barons féodaux fichus au rancard, des administrations aux rouages compliqués présideront à la culture collective.

Le jean-foutre Deschanel n'a pas eu de peine à prouver à Jaurès que la fameuse concentration marxiste ne se produit pas et que le nombre des riches augmente au lieu de diminuer.

Il est ensuite parti de là pour débiter des bourdes et affirmer que les petits proprios mangent les gros, — à l'en croire, les sardines bouffent les requins !

Je ne veux pas me poser en plus mariolle que le Deschanel, ni que Jaurès, pourtant m'est avis que tous deux sont à côté de la question.



EMILE ZOLA AUX PAYSANS : «... Vous avez beau être lâches, c'est vous autres qui foutez tout par terre, quand l'heure viendra. Il en a été souvent ainsi, il en sera de même encore. Attendez que la misère et la faim vous jettent sur les villes comme des loups... » (*La Terre*)

Le point important n'est pas de savoir si la propriété se concentre comme l'affirme Jaurès ou si elle se pulvérise comme le jure Deschanel, mais bien de se rendre compte de son rapport.

Eh bien ! le grand phénomène révolutionnaire de l'époque actuelle est le suivant : *la terre a tendance à ne plus nourrir le rentier.*

C'est-à-dire que, grâce aux exigences de plus en plus grandes des paysans qui — avec bougrement de raison, — ne veulent plus se résoudre à bouffer la paille tandis que le rentier bouffe le blé ; grâce aussi à la dégringolade de l'intérêt de l'argent qui est à trois du cent environ — et qui tombera encore plus bas, — il commence à n'y avoir, à la campagne, de vie possible que pour celui qui met la terre en valeur personnellement, qui la féconde lui-même.

Et cette tendance ne fera que grandir : plus on ira et plus la terre ne nourrira que celui qui la cultivera.

On va à la neutralisation du sol, car les culs-terreux en pincent de moins en moins pour faire cadeau d'une part des récoltes à des parasites.

Les gros proprios se tirent d'affaire, — et encore, pas toujours ! — grâce à la grande culture et à l'outillage scientifique qu'ils peuvent se payer. En tous les cas, que la terre leur rapporte ou non, ils ne veulent pas la lâcher : elle est le signe de leur domination.

Quant aux moyens proprios, n'étant pas assez au pognon pour faire la culture en grand, et étant déjà farcis d'hypothèques, ils s'embourbent — et leur nombre baisse.

Restent les petits proprios. Sont-ils en hausse ou en baisse?... Je ne me prononce pas !...

Ce qu'il y a de certain c'est que, le désir d'indépendance est général : les plus bouchés, les plus abrutis d'entre les hommes tendent à être maîtres de soi, — c'est le rêve de tous. Or, dans l'état actuel, le meilleur joint semble être de revenir à la terre.

Comme je l'ai montré, au Moyen-Age, c'est en s'accrochant à la terre que le serf s'est émancipé. Les campluchards ne l'ont pas oublié ! De là leur ardent amour pour la terre, — la bonne mère émancipatrice.

Les bons bougres des villes n'ont pas la notion de l'indépendance ainsi acquise et c'est pourquoi ils chinent les paysans d'être si attachés aux mottes de leurs champs.

Ceci dit, quel est le turbin des bons fioux qui veulent décrasser les culs-terreux de la couche de préjugés dont les ont badigeonné les richards ?

Ils doivent aller à eux, leur expliquer que le but de la vie est de vivre le mieux possible et que c'est idiot de s'esquinter le tempérament, de se sacrifier, pour permettre aux chameaucrates de la mener joyeuse.

Ce qui découle de ça, c'est que les richards n'ont aucun droit à la terre : ceux qui ont labouré et semé ont seuls droit de récolter !

Le premier turbin est donc d'envoyer paître patrons, rentiers et gouvernants. Après quoi, n'étant qu'entre bons bougres, — les causes de chicanes ayant été déracinées en même temps que les parasites, — on ne se chamaillera plus sur le tien et sur le mien.

Le grand point sera de s'aligner pour faire rendre à la terre le plus possible, avec le moins d'efforts. Or, pour y arriver, le plus pratique sera de s'entendre, de se grouper, de cultiver et de récolter en commun.

S'il y en a que ça ne botte pas, ils feront bande à part, — et nul n'y trouvera à redire ! On ne se mangera pas le nez pour si peu, — pour la bonne raison qu'on n'en aura pas motif : les chevaux ne se battent que quand il n'y a plus de foin au râtelier... Or, ce ne sera pas le cas : y aura de la terre à gogo !

Seulement, si on continuait à cultiver, comme par le passé, chacun sur son lopin, on s'esquinterait le tempérament pour pas grand chose. Aussi, comme on aura les moyens de faire de la grande culture, car les gas des villes enverront toutes les mécaniques nécessaires, — on aurait tort de s'en priver !

Voilà, cré tonnerre, ce qu'il faut expliquer aux paysans !

Et fichtre, c'est d'autant plus nécessaire qu'il n'y aura rien de fait tant que les campluchards ne marcheront pas d'accord avec les prolos des villes.

Pour que le prochain chambard ne soit pas un fiasco, il faut que ça ronfle partout : à la ville aussi bien qu'en pleine cambrousse !

Et, foutre, m'est avis que les culs-terreux ne seront pas en retard pour empoigner leurs fourches !

On te four'ra un tas d'grands mots
 Dans la cervelle :
 Honneur! Devoir! Patrie!... un tas
 De balivernes
 Qu'il faut croire, mais qu'on n' discut' pas,
 A la caserne.

VII

Et si tes frèr' les crève-la-faim,
 Se fout' en grève.
 Au lieu de leur donner du pain,
 Faut qu' tu les crèves!
 Tant pis si d'être un assassin
 Ça te consterne;

C'est pour ça qu'on t' met, jeune et sain,
 A la caserne.

VIII

Mais, patience! un jour viendra
 — Qu'il n' tarde guère! —
 Où l'homme à pein' se souviendra
 Des vieilles guerres.
 Alors luira sur l'horizon
 L'aube moderne :
 Plus d' maitr's, plus d' misèr', plus d' prisons,
 Plus de casernes!

L'Autorité tue l'Amour!

Partout où l'autorité montre son sale blair elle fait des malheurs.

La famille ne fait pas exception à la règle : que de parents, pour avoir voulu montrer de la poigne, ont sur la conscience la mort de leurs gosses!

Les vieux se figurent que parce qu'ils sont racornis, qu'ils ont entassé ce qu'on appelle de l'« expérience », ils ont de la jugeotte à revendre et peuvent traiter leurs fistons, frisant la vingtaine, comme s'ils étaient encore au biberon.

Turellement, dans les projets des vieux, la plus grosse place est faite à la question de galette, — pour ce qui est de l'amour, ils le négligent. Or, les jeunesses, c'est justement le contraire qui les tarabuste. Inutile de dire que c'est eux qui ont raison!

Dès qu'à la maison on apprend que la fille ou le garçon a des fréquentations qui dérangent les plans tirés de longueur, une vie infernale commence ; la maman braille, fait des scènes, le père tempête et ferme les poings... ça finit par un ordre formel : défense de retourner voir un tel ou une telle!

Qu'arrive-t-il ? Le plus souvent nos

amoureux se fichent de la défense familiale comme de leur première liquette et et s'en vont se bécotter... Ceux-là comprennent la vie : ils s'aiment et se le prouvent. — ils font bien!

Si, plus tard, les amours se refroidissent, eh bien, ils en seront quittes pour tirer chacun de son côté : bonjour... bonsoir... ils n'en auront pas moins la satisfaction d'avoir profité de l'occase!

Ça ne vaut-il pas mieux que de se vendre contre argent, — selon la mode du mariage moderne?

Fichtre si! Car c'est pas propre, le mariage moderne, — surtout chez les riches. Dès qu'il s'agit d'accoupler un mâle ou une femelle, on discute la question d'écus, — pour ce qui des sympathies ou des antipathies que le type ou la typesse peuvent avoir l'un pour l'autre, on s'assied dessus.

Aussi, ça fait de propres unions!

—0—

Y a pas, pour que l'amour soit une belle et bonne chose, il faut ne le mélanger à rien, — et il faut qu'il souffle où il veut.

Et c'est ce qui sera quand la Sociale anarchote aura rappliqué, -- aussi ne verra-t-on quasiment plus de drames passionnels.

D'ailleurs, ce n'est pas ces drames qui gêneraient dans un monde sans lois, ni roussins, ni justiciards, puisque, déjà actuellement, les juges ont pris l'habitude de ne plus condamner -- ou de condamner si peu que rien -- ceux qui les commettent.

Mais c'est pour dire que, lorsque la Sociale nous fera risette, ces anicroches même tendront à disparaître.

Ces sacrés drames sont de deux sortes : amour inassouvi et jalousie.

Y a des ostrogoths qui se fichent en rage parce que l'objet de leur flamme ne veut rien savoir.

Comme si chacun n'est pas libre d'aimer qui lui plaît !

« Tu me gobes, mais je ne te gobe pas!.. C'est malheureux pour toi, mais il faut t'y faire !... »

Ça ne devrait pas aller plus loin -- et ça s'arrêterait là, en effet, si on avait un tant soit peu pratiqué la liberté.

Quant aux maniaques de la jalousie, leur cas est encore plus simple.

Au fond, pourquoi un bonhomme à qui sa moitié fait des queues se met-il dans tous les états ?

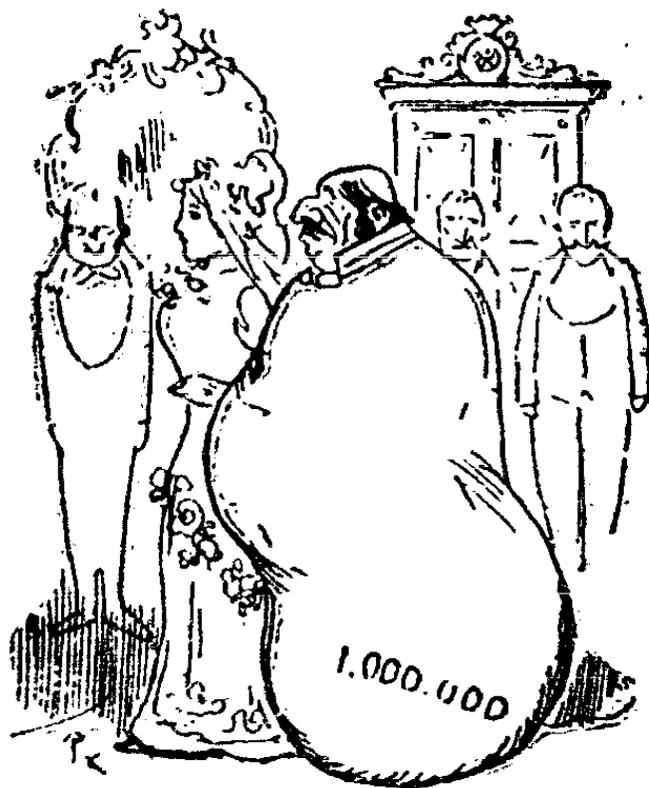
Surtout parce que, plongé dans une société où tout est la propriété de quelqu'un, il considère sa femme comme sa propriété, comme un ustensile appartenant à lui seul.

Si quelqu'un y met un doigt, ça froisse ses sentiments de propriété : il grince des dents et voit rouge...

Eh donc, tout se résume à apprendre la liberté à certains et à

décrasser les autres de la manie propriétaire. Ce n'est pas le diable !

Et alors on sera débarrassé de la ridicule engeance des amoureux massacreurs et des cocus tragiques.



LE MARIAGE MODERNE

Le Pacte de Famîne

Le pain est bougrement cher, nom de dieu !

Pourquoi ? C'est y que le blé est rare ? Foutre non !

Il est vrai, cette année, dans divers patelins, la récolte a été un peu plus faible que de coutume ; mais il y a l'Amérique qui est là pour rétablir le niveau : à elle seule elle peut fournir du blé à la moitié du monde.

L'ailleurs, le déchet qu'il y a eu dans nos patelins n'est pas faramineux : en moyenne, là où les autres années on récoltait cent sacs de blé, cette année on n'en a récolté que 92.

Y a pas là de quoi crier famine !

Malgré cette légère baisse, il se trouve que le prix du blé a presque doublé.

Ce n'est foutre pas naturel !

Cette espatrouillante augmentation ne

s'explique que par un accaparement gigantesque, manigancé par une association de malfaiteurs de la haute, --- aussi crapuleux qu'internationaux.

Pour la France, les malfaiteurs qui font partie de la sacrée bande sont : les Darblay, Rothschild et toute la grosse clique de la finance, --- tant chrétiens que juifs ! Ces sacripants affameurs ont un larbin qui leur a aplani toutes les difficultés : la bourrique Méline.

Et que je vous dise, les bons bougres, quelle est l'odieuse charogne qui a imaginé l'accaparement :

C'est un jean-foutre nommé French.

Il y a dix-huit mois, ce salopaud était simple employé dans une compagnie de chemins de fer à Londres. Comme il avait les pattes crochues et, qu'en outre, il avait un sacré poil dans la main, le turbin ne lui allait qu'à moitié.

Pour lors, il plaqua l'Angleterre et s'amina à Chicago, muni de lettres de recommandation d'un banquier anglais, le jean-foutre Morgan, et d'un milliardaire de Chicago, le chameaucrate Philip Armour.

Grâce à de si fameux pistons, French obtint un credo illimité et il en profita pour emmancher une association de malfaiteurs dans le seul but d'accaparer le blé.

Le bandit manœuvra si bien qu'en quelques semaines, le syndicat qu'il avait formé réalisa un bénéf de huit millions.

Turellement, ces huit millions qui ont passé, en un clin d'œil, dans les coffres des accapareurs, il faut qu'ils soient sortis de quelque part.

Et dam, y a pas à chercher bien loin : c'est des poches du populo qu'ils ont été soutirés !

Et foutre, les bons bougres, le coup manigancé par ce maudit French est une preuve, --- après tant d'autres ! --- que la richesse ne s'acquiert pas par le travail, mais uniquement par le vol.

Si l'animal était resté cheminot, à Londres, il aurait peut-être pu, --- en étant bougrement lèche-bottes, --- arriver à se créer une petiote situation et, son temps fini, il aurait vivoté de ses rentes.

Au lieu de ça, il se fait voleur de grand chemin et, --- en six mois, --- le voici millionnaire !

N'empêche que le charognard doit se croire tout plein honnête et que si un

pick-pocket lui soulevait son porte-braise, il le ferait fiche au bloc impitoyablement.

—0—

Pour en revenir à l'accaparement du blé, y a pas qu'en France que nous en pâtissons : aux quatre coins de l'Europe on en souffre !

Mais, ne parlons que de chez nous : un des plus hardis accapareurs qui opère en France, c'est un copain de Rothschild, Ephrusi, --- que le roi des Grinches mène au doigt et à l'œil. Ce chameaucrate a accumulé des montagnes de blé dans le nord de la France et, tandis que toute cette mangeaille moisit dans ses greniers, le populo se serre le ventre !

Y a des couillons qui, devant pareille situation, ont tourné leurs quinquets larmoyants du côté de la gouvernance et l'ont suppliée d'intervenir.

Faut-il en avoir une couche !

Les gouvernants sont les larbins des capitalos et y a pas de pet qu'ils fassent quelque chose en faveur du pauvre monde.

Le voudraient-ils, qu'ils ne pourraient pas !

En effet, en supposant, par miracle, qu'il se trouve au timon de l'Etat, quelques types bien intentionnés, ça n'y ferait ni chaud ni froid.

Les capitalos sont assez puissants pour n'avoir rien à craindre : ils feraient la nique aux réformateurs et foudraient tant de bâtons dans les roues du char de l'Etat que la sacrée carriole serait vivement embourbée.

Donc, y a pas plus à tabler sur l'intervention de la gouvernance, pour arrêter l'accaparement du blé, que sur un brigadier de pandores pour arrêter le soleil.

C'est à nous d'opérer directement, --- avec nerf et initiative.

Sans quoi, y aura jamais rien de fait, --- jamais on ne verra le bout de l'accaparement !

—0—

Qui donc bénéficie du renchérissement qui amène l'accaparement ?

C'est'y les paysans ?

Ahouat ! Les campluchards sont comme les prolos des villes : quoi qu'il arrive, ils sont toujours les dindons de la farce ! Ils n'ont pas le temps d'attendre et de choisir leur heure pour bazarder leur grain : il leur faut s'en débarrasser vite, parce qu'ils

manquent d'avances et qu'ils doivent boucher la gueule au percepteur et aussi au notaire chez qui est hypothéqué leur bien.

Les grigous qui s'emplissent les poches sont toujours les mêmes : les intermédiaires ! Ils font du commerce : achètent bon marché et revendent cher.

Aussi, y a bougrement de campagnes où, par le temps qui court, on n'est pas plus à la noce qu'à la ville, car on s'y ressent du prix du pain.

Et c'est pourquoi les dirigeants qui, pour se faire gober des culs-terreux, se vantent d'avoir fait enchérir le blé, ne savent pas ce qui leur pend au nez : ils se préparent

Dessin d'HERMANN PAUL (Extrait du *Cri de Paris*).



Le pain cher

- Monsieur le ministre, on vient pour le pain....
- Comment ! pour le pain ?... mais nous sommes au dessert !

un avenir de coups de bottes, une dégelée de marrons qui ne seront pas dans un sac, et une fournée de pains qui pèseront plus de quatre livres !

—0—

Les crapulars ne l'auront d'ailleurs pas volé, nom de dieu !

En effet, si l'accaparement manigancé par l'ex-cheminot French, à Chicago, a si épatamment réussi, c'est parce que les circonstances s'y prêtaient et que toutes

les grosses légumes poussaient à la roue

Il était l'homme qu'il fallait : nouveau venu dans la caverne des voleurs de la finance, il n'avait pas pour deux liards de scrupules et il a fait ce que des richards ayant déjà des millions au soleil n'auraient pas osé.

Et, turellement, s'il a opéré pour son compte, --- il a aussi opéré pour le leur !

Voici le pourquoi de cette binaisemur-trière :

Depuis un sacré bout de temps, la ju-geotte germe dans les caboches du populo: les pauvres bougres ne sont plus aussi aplatis qu'ils étaient; ils se laissent moins mener par le bout du nez et il leur prend des envies de ruer dans le brancard.

C'est mauvais signe pour les jean-foutre!

Si le populo s'avisait de ne plus se laisser exploiter et gruger jusqu'à la gauche, que deviendraient les richards?

Grave question!... pour les pleins-de-truffes.

Il leur faudrait donner leur démission de feignasses, cesser d'être des parasites et se mettre au turbin, kif-kif les frères et amis.

Or, quand on n'a rien fait, d'un bout de l'an à l'autre, que de se les rouler dans la poudre de riz, — c'est dur de changer d'existence!

Aussi, les fripouillards de la haute y trouvent un sacré cheveu.

Pour lors, ils se sont fichus à tirer des plans pour empêcher le populo d'ouvrir ses lucarnes et de voir le jeu des cha-meaucrates.

Mais, que faire?

Y a bien un joint, — qui a réussi pas mal de fois, — et qui pourrait réussir encore: massacrer le populo... lui faire passer le goût du pain, pour l'empêcher de le trouver trop rare et trop cher.

Le truc est radical!

Et même, tellement radical, que les richards n'osent l'employer que quand ils sont complètement acculés; car un tel remède n'est pas sans dangers pour leurs tronches.

Malheureusement, ils ont plus d'une vacherie dans leur sac!

Il usent de palliatifs qui valent des massacres.

Ainsi, aux quatre coins de la boule ronde, ils ouvrent des charniers coloniaux où ils expédient des navires farcis de pauvres gas: et les malheureux crèvent là-

bas ou en reviennent flambés, — rongés d'anémie et de fièvres.

C'est autant qui ne se rebifferont pas!

Outre ce petit jeu de massacre colonial, les bourgeois ont fait un pacte avec la famine.

Les charognards se sont dit: « Si le populo devient mauvais coucheur, difficile à exploiter, renaudeur et rouspéteur, c'est parce qu'il a trop desang dans les veines... Réduisons la dose! »

Et, pour y arriver, ils n'ont pas barguigné: ils ont accaparé le blé, de façon à créer une famine artificielle qui a pour résultat de fiche les prolos sur le flanc.

Et l'initiateur de l'accaparement du blé, le French de Chicago, n'a été que l'instrument des capitalos du monde entier.

—o—

Comment finira la terrible épreuve que nous subissons?...

Y a des gobeurs qui serinent que, plus il y a de mistoufle, plus il y a d'esprit de révolte.

Que ceux-là ouvrent leurs quinquets et ils verront qu'ils se trompent: actuellement, la misère est grande, — mais foutre l'esprit de rebiffe est maigre!

Hé non, la misère n'engendre pas la révolte!

Quand on n'a rien dans le fanal, on a le sang froid et on subit les pires avanies.

Y a pas, pour être en veine de se rebiffer, il faut avoir bien bouffi et avoir cassé la margoulette à un litre de piccolo.

Pour lors, on se croit le cousin du pape et l'égal des empereurs!..... On a la main prompte et on ne se laisse par marcher sur les arpions.

Et c'est pourquoi, en donnant le dernier coup de fion à mon almanach, je souhaite aux bons bougres d'ignorer les plus longs jours de l'année, — les jours sans pain, — afin d'être constamment en disposition pour en coller sur la hure des pleins-de-truffes.

LE PÈRE PEINARD



Table des Matières

TEXTE

	Pages.
Ce que je vous souhaite.....	2
Ruminades sur le Calendrier.....	3
Dévidage des mois.....	6
Pluie d'étoiles, éclipses et marées....	19
Les Saisons.....	20
Le père Peinard, chanson du populo..	24
Les Cabots de la haute.....	25
Le Sabottage.....	28
La fabrication de l'or et des pierreries.	32
L'inquisition moderne en Espagne....	37
Les hordes de trimardeurs.....	47
Sergot, poésie.....	50
Le distinguo du « tien » et du « mien ».	52
A la Caserne, chanson des conscrits..	57
L'Autorité tue l'amour.....	58
Le Pacte de Famine.....	59
Primes.....	61

DESSINS

Liberté!.....	2
L'Automne.....	20
L'Hiver.....	21
Le Printemps.....	22
L'Eté.....	23
Rien pour tous, tout pour un.....	27
Le Veau d'or.....	29
Le Pédaleur et le Capitalo.....	35
La noyade.....	38
Le fouet et le bâillon.....	39
Le grillage des chairs.....	40
L'arrachage des ongles.....	41
L'écrabouillage des parties sexuelles.	42
Germinal!.....	45
Gessler vit encore! dessin de Rœdel ..	50
La misère en gibus et en redingue....	52
Le Paysan, dessin de A. Willette.....	55
Le Mariage moderne.....	59
Le pain cher, dessin d'Herman Paul...	61

BONS DE PRIMES A L'ŒIL

Pour utiliser la présente invitation, il suffit de se renseigner, par les divers journaux d'idées avancées, sur les dates de représentation du **Théâtre Civique**.

Ça fait, on se rend à la soirée à laquelle on désire assister, muni du bulletin qu'on n'a qu'à remettre au Contrôle.

A DÉCOUPER

Pour recevoir à l'œil **Les Temps Nouveaux**, pendant un mois (soit 4 numéros), détacher ce bulletin et l'envoyer, avant le 1^{er} février 1898, sous pli affranchi, à l'administration des **Temps Nouveaux**, 140, rue Mouffetard, Paris.

L'administration se réserve la faculté de servir les primes, par séries mensuelles, au cas d'encombrement.

A DÉCOUPER

Pour recevoir à l'œil **Le Père Peinard** pendant un mois (soit 4 numéros), détacher ce bulletin et l'envoyer, avant le 1^{er} février 1898, sous pli affranchi, à l'administration du **Père Peinard**, 15, rue Lavieuville, Montmartre, Paris.

L'administration se réserve la faculté de servir les primes, par séries mensuelles, au cas d'encombrement.

Primes offertes au GRAND ŒIL

Aux Acheteurs de l'ALMANACH du PÈRE PEINARD

LE THÉÂTRE CIVIQUE

7, Rue de l'Annonciation. — PARIS

INVITATION pour une PLACE A L'ŒIL

A L'UNE DES REPRÉSENTATIONS
DE LA SAISON 1897-98

Remettre le présent Billet au Contrôle

A DÉCOUPER

Tout acheteur de l'Almanach n'a qu'à remplir ce
Bulletin et à l'adresser sous pli affranchi pour recevoir
pendant un mois **Les Temps Nouveaux**.

Nom :

domicile :

à

département

Ce bon n'est valable que Jusqu'au 1^{er} février 1898

A DÉCOUPER

Tout acheteur de l'Almanach n'a qu'à remplir ce
Bulletin et à l'adresser sous pli affranchi, pour recevoir
pendant un mois **Le Père Peinard**.

Nom :

domicile :

à

département :

Ce bon n'est valable que jusqu'au 1^{er} février 1898

LE THÉÂTRE CIVIQUE

Qui a pour initiateurs

L. LUMET, PHILIPPE & PROD'HOMME

Donne des représentations mensuelles
où sont jouées des pièces de révolte et
d'enthousiasme, récitées de chouettes poé-
sies et clamées des chansons galbeuses.

Ses représentations ont lieu mensuelle-
ment et successivement dans les différents
quartiers de Paris.

ORGANISATEUR : L. Lumet, 7, rue de l'An-
nonciation. — ADMINISTRATEUR : J. G. Pro-
d'homme, 7, rue des Saules, Paris.

LES TEMPS NOUVEAUX

JOURNAL HEBDOMADAIRE

Paraissant tous les samedis avec un supplément
littéraire

Le Numéro : 10 centimes

Abonnements pour la France : un an, 6 fr. ;
six mois, 3 fr. ; trois mois, 1 fr. 50

Abonnements pour l'Extérieur : un an, 8 fr. ;
six mois, 4 fr. ; trois mois, 2 fr.

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

140, Rue Mouffetard — PARIS

LE PÈRE PEINARD

RÉFLECS HEBDOMADAIRES D'UN GRIAFF

Paraissant tous les dimanches

LE NUMÉRO DEUX RONDS

Abonnements pour la France : un an, 6 fr. ;
six mois, 3 fr. ; trois mois, 1 fr. 50

Abonnements pour l'Extérieur : un an, 8 fr. ;
six mois, 4 fr. ; trois mois, 2 fr.

BUREAUX :

15, Rue Lavieville (Montmartre) — PARIS

BONS BOUGRES

Pour Deux Ronds

PAYEZ-VOUS

Chaque Dimanche

LE PÈRE PEINARD

Eh fou're, c'est pas du pognon mal dépensé !

Le vieux gniaff n'est pas un journaliste ordinaire : il n'a pas frio aux chasses et ne mâche pas leurs vérités aux gouvernants et aux capitalos. Pour astiquer les fesses à tous les jean-foutre, il n'est jamais en retard : il cogne dessus, aussi ferme que s'il battait la semelle.

Le numéro du caneton a huit grandes pages; y a sept pages de tartines et à la dernière un bon feu y pose un dessin bath aux pommes.

EN VENTE AUX BUREAUX DU PÈRE PEINARD

	AUX BUREAUX	FRANCS
<i>Variations guesdistes</i> . Opinions anciennes de Jules Guesde, Gabriel Deville, etc., recueillies et annotées par EMILE POUGET (brochure de 36 pages).....	0 10	0 15
<i>Almanach du Père Peinard</i> pour 1897, indispensable pour se tenir la rate en bonne humeur et se décrasser les boyaux de la tête.....	0 25	0 35
<i>Almanach du Père Peinard</i> pour 1896, agrémenté d'une consultation sur l'avenir, dégoisée par une somnambule de la force de 36 chevaux de fiacre.....	0 25	0 35
Pour ce qui est de l' <i>Almanach du Père Peinard</i> pour 1894, les marchands d'injustice l'ayant saisi n'en parlons pas.		
<i>Gueules noires</i> , album de dix cropuis, d'après l'œuvre de Constantin Meunier, par Luce, préface de Charles Albert.....	1 »	1 30
La collection de <i>La Sociale</i> , 1895 et 1866, 76 numéros.....	7 50	8 »
Collection du <i>Père Peinard</i> , années 1891, 1892, 1893, l'année.....	8 »	8 60

CHANSONS ILLUSTRÉES, avec musique à la clé !

De ces chansons, il en paraît une environ tous les quinze jours.

Turellement, ce sont des goulantes demouchetées, — y a pas de roupie !

Et chaque chanson ne coûte que **Deux Ronds**.

SONT EN VENTE : 1° Le Chant des Anti-Proprios ; 2° Les Libertaires ; 3° J'n'aime pas les sergots.

Adresser les demandes aux bureaux du *Père Peinard*, 15, rue Lavieuville (Montmartre), Paris.